

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN OUTAOUAIS

**SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE : L'EXPÉRIMENTATION TERRITORIALE
D'UNE QUÊTE PERSONNELLE**

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCES SOCIALES

DU DÉVELOPPEMENT TERRITORIAL

PAR

LINDA ALARIE

MAI 2018

REMERCIEMENTS

Le dépôt de ce mémoire de maîtrise à ces commencements était prévu pour le mois d'avril 2016. Cette date a plutôt marqué celle de mon départ pour mon terrain en Espagne. À mon retour, les événements et obligations de la vie quotidienne ont aussitôt pris le devant sur la nécessité de me replonger dans l'écriture de ce travail et en ont retardé la réalisation, laquelle n'aurait pu être achevée sans l'apport précieux des personnes qui m'entourent.

Je me dois de remercier en tout premier lieu, mon conjoint, Gérald pour l'écoute attentive qu'il m'a offerte, pour la patience dont il a fait preuve jusqu'à la finalisation de ce travail de longue haleine afin de recommencer à vivre notre vie de couple. C'est auprès de lui que j'ai trouvé le réconfort dans les trop nombreux moments de doute et l'appui indéfectible et pourtant essentiel à l'écriture du mémoire.

Il ne m'aurait jamais été possible de réaliser ce travail sans la foi de mon directeur de maîtrise, Jean-François Simard. Il n'y avait que lui pour accepter un projet aussi « flyé » selon ses propres termes. L'enthousiasme qu'il a démontré avant, pendant et après cette marche, ses connaissances auxquelles j'ai pu me référer et les multiples appels d'exhortations, d'incitation et d'appui dont il m'a fait profiter m'auront finalement été indispensables. Il a su me diriger dans les méandres de mes cogitations et en quelques mots m'aider à retrouver les pistes me menant au but ultime de ce cheminement.

À tous ceux et celles qui m'ont encouragée et qui ont eu foi en l'accomplissement de ce travail, à ma fille Tania qui a cru et m'a encouragé à entreprendre cette maîtrise, aux membres de ma famille, aux amis et amies qui ont compris mes trop fréquents refus à me joindre à eux, mais qui sont restés fidèles à notre amitié, je vous remercie tous de votre compréhension et d'être toujours là. Sans votre appui, il m'aurait été difficile de mener à bien ce grand projet.

Je ne peux terminer sans souligner les encouragements reçus dès le tout début par une de mes professeures, Caroline Caron, qui a su m'insuffler le courage de persévérer dans la direction choisie. J'ajoute une note de reconnaissance à l'apport de madame Sylvie Gervais, bibliothécaire et amie de l'UQO, sans qui la recension des écrits n'aurait jamais été si productive, mais surtout pour la générosité de son temps et des conseils avisés qu'elle m'a prodigués ainsi que l'oreille bienveillante qu'elle m'a accordée.

De tout mon cœur, à tous et toutes, MERCI.

AVANT-PROPOS

Depuis bien des années, « faire Compostelle » faisait partie de mes projets de vie ou plutôt de retraite. Cependant, ce projet et bien d'autres se sont trouvés modifiés au moment où j'ai décidé de retourner aux études à l'âge de 48 ans. De projet de retraite, il a été repoussé à un projet de transition entre l'obtention éventuelle d'un baccalauréat et le retour au travail. Ce n'est qu'à mi-parcours du cycle de maîtrise, durant une recherche personnelle sur l'équipement de randonnée requis pour le voyage, que Compostelle s'est mué en possible terrain d'enquête dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en sciences sociales du développement territorial.

Quoique le lien avec le développement territorial m'ait toujours semblé évident, il s'est avéré plus difficile de le mettre en corrélation avec le déplacement « pèlerin » ou encore la présence pèlerine sur le territoire. De façon intuitive, je concevais cette relation – développement territorial et pèlerinage – comme interdépendante. Cependant, le manque de connaissance du territoire ciblé, tout comme sur la place du pèlerinage dans la dynamique du développement, m'empêchait d'articuler clairement la problématique de mon sujet d'étude. De plus, au moment où l'idée d'écrire mon mémoire sur Compostelle germait, je décidais que ce travail se ferait à partir d'une expérience vécue. En clair, je voulais « faire Compostelle » pour ensuite rendre compte du phénomène auquel je participerais à partir d'une analyse phénoménologique des données colligées. Cette approche était, à mon avis, la seule façon d'arriver à comprendre comment la manière de vivre le territoire du pèlerin pouvait transcender une quête personnelle, question que je

percevais comme étant nodale, dans la dynamique de développement du territoire et dans la construction et l'intériorisation du phénomène de Compostelle.

Je possédais déjà une idée générale sur le sujet – le pèlerinage de Compostelle – fruit de discussions avec des pèlerins et des pèlerines ayant accompli le périple ou à partir des lectures de récits de pèlerins. Pour les personnes souhaitant « faire Compostelle », cette destination évoque généralement une route parcourue en quête de spiritualité ou un pèlerinage accompli par des croyants ou encore, une quête du soi. Ces mêmes thèmes sont repris couramment dans la filmographie relatant les expériences et histoires compostellanes¹. Bref, ces connaissances étaient celles véhiculées dans la littérature et la cinématographie populaires en lien avec le mythe. Néanmoins, la recherche subséquente sur le sujet m'a révélé l'ampleur des études et l'intérêt que ce sujet suscite dans plusieurs domaines de spécialité. Il est cependant regrettable, comme le souligne González (2013, p. 9), qu'une « partie importante des analyses et débats universitaires qui portent sur le Chemin sont écrits en langue romane, notamment en galicien et en espagnol² » (traduction libre). Bref, le traitement scientifique du phénomène Compostelle en langue française dans le domaine des sciences sociales demeure un objet relativement neuf.

¹ Entre autres *St-Jacques ... la Mecque* (2005), *Les doigts croches* (2009), *The Way* (2014).

² « ... important part of academic analysis and debate on the Way is still made from writings in romance languages, most notably Galician and Spanish »

Table des matières

Université du Québec en Outaouais	i
REMERCIEMENTS	ii
AVANT-PROPOS	iv
Liste des figures	vii
RÉSUMÉ	viiiix
Introduction	1
Chapitre 1 - Compostelle – objet d'étude	5
1.1. Compostelle et les études scientifiques	7
1.2. Le mythe comme instrumentalisation du territoire	10
1.2.1 Popularité vs authenticité.....	14
1.3. Les rôles des acteurs sociaux dans le développement territorial	18
1.3.1 L'Église.....	19
1.3.2 L'État	21
1.3.3 L'UNESCO.....	23
1.4. Les concepts	24
1.4.1 La route comme instrumentalisation du territoire.....	24
1.4.2 Le pèlerinage comme instrumentalisation du territoire	32
1.4.3 Le pèlerin comme instrumentalisation du territoire.....	42
1.4.4 Le territoire et le développement territorial	48
Chapitre 2 - Méthodologie	59
2.1 Positionnement épistémologique.....	59
2.1.1 L'approche qualitative	60
2.1.2 La réflexivité.....	61
2.2 L'approche phénoménologique	61
2.2.1 Visées des méthodes phénoménologiques	62
2.2.2 Subjectivité vs subjectivisme.....	64
2.3 Outil de collecte de données.....	65

2.3.1	Récit de vie ou récit de voyage.....	65
2.4	Méthodes d'analyse des données	67
2.5	Application de l'analyse des données issues du récit de voyage.....	70
Chapitre 3 - Compte-rendu.....		67
3.1	Avant	67
3.1.1	Premiers pas du mémoire.....	69
3.1.2	Société jacquaire	71
3.1.3	Rester « connectée » ou non	80
3.2	Pendant	81
3.2.1	Le corps – le physique	83
3.2.2	Esprit - spiritualité	94
3.2.3	L'âme - la passion.....	113
Épilogue.....		138
3.3	APRÈS.....	142
Chapitre 4. Synthèse compréhensive et théorisation		144
4.1	Analyse du vécu du territoire comme quête personnelle.....	145
4.2	Analyse du rapport entre le déplacement de l'actrice (pèlerine ou communauté d'appartenance) et le développement territorial	150
Chapitre 5. Conclusion		156
Références bibliographiques		159

LISTE DES FIGURES

- Figure 1 Carte des chemin de Compostelle (p. 8) tiré de Villers Tournelle URL : http://www.villerstournelle.com/Eglise-St-jacques_5.191.html
- Figure 2 Saint Jacques le pèlerin (p. 13) tiré de ABC.es Hemerotica [en ligne] <http://www.abc.es/20120725/archivo/abci-santiago-apostol-clavijo-batalla-201207221923.html>
- Figure 3 Saint Jacques le Matamore (p. 13) tiré de Les baladins de la tradition < https://www.google.ca/search?q=saint+jacques+le+matamore&biw=1366&bih=624&source=lnms&tbm=isch&sa=X&sqi=2&ved=0ahUKEwiBqOnIj aDLAhVCoD4KHWZyC2gQ_AUIBigB&dpr=1#imgcr=rfHor_nxlpcrOM%3A >
- Figure 4 Photo tirée de « Le camino francés culmine à la *Cruz de ferro* » dans Le guide Lepère – L’esprit pèlerin <https://www.chemin-compostelle.fr/le-camino-frances-culmine-a-la-cruz-de-ferro/>
- Figure 5 Colonne du portique de la gloire dans la Cathédrale de Compostelle – photo tirée du blog de Marie-Laure <http://lymg.overblog.com/2015/02/sur-les-chemins-de-st-jacques-avec-marie-laure-non-voyante-en-aout-2014.html>
- Figure 6 Charte pèlerine de l’Association Du Québec à Compostelle tiré de URL : <http://www.duquebecacompostelle.org/>
- Figure 7 Ma crédentielle
- Figure 8 Profil des dénivelées entre St-Jean-Pied-de-Port et Burgos tiré de URL : <https://www.chemins-compostelle.com/itineraires/43/le-camino-frances>
- Figure 9 Profil des dénivelées entre Burgos et León tiré de URL : <https://www.chemins-compostelle.com/itineraires/43/le-camino-frances>
- Figure 10 Carte indiquant les étapes entre León et Santiago et profil des dénivelées tirées de URL : <https://www.chemins-compostelle.com/itineraires/43/le-camino-frances>
- Figure 11 Théorisation de l’évolution du regard du pèlerin par rapport à l’expérimentation du phénomène de Compostelle
- Figure 12 Théorisation de la dynamique des systèmes d’acteurs

RÉSUMÉ

La recherche sur le phénomène de Compostelle est synonyme de réussite dans l'application de stratégies en développement territorial. Par la mise en pratique de la méthode et de l'analyse des données phénoménologiques, je rends compte de ma compréhension de l'expérimentation holistique d'un territoire comme quête personnelle. Les étapes de la méthode de recherche utilisées m'amènent à la théorisation d'une compréhension nouvelle du phénomène selon laquelle le territoire peut être compris, une fois vécu et expérimenté, comme quête personnelle.

Mots-clés : communauté d'appartenance, Compostelle, phénoménologie, territoire, théorisation ancrée

INTRODUCTION

Au départ il y a un pas, puis un autre et encore un autre, qui tels des battements sur la peau d'un tambour s'additionnent pour composer un rythme, le rythme de la marche. Rien de plus évident, rien de plus obscur aussi que ce déplacement qui s'égaré si facilement dans la religion, la philosophie, le paysage, l'aménagement du territoire, l'anatomie, l'allégorie, le désespoir.

Rececca Solnit, *L'art de marcher*

Il existe dans toutes les parties du monde des pèlerinages issus de pratiques religieuses ou spirituelles. Cependant, l'organisation des pèlerinages tend depuis plusieurs années, en parallèle avec l'ère de la mondialisation, à se transformer en produit de consommation. En Espagne, jusqu'à la renaissance de Compostelle, soit autour des années 1980, la majorité des touristes se rendant à Compostelle le faisait en empruntant des moyens motorisés (Herrero, 2008, p. 132). Ensuite, la montée en popularité du chemin et les stratégies mises en place ont amené de plus en plus de pèlerins à marcher vers la ville sainte. Les statistiques de 2014 indiquent que plus de 150 000 pèlerins, ont traversé l'Espagne, d'est en ouest, à pied, en empruntant le *camino francès* (O'Neil, 2017, p. 132). Que ce soit « l'esprit pèlerin » ou celui d'entreprise qui règne sur les chemins, cette présence pèlerine occupe une place centrale dans les stratégies actuelles du développement du nord-ouest de l'Espagne. L'agent de l'action, c'est-à-dire le pèlerin lui-même, expérimente cette grande marche pour des raisons multiples qui se traduisent toutes au final en une quête personnelle.

Je considère que le développement territorial ne peut être durable que si l'expérience humaine du territoire fait partie des éléments pris en compte. Partant de la conception du territoire de Moine (2006) en tant qu'« un tout, composé de sous-systèmes (...) celui de l'espace géographique et celui du système social (acteurs qui maintiennent le système territoire en équilibre) » (p. 120), je place mon questionnement au-delà d'une analyse classique du tourisme religieux en me centrant sur mon vécu en tant qu'agent de l'action. C'est ainsi que pour appréhender l'expérimentation holistique du territoire comme quête personnelle, j'ai choisi d'utiliser la méthode phénoménologique pour les fins de mon enquête sur le développement territorial. Dans une visée scientifique, je considère l'approche du territoire dans sa dimension globale où le senti et le vécu de l'agent de l'action – l'action étant le pèlerinage – sont au centre de sa compréhension. Le sujet et l'objet de recherche sont ainsi réunis dans une même structure.

Je me suis donc proposée d'effectuer une recherche qui a pour visée de comprendre un phénomène, celui de Compostelle, et une dynamique d'acteurs – institutions, populations locales et pèlerins – dans une situation particulière et située, soit la reconstruction territoriale du nord-ouest de l'Espagne.

Ce périple de plus de 800 kilomètres qui se fera de St-Jean-Pied-de-Port, village situé au sud de la France, jusqu'à la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle au nord-ouest de l'Espagne m'amènera à transiter d'une communauté autonome³ d'Espagne à l'autre. Je tenterai de comprendre l'expérimentation personnelle et holistique du territoire dans le

³ Région possédant une indépendance législative. Il y a 17 communautés autonomes en Espagne.

cadre du développement d'un territoire pour ensuite rendre compte du caractère innovant de cette approche. Dans ce sens, je me situe au-delà d'une analyse classique du tourisme religieux comme outil d'exploitation du territoire, je me place dans une logique phénoménologique. Cette approche requiert une mise à distance critique de moi-même dans l'expérimentation d'un lieu comme espace vécu (Frémont, 1976). En ce sens, je tenterai de dégager, ne serait-ce que partiellement, une forme d'intelligence territoriale (Girardot, 2008). Dans un renversement de paradigme, je tente de comprendre non pas comment j'habite le territoire, mais plutôt comment le territoire m'habite. Mon objet d'étude est le territoire vécu en moi et non pas seulement moi vivant dans le territoire, quoique cette dimension demeure minimalement obligatoire.

Le développement territorial insiste traditionnellement sur la prédominance de l'acteur. Je suis dans le paradigme de l'actionnalisme classique (Crozier & Friedberg, 1981; Touraine, 1965). Or, dans le cas présent, l'actrice porte un autre nom, celui de pèlerine. Un autre visage, un autre objectif, une autre quête que celle de l'actrice en découle inévitablement. Il y a certes actionnalisme, mais celui-ci n'a pas une finalité capitaliste, ni même une finalité d'ordre social (mieux vivre ensemble ici) ou plus globalement développementaliste (axée sur le changement idéologique du monde), il y a une finalité phénoménologique, on pourrait même dire spirituelle. Nous sommes ici centrés sur l'individualité (Jung, 1962) et non pas l'individualisme.

À travers le pèlerinage, s'expriment des logiques de cohabitation entre pèlerins qui impliquent à la fois une intense solidarité (d'autant plus intense qu'elle est éphémère) et

une intense intériorité (d'autant plus difficile à atteindre qu'elle se vit dans une logique commerciale). Nous sommes au final au cœur de la sociologie compréhensive de Weber. Le territoire n'est qu'un moyen afin de donner sens à quelque chose qui ne le concerne paradoxalement pas, voir même dont il est étranger (étranger au sens de Camus). Du reste, les théories de l'actionnalisme tombent puisque l'autre n'est plus essentiel à l'accomplissement de la mission.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, je présente l'origine du mythe et le rôle qu'y jouent les différents acteurs sociaux principaux, ceux-là, qui réunis, ont réussi à faire revivre un engouement qui dépasse les frontières de l'Espagne pour les routes de Compostelle. Dans ce même chapitre, je présenterai les concepts faisant partie de la fabrication des territoires par les populations.

Au chapitre 2, je décris la méthodologie employée en indiquant mon positionnement épistémologique et l'approche phénoménologique selon différents courants. Cette entrée en matière du cadre analytique se termine par la description des outils de collecte de données et une explication de l'adaptation personnelle faite des différentes techniques d'analyse phénoménologique sur lesquelles je me suis basée pour effectuer l'analyse des données que j'explique. Les résultats de cette analyse se concrétisent dans la forme du compte-rendu du périple au chapitre 3 divisé en trois parties soit, Avant, Pendant et Après.

Finalement, c'est au chapitre 4, intitulé « Synthèse compréhensive et théorisation » qu'aboutit la méthode phénoménologique. J'y expose ma compréhension de

l'expérience vécue sur le chemin, non tant dans une visée de généralisation des données, mais plutôt dans une de compréhension nouvelle du phénomène.

CHAPITRE 1 - COMPOSTELLE – OBJET D'ÉTUDE

Bien que plusieurs pèlerinages existent dans le monde, la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle (ci-après « Compostelle » ou « Santiago ») est l'une des destinations de voyage les plus populaires d'Espagne. Le *camino de Compostela* est de renommée internationale. Un nombre sans cesse croissant de visiteurs se rendent au lieu saint par autobus ou, comme les pèlerins, à pied, en vélo ou même à cheval, en empruntant entre autres le *camino francés* qui traverse la communauté forale⁴ de la Navarre et celles autonomes de La Rioja, de Castille-et-León et de la Galice. Ces déplacements contribuent au développement territorial basé sur le « cultural tourism has generated a new space and economic dynamics » (González & Medina, 2003, p. 1). Tourisme religieux, culturel ou même historique, j'ai traité ici du déplacement pèlerin en tant qu'un des éléments clés du « phénomène » compostellan garant du développement territorial du nord-ouest de l'Espagne conçu en tant que processus plutôt que par les variables qui le constituent.

Le concept du pèlerinage est au centre des recherches sur le phénomène de Compostelle. Dans le présent travail, ce phénomène a été traité en tant qu'élément de la construction du développement territorial mis en scène par différents acteurs.

J'ai ajouté à cette proposition que la présence des pèlerins sur les routes de Compostelle est le facteur nodal du développement économique et territorial du nord-ouest de

⁴ L'Espagne est divisée en 17 communautés autonomes qui sont à leur tour subdivisées en provinces. Contrairement aux autres communautés autonomes, la Navarre est dite communauté « forale » parce que toujours rattachée aux droits historiques des pays basques. De plus, elle a conservé une totale autonomie financière indépendante de l'administration fiscale espagnole. (Wikipédia)

l'Espagne. J'ai aussi apporté que l'authenticité de cette présence est actuellement mise en danger par la massification, la commercialisation et le consumérisme qui se trouvent présents sur les routes. De plus, j'ai supposé que les conséquences de la disparition de l'authenticité de l'expérience pèlerine sur la route, dans les rites et rituels du pèlerinage et dans la communauté pèlerine, risque de transformer Compostelle en un lieu touristique banal et ainsi provoquer un désenchantement qui pourrait réduire le phénomène en un simple site touristique de plus à visiter, diminuant ainsi l'impact économique escompté.

Je me suis donc proposée d'effectuer une recherche ayant pour visée de comprendre un phénomène, celui de Compostelle, et une dynamique d'acteurs – institutions, populations locales et pèlerins – dans une situation particulière et située, soit la reconstruction territoriale du nord-ouest de l'Espagne. De plus, ma démarche a consisté à rendre compte des dynamiques de solidarités qui entrent en jeu entre le pèlerin et sa communauté d'intérêts – soit les autres pèlerins en tant que groupe non homogène – et les communautés établies sur le territoire parcouru.

Ce périple de 850 kilomètres effectué de St-Jean-Pied-de-Port, situé au sud-ouest de la France, à la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle, au nord-ouest de l'Espagne, m'a amené à transiter entre cinq des 17 communautés autonomes d'Espagne, soit la Navarre, le Pays basque, La Rioja, Castille-et-León et finalement la Galice. Je me suis attardée aux similitudes et particularités des caractéristiques culturelles et du système productif d'économie locale axées sur les besoins des pèlerins à chaque étape de mon parcours.

J'ai aussi identifié les interventions publiques apparentes sur le terrain (le balisage du trajet, les offres de service, l'identification des points d'intérêts, etc.) et mises en place au profit des pèlerins. J'ai tenté de comprendre pour ensuite rendre compte de l'expérimentation du territoire à travers ce voyage en me basant sur l'expérience vécue de l'aller-pèlerin dans une approche phénoménologique.

1.1. Compostelle et les études scientifiques

L'image que renvoie le nom de Compostelle est polysémique. Saint-Jacques-de-Compostelle est la destination du pèlerin, du voyageur ou du touriste. Une destination que chacun perçoit subjectivement selon les informations glanées au préalable. Crompton décrit l'image d'une destination touristique comme « la somme agrégée de croyances, idées, impressions et attentes qu'un touriste a à propos d'une destination touristique » (Dautruche, 2013, p. 51). Pour les historiens et historiennes, Compostelle est associé à la légende de saint Jacques de Zébédée, dit le Majeur, personnage central du mythe fabriqué à partir de faits historiques et d'autres fictifs. Pour les pèlerins, Compostelle est plutôt une des multiples routes qui prennent naissance dans les pays d'Europe et qui convergent vers le lieu saint. Ce trajet est néanmoins particulier en ce que son histoire a traversé les millénaires et en porte encore les traces comme le soulignent González et Medina (2003, p. 458) « the Jacobean Route remains unique. It is a line studded with monuments, walked along slowly in order to gaze at a monumental, magic scenery that has existed since the Middle Ages ». Parcours linéaire, l'itinéraire suivi amène le pèlerin à franchir les frontières de plusieurs communautés autonomes d'Espagne et, en d'autres occasions, celles de pays. Ces communautés, infiltrées par le

pèlerin le temps de son passage, révèlent plusieurs facettes de leur personnalité, certaines liées à leur spécificité culturelle, soit la langue (basque, galicien), la culture culinaire ou encore par leurs monuments historiques, témoins de leur histoire. Paradoxalement, elles se réunissent sous l'égide commune du phénomène de Compostelle en acceptant de lier leur histoire à celle du saint homme. Instrumentalisée par son institutionnalisation et par sa patrimonialisation, Compostelle représente aux yeux d'acteurs internationaux, le symbole de l'unité culturelle européenne. Cette chape de reconnaissance culturelle mondiale s'étend sur la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle et sur trois des chemins y conduisant, le *camino francés*, le *camino del Norte* et le *Primitivo*. Les cent derniers kilomètres de ces routes qui s'arrêtent au cœur de la ville sainte sont en fait l'épilogue de dizaines d'autres itinéraires ayant pris leur source partout en Europe. Car les chemins de Compostelle se déploient sur une toile de fond couvrant un vaste territoire dont les frontières à franchir s'estompent au point d'en devenir presque invisibles.

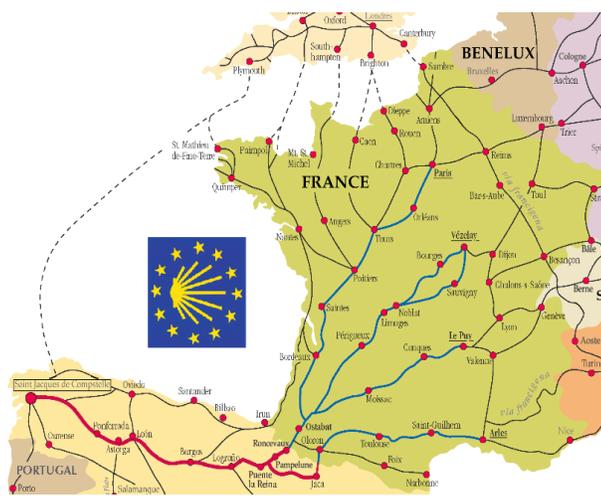


Fig. 1 « Les chemins de Compostelle sont nombreux en France. Tous convergent vers le Sud-Est (*sic*) de la France, beaucoup passent par le fameux col de Roncevaux ». Le tracé du *camino francés* est en rouge sur la carte.

La voie privilégiée par le pèlerin est synonyme d'un pèlerinage à accomplir jusqu'à destination, en solitaire, en couple ou en groupe ou par étapes, en tant que « vrai » pèlerin ou encore, comme simple randonneur. Que l'on aille à Compostelle inconscient des arcanes qui l'entourent ou informé des stratégies l'ayant remis au goût du jour, ce phénomène n'en demeure pas moins un objet de recherche fécond en questionnements de tout ordre, à preuve, les multiples études issues des domaines de l'ethnographie, de l'anthropologie et bien sûr de philosophie et des études religieuses. Ces études sont centrées sur l'être humain, en tant qu'individu dans la sphère du privé ou de l'individu prenant place dans une société située dans la sphère publique. En sciences sociales, cet individu est considéré comme l'agent d'une action faisant partie de dynamiques où interagissent plusieurs acteurs. En développement territorial, les dynamiques d'acteurs sont auscultées, déchiffrées et explicitées afin de mettre en lumière les stratégies utilisées dans le but de favoriser la croissance économique et le développement d'un territoire délimité. Moine (2006) appréhende le territoire en ces termes : « L'espace géographique peut alors être "réduit" à l'espace physique comme support, et aux objets qui lui confèrent son statut, les relations entre les lieux n'apparaissant alors qu'au travers du jeu des acteurs et de leurs multiples choix. » (p. 122).

Dans le cadre du présent terrain d'enquête, le phénomène de Compostelle a d'abord été approché sous l'angle de la compréhension de la quête du pèlerin dans la mise en scène d'un pèlerinage qui se réalise sur le long parcours d'une route, le *camino francés*.

1.2 Le mythe comme instrumentalisation du territoire

Le caractère le plus profond du mythe, c'est le pouvoir qu'il prend sur nous, généralement à notre insu.

Denis de Rougemont, *L'amour et l'occident*

Le mythe de Saint-Jacques-de-Compostelle a traversé les âges en tant que symbole de la chrétienté en Espagne. Aujourd'hui, au XXI^e, la ville sainte éponyme est préconisée comme symbole de l'unité européenne. La légende se présente sous différentes versions, même quelque fois avec certains faits contradictoires. J'ai donc puisé dans les récits et commentaires de différents auteurs afin de rendre une version recevable.

La légende prend ses racines dans les récits du voyage de saint Jacques, dit le Majeur, apôtre de Jésus, parti de Judée vers la péninsule ibérique pour y évangéliser la population. Vers l'an 44, les persécutions de convertis le rappellent vers Jérusalem où il est décapité sur l'ordre du roi Hérode⁵. Sa dépouille est alors recueillie par ses disciples, qui le ramènent en Galice par la voie fluviale pour l'ensevelir sous un tombeau de marbre (Mollaret & Péricard-Méa, 2009). Saint Jacques est ensuite oublié jusqu'en 810. Il renaît à la conscience populaire grâce à la découverte légendaire de sa sépulture aux alentours de la ville de Compostelle. L'authenticité des reliques du saint homme est certifiée en 814 par Théodomir, évêque d'*Iria Flavia* (aujourd'hui Padròn) (Grabow, 2010, p. 94). Trois décennies plus tard, saint Jacques apparaît miraculeusement dans les cieux pour prendre la tête des forces chrétiennes dirigées par le roi Ramiro qui fait

⁵ Auteur inconnu, «Actes et mort du saint apôtre Jacques, frère du saint apôtre et évangéliste Jean le Théologien.», *SaintJacquesInfo* [En ligne] 12 janvier 2016, Textes, Les textes de Jacques, mis à jour le : 29/05/2009, URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?id=1163>

tomber l'ennemi musulman à Clavijo. Il est alors représenté en fougueux cavalier monté sur son destrier blanc, un sabre ensanglanté à la main. Le Matamore (tueurs des Maures ou des Berbères de l'Occident nord-africain) devient dès lors le symbole espagnol de la victoire de la chrétienté européenne contre les Maures, ce qui donne lieu à la popularisation du chemin de Compostelle (Huchet & Boëlle, 2010, p. 15). La notoriété du pèlerinage et du saint ne cesse de croître pour atteindre son âge d'Or entre les XI^e et XV^e siècles, soit jusqu'à la victoire finale de la *Reconquista* de 1492 (Grabow, 2010, p. 95). Compostelle devient, à l'instar de Rome et de Jérusalem, un pèlerinage d'importance à accomplir par les chevaliers du Moyen-âge (Herrero, 2008, p. 131). Toutefois, la guerre de Cent Ans (1337 - 1453) ralentit l'achalandage des pèlerins qui s'éteint complètement entre les XIV^e et XIX^e siècles à cause, entre autres, des conflits locaux et internationaux ainsi que des doctrines d'Erasmus et de la réforme protestante interdisant le culte des reliques (González, 2013, p. 12). Entretemps, en 1589, l'évêque Juan de Sanclemente décide de murer les reliques de l'apôtre afin de les protéger du pirate anglais, Francis Drake, qui prétend « mettre un terme au culte de saint Jacques qu'il considérait comme un ramassis de pratiques pernicieuses » (Martinet et coll., 2005, p. 266). L'évêque décède sans avoir révélé l'endroit où les reliques ont été cachées. Elles ne seront redécouvertes que 300 ans plus tard, soit en 1879 lors de travaux de rénovation dans la cathédrale (*Idem*). Le *Codex Calixtinus*, manuscrit composé de cinq livres aussi appelé le Livre de Saint-Jacques, datant de 1140, y est aussi récupéré. En 1884, pour une deuxième fois, le sépulcre de Saint Jacques est reconnu officiellement par l'Église au moyen d'une lettre apostolique, « *Deus Omnipotens* », du pape Léon XIII qui invite les

chrétiens d'Espagne et aussi de France à entreprendre le pèlerinage vers Compostelle (Mouradian, 2009). La découverte des reliques de Saint Jacques associée à la parution, une dizaine d'années plus tard, de la traduction latine du cinquième livre du *Codex Calixtinus* marquent la renaissance du mythe de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Cependant, la popularité du Chemin de Compostelle souffre encore une fois d'un ralentissement causé par la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945) et la guerre civile espagnole (1936-1939). Sous Franco, les liens entre les Églises de France et d'Espagne se resserrent dans leur lutte commune contre l'athéisme et le matérialisme marxiste⁶. Franco n'hésite pas à faire de saint Jacques le guerrier, son allié. La réutilisation de l'iconographie du IX^e siècle revient alors au goût du jour. D'apôtre et de saint pèlerin, Saint Jacques revêt à nouveau l'habit du saint guerrier monté sur son destrier blanc (voir figures 2 et 3). Après la défaite des républicains, Franco, le nationaliste, proclame Saint Jacques, saint patron de toute l'Espagne (González, 2013, p. 13). Le pèlerinage de Compostelle et d'autres furent alors utilisés en symboles de paix.

⁶ Un pèlerinage espagnol devenu européen http://www.saint-jacques-compostelle.info/Un-pelerinage-espagnol-devenu-europeen_a42.html



Fig. 2 : Saint Jacques le pèlerin



Fig. 3 : Saint Jacques le Matamore - *Santiago de Matamoros*

En 1950, à Paris, le lien entre la France et l'Espagne se consolide, de même que le mythe qui reprend vie avec la création par un groupe d'intellectuels catholiques français de la Société des amis de saint Jacques. René Frotier, marquis de La Coste-Messelière, en devient le président en 1978 et c'est sous son influence que naît l'idée de faire de Compostelle un symbole européen. Le mythe est alors amplifié par une série d'erreurs dites « méthodologiques » (Mollaret & Péricard-Méa, 2009). La première consiste à relever sur le terrain de France et d'ailleurs les indices indiquant le passage de saint Jacques. C'est ainsi que des chapelles, des tours ou tout autre endroit portant le nom de saint Jacques devient un point de repère pour baliser un nouveau chemin. Sur ce point, Grabow (2010, p. 98) apporte que la même stratégie d'identification de lieux liés au mythe de saint Jacques a été utilisée pour la route polonaise/danoise vers *Santiago de Compostela*. Et que même quand une connexion a été endossée par le Conseil de l'Europe dans le *Guide*, le lien établi est exagéré. À preuve, bien que le *Guide* fût

inexistant dans la France du Moyen-âge, on y présente aujourd'hui les villes de Paris, Vézelay, Puy-en-Velay et Arles, comme points de rassemblement historiques.

L'historienne médiévaliste, spécialiste des cultes à Saint-Jacques et docteure en histoire, Denise Péricard-Méa, soutient que le mythe de saint Jacques de Compostelle a été longtemps véhiculé à des fins politiques, économiques ou autres. Plusieurs des faits dits historiques sont ainsi réfutés en collaboration avec d'autres collègues érudits sur son site *saintjacques.info* afin « de rompre le cercle vicieux des idées reçues, des postulats jamais vérifiés, des idéologies sournoises et de la mauvaise foi de tous ceux dont l'intérêt politique, économique, voire religieux, passe avant la qualité de l'information donnée au public et parfois même avant la rigueur de la recherche scientifique⁷ ».

1.2.1 Popularité vs authenticité

Bien que Compostelle soit sans conteste un modèle de réussite de développement territorial, elle pourrait devenir victime de sa propre popularité. La situation est, en bien des points, similaire à celle entourant le *somin Volcan* de l'Île-de-la-Réunion. Ce que Germanaz (2013, p. 402) décrit comme le processus de l'évolution du tourisme culturel semble pouvoir s'appliquer en partie au phénomène de Compostelle. Ce processus se développe en trois étapes : la première est celle de la fabrication du site, la deuxième celle du désenchantement et la troisième celle du réenchancement.

L'instrumentalisation du phénomène de Compostelle dans une visée de développement territorial, bien que déjà utilisée dans la période franquiste, a été renouvelée dans les

⁷SaintJacquesInfo-Présentation URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?id=914>

années 1980. Depuis, les acteurs politiques et institutionnels ont su exploiter le mythe de saint Jacques et l'attraction que procure la sensation d'un retour au passé en offrant la possibilité de marcher dans les pas des anciens et en faisant revivre la légende de saint Jacques par une « capitalisation des écrits » existants. On peut ici apporter en exemple la réédition du *Codex Calixtinus* et sa traduction par les autorités ecclésiastiques à des fins de distribution. À ce document, s'ajoutent tous les dépliants publicitaires et documents médiatiques et touristiques faisant état de la légende de saint Jacques de Compostelle adaptés selon la clientèle, soit pèlerine ou touristique. Le procédé de fabrication du mythe de Compostelle s'applique d'une part, à la ville sainte et d'autre part aux itinéraires y conduisant.

Contrairement au processus établi pour l'évolution du *somin Volcan*, dans le cas de Compostelle, la première phase de l'évolution du tourisme culturel est tout de suite suivie par la troisième, soit celle du « réenchantement ». C'est-à-dire, que jusqu'à environ 2010, la phase d'enchantement s'est poursuivie et s'est amplifiée. Les stratégies de développement gouvernementales consistant à mettre en valeur de nouveaux chemins, dont le *del Norte* et le *Primitivo* en Espagne ainsi que d'autres voies à partir de France, et la patrimonialisation de la ville de *Santiago de Compostela* et de son *camino* par l'UNESCO, ont causé la densification du flux de visiteurs, du nombre de touristes et de pèlerins. Tout comme dans le cas du *somin Volcan*, des « possibilités de parcours » ont été ajoutées au réseau des routes existantes sur le territoire européen agrandissant du coup l'espace menant à la destination. Comme l'explique Germanaz (2013), le chemin ou la destination est alors consommé comme un grand spectacle. La remise en état des

infrastructures des communautés autonomes du nord-ouest de la péninsule, rendue possible par les programmes gouvernementaux, ont favorisé l'accroissement du nombre de pèlerins tout en permettant de diversifier les options d'itinéraire. Les touristes parviennent alors au but de leur voyage en empruntant différents parcours et par des moyens de transport divers, dans un espace-temps contracté. Cependant, le nombre accru de touristes dans la ville de Compostelle, tout comme le consumérisme sont dénoncés par les Associations pèlerines et les pèlerins eux-mêmes (Herrero, 2008, p. 146).

Fait à noter, avant 1980, la plupart des touristes arrivaient à Compostelle en utilisant les moyens de transport offerts et non à pied (*Idem*, p. 132). Quant à la fréquentation du lieu touristique, les statistiques officielles de 2004 indiquent que 179 944 pèlerins ont réclamé la *compostelana*⁸ à leur arrivée à la cathédrale, de ce nombre 76 % étaient d'origine espagnole. En comparaison, les dernières données compilées pour l'année 2014 démontrent une nette augmentation de la fréquentation des chemins avec 237 983 pèlerins, ainsi qu'une augmentation du nombre d'étrangers par rapport aux pèlerins d'origine espagnole qui ne comptent plus que pour 47 % des marcheurs⁹. Les *camino*s sont sans conteste de plus en plus populaires.

Néanmoins, les pèlerins ne représentent en fait qu'un faible pourcentage des touristes qui se rendent à la ville sainte soit entre 8 et 12 %. Selon les données recueillies par

⁸ *Compostelana* ou *Compostela* : document délivré par la cathédrale de Compostelle certifiant que la personne a parcouru les 100 derniers kilomètres à pied ou à cheval, ou les 200 derniers kilomètres à bicyclette, avant l'arrivée à Compostelle.

⁹ Oficina de Acogida al Peregrino URL: <http://peregrinossantiago.es/esp/servicios-al-peregrino/informes-estadisticos/>

González et Medina (2003, p. 449), la moyenne calculée en 2002 établissait le nombre de visiteurs entre trois et quatre millions par année. Ce nombre connaît une forte augmentation pendant les années jubilaires¹⁰. Celui de 2004 a attiré plus de 6,5 millions de touristes à Compostelle (Herrero, 2008, note 10, p. 132) dont près de 180 000 pèlerins¹¹. Herrero (2008, p. 137.) souligne que l'asymétrie qui existe entre le nombre de pèlerins et celui des visiteurs se reflète aussi dans les revenus générés par chacun de ses groupes. Cependant, « ...the image of the pilgrim is very useful for the promotion of the government's interests in so far as it demonstrates the contemporary relevance of the values associated with the Pilgrim's Way. » (*Ibid.*).

La forte augmentation du nombre de touristes et de pèlerins sur les routes et dans la ville sainte occasionne depuis quelques années, ce que Germanaz (2013) décrit comme la phase de « désenchantement » causée par la banalisation du voyage occasionnée par la « massification des flux ». C'est ainsi que Luik (2012, p. 40) relate son expérience personnelle lors de son arrivée à la Cathédrale de Compostelle et son désenchantement face à la foule de la cathédrale et son besoin déçu, tout comme pour les personnes interrogées, de se sentir spécial dans leur pèlerinage, d'où sa décision de quitter la ville sainte dès le lendemain pour poursuivre son chemin jusqu'à Finisterre afin d'y retrouver « the simplicity and the peacefulness of my pilgrimage » (*Ibid.*). De son côté, Slavin (2003, p. 13), souligne que plusieurs des participants à son étude appréhendaient leur arrivée à Santiago et qu'ils percevaient dans les signes annonciateurs de la

¹⁰ Année jubilaire survient chaque fois que la fête de saint Jacques, le 25 juillet, tombe un dimanche, ce qui se produit quatre fois tous les vingt-huit ans. La prochaine année jubilaire sera en 2021.

¹¹ Statistiques provenant du bureau d'accueil des pèlerins de la cathédrale de Compostelle URL : <http://ultreia.pagesperso-orange.fr/stats1.htm>

modernité (affiches publicitaires, offres de services, sentiers construits) à l'approche de la ville, que la route se résumait à une opportunité touristique pour les gouvernements local et provincial.

Contrairement à certains pèlerins, la massification est bien acceptée par les administrations locales puisqu'elle contribue à la croissance économique. González et Medina (2003, p. 457) soulignent le « changement morphologique des villes » qui se traduit par « les nouveaux centres de culture et de récréation ». La massification des flux occasionne aujourd'hui un désenchantement pour une partie des pèlerins qui affaiblit l'authenticité de l'expérience pèlerine.

Par ailleurs, le développement territorial de nord-ouest de l'Espagne a connu depuis la fin de la période franquiste des changements importants de gouvernance. La nouvelle Constitution espagnole de 1978 établit la réorganisation territoriale en dix-sept communautés autonomes (*comunidades autónomas*) comprenant au total 50 provinces. Les communautés autonomes du Pays basque, de la Navarre, de la Rioja, de Castille-et-León ainsi que de la Galice ont misé sur l'atout distinct qu'offre le chemin de Compostelle en faisant revivre son mythe. Cette stratégie s'est révélée plus qu'efficace.

1.3 Les rôles des acteurs sociaux dans le développement territorial

Bien que la patrimonialisation des atouts de Compostelle ait été un élément important du développement territorial des communautés autonomes traversées par le chemin, c'est à

l'effort commun et concerté des acteurs institutionnels, étatiques, ecclésiastiques, sociaux, et locaux que la croissance économique du nord-ouest de l'Espagne est due.

1.3.1 L'Église

L'Église a toujours tenu un rôle d'une grande importance politique en Espagne. Selon une analyse historique de documents d'époque pour un travail de maîtrise, dont le *Codex Calixtinus*¹², le *Liber Sancti Jacobi*¹³, et l'*Historia Compostellana*¹⁴, Kevin Medeiros (2014) met en lumière les luttes entre l'Église de Compostelle, et celle de Tolède (Église wisigothique). La première tente de placer Saint-Jacques au centre de la montée du christianisme justifiant du coup la place de l'archidiocèse à Compostelle. La seconde octroie la prédication de l'Espagne aux disciples de Saint-Jacques minimisant ainsi le rôle de l'apôtre et la place de Compostelle dans l'histoire tout en défendant le diocèse de Braga créé en 1095, sous dépendance directe du Saint-Siège. C'est en 1123 que le pape Calixte II exhorte les chrétiens d'Europe à venir combattre les Sarrasins « pour le chemin d'Espagne » (*De itinere Yspanie*), chemin tracé par Charlemagne vers Compostelle. L'utilisation de la figure de Charlemagne accorde une influence aux pouvoirs situés en dehors de la péninsule ibérique et évince du coup l'Église de Tolède. Selon la version de 1110 de l'*Historia Compostellana*, l'Espagne aurait été christianisée avant la Galice. Dans la version du pape Calixte II, plus adaptée aux exigences de Rome,

¹² Comme vu auparavant, ce manuscrit est la compilation de cinq livres à la gloire de saint Jacques le Majeur servant à la promotion de Compostelle. Il est daté de 1140. Il est aussi nommé le *Guide* en référence au Livre V du même nom.

¹³ Ce manuscrit est la copie du *Codex Calixtinus* retrouvée en plusieurs exemplaires à travers toute l'Europe.

¹⁴ Cet écrit est un récit partisan de la tenure de l'évêque et ensuite premier archevêque de Compostelle, Gelmirez (1100 à 1140), qui établit la fondation de la légende de *Santiago de Compostela*.

trouvée dans le prologue du *Livre de translation* (Livre III du *Codex Calixtinus*), ce pape réaffirme la prédication de Saint-Jacques en Galice, faisant de cette communauté autonome le foyer du christianisme toujours redevable à l'apôtre. Il élève l'Église à Compostelle au rang d'archevêché par la bulle de 1120. Finalement en 1140, le récit de Calixte II est choisi par l'Église de Compostelle pour la production du manuscrit du *Codex Calixtinus*.

C'est en 1884, à la suite de la redécouverte des reliques de Saint-Jacques à Compostelle, que Leon XIII invite les chrétiens à se rendre en pèlerinage à Compostelle. La publication et la distribution du *Guide* (5^e livre du *Codex Calixtinus*) par les ecclésiastiques d'Espagne accompagnée de la copie de la lettre *Deus Omnipotens* attestant de l'authenticité des reliques de saint Jacques sont à l'origine d'une reconstruction planifiée du territoire de la Galice¹⁵. Des cartes indiquant les chemins parcourus par des pèlerins du Moyen-âge sont alors distribuées. À partir de renseignements tirés du *Codex Calixtinus*, l'Église reprend le récit selon lequel des chemins menant à Compostelle auraient été foulés par des milliers de pèlerins qui auraient été hébergés dans des hospices ou autres établissements créés spécifiquement pour les recevoir tout au long du parcours (*Id.*). Quoiqu'aujourd'hui démystifiées, ces données sont maintes fois reprises dans les dépliants touristiques, les récits et mêmes dans les articles scientifiques (Coleman & Eade, 2004; González, 2013; Lopez, 2011; Luik, 2012). De concert avec le gouvernement de l'époque franquiste, l'Église, omniprésente sur la scène politique confortait l'image de la ville sainte en instaurant les

¹⁵ <http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?id=1110> Léon XIII relance le « saint voyage » à Compostelle

célébrations des Jubilaires de 1954 et de 1965. Du coup, la sainte institution redorait son blason utilisant, chiffre à l'appui, l'engouement pour « le Chemin » comme preuve de la renaissance de la foi catholique (Herrero, 2008, p. 136; González, 2013, p. 19). À preuve de cette dévotion grandissante, jusqu'en 2014, les personnes ayant accompli au moins les 100 derniers kilomètres à pied présentaient leur crédentielle au Bureau d'accueil des pèlerins de la cathédrale et se déclaraient mues par la dévotion en cochant la case appropriée sur le formulaire devant être rempli avant de recevoir leur certificat. Le certificat était remplacé par une lettre d'attestation souvenir pour ceux ayant déclaré un autre but. Cette pratique a pris fin en 2014 et le diplôme rédigé en latin est remis à tous ceux et celles ayant parcouru la distance réglementaire sans distinction de la raison les ayant conduits à le faire. Cependant, les formulaires où les raisons « religieuse », « spirituelle » et « autre » sont cochées, elles sont toutes compilés sous le premier item. De plus, l'Église a à de maintes occasions utilisé la route de Compostelle comme symbole de l'unité européenne (Herrero, 2008, p. 136).

1.3.2 L'État

Quoique Franco, à la fin de la guerre civile, n'ait pas utilisé de stratégie visant spécifiquement le développement de Compostelle, le programme d'excursions appelé « Routes de Guerre » avait pour but un développement touristique régional basé sur l'histoire (Castro-Fernandez & González, 2006, p. 169). Ce programme destiné au tourisme étranger et développé par le Service national du tourisme a contribué à l'essor d'hôtels et d'auberges formant le Réseau de *Paradors*, dont un « Hôtel de Charme » au pied de la cathédrale de Santiago. Castro-Fernandez et González (2006) font le lien entre

la publicité déployée pour l'inauguration de l'hôtel et l'intérêt politique en soulignant la présence de Franco le jour de son ouverture.

Les plans de la réforme de 1959 ont permis d'améliorer les routes et les transports, incluant les routes menant à la ville sainte. Le programme comprenait aussi un programme d'excursions qui mettait en avant l'utilisation des établissements hôteliers. De plus, la ville sainte bénéficia en 1964 du programme de restauration architecturale et d'aménagement urbain basé sur des plans de développement économique nationaux (*Ibid.*). Cependant, durant le règne franquiste (1936-1977), la Galice a connu de grandes périodes de répressions politiques, de négligence sociale et a vu sa capacité de développement économique réduite (Rash, 2014, p. ii).

Dès la fin de l'ère franquiste, une nouvelle organisation des territoires d'Espagne prit place. C'est sous la Constitution de 1978 que la Galice, située au nord-ouest de la péninsule ibérique, devient l'une des 17 communautés autonomes d'Espagne. Les statuts de la Constitution de 1978 permettent la décentralisation des pouvoirs administratifs vers une territorialisation régionale.

Toutefois, la notoriété de Compostelle ne s'est pas bâtie sur la seule renommée de son pèlerinage éponyme. Dès le XV^e siècle, l'important centre universitaire de la ville faisait déjà sa réputation. C'est grâce à l'avènement de la démocratisation de l'enseignement en 1960 que Compostelle a connu une « phase d'expansion universitaire et urbaine » (Castro-Fernandez & González, 2006, p. 162). En 1985, la ville accueillait jusqu'à 35 000 nouveaux étudiants. Communauté estudiantine à laquelle s'est greffé le

personnel enseignant et administratif nécessaire au bon fonctionnement de l'institution. Puis en 1981, la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle, qualifiée de « bijou monumental et historique » (*Id.*, p. 163) est élue capitale administrative de la Galice. Par la suite en 1985, sa renommée grandissant, elle est ajoutée à la liste des sites du patrimoine mondial de l'UNESCO.

1.3.3 L'UNESCO

Cette reconnaissance est en ligne directe avec la stratégie d'unification européenne. À ce propos, Herrero (2008) apporte :

On the one hand, the route is used to represent and legitimise a European identity. [...] On the other hand, tourist promotion of the route is meant to compensate for the impact of European economic policies on traditional economic sectors like fishing and agriculture in underdeveloped regions like Galicia. (pp. 136-137)

Puis en 1987, les *Amigos de Los Pazos* présentent devant le Conseil de l'Europe une demande de reconnaissance du Chemin de Saint-Jacques en tant que « bien culturel de l'Europe ». Il est alors déclaré Premier itinéraire culturel européen du Conseil de l'Europe (Castro-Fernandez et González, 2006). Quelques années plus tard, soit en 1993, l'UNESCO inscrit le *camino francés* au patrimoine mondial, ce qui entraîna la participation massive de 100 000 pèlerins la même année.

Cette popularité n'a cessé de croître depuis transformant du coup le cadre macro-économique et favorisant une croissance économique ainsi qu'un développement territorial basés sur la valorisation du potentiel local. Les stratégies gouvernementales mises en place ont favorisé un développement endogène régional et local où « l'espace

devient porteur d'un contenu enrichi de valeurs socioculturelles et de traces historiques » (Moulaert et Nussbaumer, 2008, p. 18). C'est dans le contexte compétitif de la globalisation que les nationalités infranationales et régionales ont profité de l'opportunité offerte pour mettre en valeur les atouts historiques de leur territoire, l'origine de leur royaume médiéval ainsi que leurs spécificités culturelles, participant du coup au nouvel élan économique apporté par la route du pèlerinage de Compostelle (Castro-Fernández et González, 2006, p. 176; González, 2013, p. 19). En somme, la coopération entre les gouvernements régional et central, les administrations et institutions locales et même internationales ainsi qu'ecclésiastiques est essentielle au succès du développement territorial (González et Medina, 2003, p. 455) et au maintien de la croissance économique actuelle.

Dans ces dynamiques de développement, l'agent de l'action – le pèlerin effectuant le pèlerinage – tient une place importante, tout comme l'action elle-même et la route par laquelle se déroule le périple.

1.4 Les concepts

Les concepts sont une représentation mentale et générale faisant partie d'un phénomène. Pour l'étude actuelle, les trois concepts majeurs dont, la route, le pèlerinage et le pèlerin ont été définis en fonction de leur existence au cœur du phénomène de Compostelle.

1.4.1 La route comme instrumentalisation du territoire

À la suite de la patrimonialisation de la ville, le *camino francés* a été reconnu internationalement. En 1987, il devient le « premier itinéraire culturel européen » à être

placé sur la liste du Conseil de l'Europe à la suite de l'adoption de la Déclaration de Saint-Jacques-de-Compostelle¹⁶. L'Accord partiel élargi sur les itinéraires culturels (APE), stipule que « La déclaration définit les mesures à prendre pour revitaliser les chemins du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle en tant qu'itinéraire "hautement symbolique dans le processus de construction européenne", qui devrait servir "de référence et d'exemple pour des actions futures" » (Conseil de l'Europe – Comité des Ministres). Quoique la route de Compostelle, le *camino de Santiago*, soit considérée comme un modèle à suivre, le Conseil de l'Europe décide en 1993 d'élargir la définition du terme « itinéraire culturel » en y ajoutant d'autres désignations :

« ... le terme 'itinéraire culturel' ne se limite pas aux chemins physiques ; il désigne également des initiatives de coopération culturelle menées par des scientifiques, aussi bien qu'un moyen de rapprocher la société civile des pouvoirs publics au niveau local et régional ». (*Ibid.*)

C'est ainsi qu'en 1993, la route de Compostelle dans son ensemble est à son tour proclamée « Premier itinéraire culturel du Patrimoine mondial ». Pour le Conseil de l'Europe, la route devient ainsi synonyme d'itinéraire tant au sens propre qu'au figuré. Comme l'expliquent Marcotte et Boudreau (2013) la patrimonialisation « se reconstruit grâce à une réinjection de sens dans la mise en place et la mise en scène de la route » (p. 330).

L'origine grecque du terme « nomade » est « *odos* » qui signifie aussi « la route ». Dans le domaine de la géographie, elle est considérée avant tout comme un « objet spatial », une « structure géographique élémentaire » (Germanaz, 2013, p. 1). La notion de route

¹⁶ Déclaration de Saint Jacques de Compostelle (Conseil de l'Europe)
http://www.xacobeo.fr/ZF2.03.C_Europe.htm

représente alors un tracé servant de jonction entre une série de lieux. Elle franchit les frontières et traverse les espaces et territoires.

Cependant, de par la symbolique à laquelle elle renvoie, la route n'en demeure pas moins complexe. On a qu'à penser à la Route de la soie, à celle du magicien d'Oz pavée de briques jaunes, à celles des Romains, certaines toujours existantes qui nous rappellent les grandes conquêtes de César que l'on retrouve, entre autres, sur le *camino francés*, ou encore, celles des Celtes construites pour favoriser la communication et le commerce. Même aujourd'hui, celles d'Europe deviennent promesse de liberté pour une partie du peuple syrien en quête d'une nouvelle vie. Quel que soit le point de départ, la route représente la clé de l'ailleurs, un intermède qui se situe entre un ici et un autre part.

En ce qui concerne celle qui mène à Compostelle, « la » route des pèlerins, elle n'a en fait jamais existé. Les routes médiévales étaient celles du commerce, elles ont néanmoins à peu près toutes disparues de nos jours ou leur tracé a été modifié (Davidsson-Bremborg, 2013, p. 551; Herrero, 2008, p. 132). Ainsi, l'Église a bien tenté dans une représentation cartographique où se trouvaient indiqués les endroits sacrés, dont les cathédrales, les villes et mêmes des sources ou des ponts traversés par la route, ce faisant de façonner le territoire sur lequel elle étendait sa présence et son autorité (González, 2013, p. 10). Aujourd'hui, les routes qui mènent à Compostelle sont aménagées de façon à mener le pèlerin en une succession de lieux ciblés à partir d'un plan de développement régional et local. Selon Marcotte et Boudreau (2013, p. 331), ces routes sont un outil de « réappropriation du territoire ». En fait, la route de Compostelle

au Moyen-âge servait à renforcer le réseau des villes et devenait ainsi « one of the first coherent urban systems in Christian Europe » (González, 2013, p. 11). Cependant, il est important de souligner que le territoire vécu, dans le cas de celui traversé par la route de Compostelle, est souvent restreint aux espaces en proximité du chemin. D'ailleurs, Castro- Fernández et González (2006) soulignent cet aspect en ces termes :

Des études récentes montrent que, malgré la promotion touristique de toute la ville [on fait ici référence à la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle] l'arrivée du chemin de pèlerinage induit une expérience touristique qui se réduit à l'espace intra-muros et même à quelques secteurs très précis des quartiers historiques. (p. 160)

En ce qui a trait à la perception du pèlerin, la route de Compostelle devient synonyme de rencontres, d'aventures sur un territoire parcouru et vécu. Elle est ancrée, tant dans le passé – puisque jalonnée par des monuments historiques et des chapelles datant entre les XI^e et XIV^e siècles, remises en état depuis les années 1980 pour la mise en marché du chemin – que dans le présent. Elle fait partie, comme le dit si bien Germanaz (2013, p. 401) en parlant du chemin menant au *somin Volcan*, d'un « imaginaire collectif qui valorise la figure du nomade ». Dans le cas de celle menant à Compostelle, sa destination est connue, mais ses points de départ sont multiples et indéterminés – multiples en ce que plusieurs routes sont possibles, indéterminés puisque le but du voyage, le temps qui y sera consacré et l'espace parcouru sont choisis de façon individuelle par la personne qui entreprend son périple.

La formation de l'image du voyage

Personnellement et depuis le début de ma réflexion, la route représente une longue marche de 800 km. L'image qu'elle évoquait était celle d'un ruban sableux se déroulant au travers de paysages reconstruits à partir des images captées pour les bandes annonces de films ou se trouvant sur la page couverture des récits de voyage lus. Sur le chemin de Compostelle, la météo semble toujours être au beau fixe. À preuve, les illustrations montrent les marcheurs qui se déplacent sac au dos, jambes dénudées jusqu'au genou, un couvre-chef quelconque les protège d'un soleil radieux. Il y a bien quelques images qui mettent en scène les épisodes gris de pluie, cependant, elles n'illustrent que la détermination souriante du pèlerin. À cette conception imagée de l'itinéraire, se sont ajoutées, au fil des conversations avec des pèlerins et pèlerines rencontrés aux réunions des Amis de Compostelle, quelques descriptions de tronçons de route dont les personnes interrogées ne se rappellent pas nécessairement la localisation géographique exacte. Toutefois le récit d'une dénivelée positive ou négative extrêmement difficile à franchir ou encore, celui d'un plateau traversé pendant des jours en gardant les yeux fixés sur un horizon, semble-t-il, inatteignable, est immanquablement bien détaillé, gravé dans la mémoire.

La première étape de la formation de l'image est constituée par cette « accumulation d'images mentales concernant les expériences de voyage » (Dautruche, 2013, p. 52).

La deuxième étape consiste en une collecte de renseignements qui modifiera la représentation initiale. Dans le cas d'une touriste désirant aller à Compostelle, cette

recherche d'information se fera généralement auprès d'agences de voyages, s'il-elle compte s'y rendre en groupe. Sinon, les regroupements de pèlerins, tel celui des Amis de Compostelle, se feront un plaisir d'informer les personnes sur le côté technique de l'organisation du voyage. Selon John Urry (Dautruche, 2013, p. 37), le regard touristique est consciemment organisé par des professionnels (dépliants publicitaires, campagne de promotion, propriétaires d'hôtels) et structuré en fonction des attentes des touristes. Pour le pèlerin l'accent est mis sur la solitude, l'intimité du rapport avec l'autre, il est alors le seul avec son objet de consommation. Collectivement, l'accent est mis sur la convivialité, les lieux visités sont festifs et l'atmosphère désirée est créée par les acteurs.

Mon image

Dans le cadre de ce mémoire, la recherche de renseignements s'est également déployée vers les études scientifiques issues des domaines de l'histoire religieuse, de la sociologie, de l'anthropologie, de la géographie, du tourisme et de l'histoire. Sans être exhaustive, cette recherche a effectivement contribué à modifier la composition de l'image initiale que j'avais édifiée à propos bien sûr du parcours, mais aussi du sujet à l'étude. D'une part, l'approfondissement des connaissances historiques m'aura permis de faire la part entre les faits réels et le mythe entourant le phénomène de Compostelle, d'autre part, cette démythification a contribué à élargir le questionnement relatif aux raisons du succès remporté dans le domaine du développement territorial. De plus, les données, entre autres, géographiques glanées dans les articles du corpus m'auront conduite à déterminer avec plus de précision l'itinéraire que je prévoyais suivre. Cette

recherche d'informations plus ciblées est en fait la troisième étape de la formation des images de voyage qui se résume par la prise de décision d'une destination. Les quatre autres étapes du processus de formation de l'image d'une destination sont le déplacement vers la destination choisie, le déroulement du voyage, le retour et finalement la modification des images initiales à partir de l'expérience vécue (Dautruche, 2013, p. 52).

La route, en tant que concept, revêt en premier lieu des caractéristiques géographiques et morphologiques associées au territoire. Cantonnée au contexte de Compostelle, elle prend des allures de randonnée spirituelle dont le but ultime n'est pas nécessairement l'atteinte du lieu saint. Comme le dit si bien le proverbe gitan : Ce n'est pas la destination, mais la route qui compte.

La route empruntée

Dans le cadre de l'enquête de terrain qui a été réalisée pour ce mémoire, j'ai défini la route en premier lieu, par sa linéarité géographique; le point de départ de celle choisie est situé à Saint-Jean-Pied-de-Port (FR) à la base des Pyrénées. La route bifurque presque aussitôt au sud en Espagne jusqu'à Pampelune. Ensuite, elle tourne vers l'ouest jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle ; un trajet d'environ 850 kilomètres. Le terme de « *camino francés* » indiquera la référence à cette route. Il faut se rappeler que les termes « route », « via » (en italien), « voie », « chemin », « *camino* » (en galicien) et « *camino* » (en espagnol) ou « camino » (français emprunté à l'espagnol) sont tous synonymes et interchangeable.

En second lieu, la route est définie comme un tracé qui traverse le territoire, mais aussi pour la communauté pèlerine, c'est une ligne qui en définit les limites. Bien que l'on parle du tracé du camino français en tant qu'outil du développement territorial du nord-ouest de l'Espagne, en réalité, il n'y a que les villages et municipalités directement placés sur la route qui attirent les pèlerins et pèlerines. Les flèches jaunes, peintes à même le bitume, sur les bornes ou encore sur le mur d'une maison située au coin d'une rue, ne propose que très rarement, plus d'une option quant à la direction à prendre. Quant aux touristes, ayant choisi de faire la route en voiture, ils ne verront rien de ces villages, puisque l'autoroute les menant à la ville sainte se déroule à travers les campagnes et ne traverse que les plus grandes agglomérations.

1.4.2 Le pèlerinage comme instrumentalisation du territoire

La vie est, en quelque sorte, un pèlerinage
Platon

Le concept du pèlerinage, tout comme celui de la route, est au cœur du phénomène de Compostelle et, quoique différents, dans plusieurs écrits les deux termes sont interchangeables. On parle alors de « la route » pour décrire le pèlerinage ou du pèlerinage pour décrire l'expérience de la route. À l'instar de la notion du pèlerinage, le « *camino de Santiago* », que son origine soit véridique ou factice, évoque une image communément associée à la société prémoderne. Selon le domaine d'étude et les acteurs le mettant en scène, le pèlerinage est défini de plusieurs façons et il est caractérisé par de multiples particularités.

Le concept du pèlerinage

Le pèlerinage fait partie avant tout du domaine religieux. Le Grand Robert de la langue française définit le terme comme un « Voyage, individuel ou collectif, fait à un lieu saint pour des motifs religieux et dans un esprit de dévotion » ou encore, comme un « Voyage, visite qu'on fait avec l'intention de rendre un hommage, de se recueillir, à un lieu qui est revêtu d'un caractère en quelque sorte sacré; visite qu'on rend à un grand homme qu'on vénère »¹⁷. Historiquement, Kevin Medeiros (2014) apporte qu'il n'y avait pas de différence entre les termes « pèlerinage » et « croisade ».

¹⁷ Le Grand Robert de la langue française en ligne, rubrique « pèlerinage ». URL : <http://biblio.uqo.ca/ressources-electroniques/dictionnaires-encyclopedies/grand-robert.php>

La plus ancienne utilisation du vocable « *crozada* » serait apparue quant à elle en Espagne et au sud de la France au début du XIII^e siècle. Elle aurait cependant été peu employée avant le XVIII^e siècle. Pour exprimer l'idée de croisade - dans le sens que donne l'historiographie d'aujourd'hui-, les gens de l'époque recourent à des termes désignant le voyage : *peregrinatio*, *iter*, *via*, *expeditio* etc. En d'autres termes, il n'existe que peu de distinctions entre ce qui définit un pèlerinage- entendons ici un pèlerinage armé - et ce qui définit la croisade. (Medeiros, 2014, p. 8 et 9)

Dans les domaines de la sociologie, de la philosophie ou des études religieuses, les auteurs (entre autres, Camhi-Rayer, 2009; Davidsson-Bremborg, 2013; González, 2013; Herrero, 2008, et Sime, 2009) s'entendent pour définir le terme plutôt comme un ensemble de « pratiques de déplacements pédestres » incluant des rites et rituels. La sociologue, Camhi-Rayer (2009), appuie son propos sur les quatre traits spécifiques du pèlerinage identifiés par l'historien et philosophe français, Alphonse Dupront, soit l'aller-pèlerin, un lieu sacré, un temps sacré et une société pèlerine. Cependant, elle expose que ce premier attribut « n'est plus fondamental dans le processus pèlerin ». C'est ainsi qu'à la suite d'une étude comparative entre le pèlerinage de Lourdes et celui de Dajia Matsu à Taïwan, elle conclut que le concept de pèlerinage dépasse le domaine du religieux ou du culturel pour s'élargir vers ceux du politique, du social et de l'économique. Elle décrit donc le phénomène comme un « rassemblement de foules accomplissant des rituels religieux dans des lieux-territoires sacrés pour eux », évacuant du coup la première caractéristique, soit l'aller-pèlerin. Ces rassemblements sont considérés par l'auteure comme des « situations sociales » où différents acteurs entrent en action, soit pour encadrer (institutions religieuses et séculières), soit en tant que

participants à l'acte pèlerin (communauté pèlerine et individus pèlerins) et où le pèlerinage même « se constitue en acteur politique local et international » (*Id.*, p. 81).

De son côté, une autre sociologue, Davidsson-Bremborg (2013, p. 544), explique que le pèlerinage en Suède, après son interdiction en 1544 par l'Église luthérienne, est devenu une pratique contemporaine approuvée par l'Église de Suède. Selon l'auteure, le pèlerinage représente les « derniers rites modernes nouveaux et recréés ». Il revêt des caractéristiques analogues à celles spécifiées par Dupront, mais se différencie par la perte de la signification du lieu sacré. Le pèlerinage se définit donc comme une « activité de groupe » qui focalise sur la marche en silence. L'auteure élargit le concept du pèlerinage en incluant le silence en tant qu'élément permettant la création d'un espace sacré. En bref, toujours selon Davidsson-Bremborg (2013), le pèlerinage peut aussi être défini comme une marche spirituelle.

Dans sa thèse de doctorat de philosophie, Jennifer Naomi Sime (2009) tente « de tracer la généalogie du pèlerinage ». Elle entrevoit ce dernier comme un phénomène moderne ayant pour but la récupération d'une authenticité considérée comme perdue. Elle met l'accent sur la *communitas*, le vivre ensemble de Turner & Turner et utilise leur définition du pèlerinage en tant que « relational quality of full unmediated communication, even communion "with other individuals, which combines the qualities of lowliness, sacredness, homogeneity, and comradeship" » (Sime, 2009, p. 3).

Finalement, de l'avis de González (2013, p. 18), il y aurait consensus en ce que le « that tourism is a modern metamorphosis of pilgrimage in the secular meaning of the word ».

Ce point de vue s'expliquerait par la sécularisation qui convertit le symbolisme des lieux saints en de simples sites touristiques. L'auteur ajoute que bien que le pèlerinage dans sa définition moderne soit lié à un périple sacré, sinon spirituel, la racine latine *peregrinus* dont il dérive inclut, autre que le pèlerin, l'étranger, l'exilé, le vagabond, d'où l'extension qu'il propose pour, à son tour, joindre le terme « touriste ».

Aux définitions relevées, s'ajoutent les caractéristiques du pèlerinage de Compostelle. Ce pèlerinage est avant tout une longue marche favorisant la réflexion et laissant place à la spiritualité. Ce que González (2013, p. 15) décrit comme un « walking holiday » va à l'encontre de la définition de Slavin (2003, p. 14), « Recreational walking has a different sense of destination to pilgrimage and is uncommitted to hard work for its own sake ». Dans le même ordre d'idée, Elo Luik (2012, p. 30) dans son article sur la place qu'occupe la douleur et la différence dans la narration qu'en font les pèlerins, spécifie que, à tout le moins en ce qui a trait au pèlerinage de Compostelle, les épreuves ou souffrances vécues sur la route sont l'un des aspects les plus importants à considérer pour différencier le pèlerinage de la marche récréative de détente. Luik (2012) ajoute que ces souffrances sont le lot de la marche de Compostelle, singularisé en tant que le plus long des pèlerinages chrétiens des temps modernes. C'est à son avis ce qui distingue le pèlerinage de Compostelle des autres marches contemporaines; la durée de la marche et non la destination à atteindre. Boutin (2008, p. 34) ajoute à ses particularités le fait que « le pèlerinage est à la fois une démarche collective par le partage des lieux d'hébergement et de certains repas et une démarche individuelle, au niveau de la forme que chacun veut bien lui donner ». Cette souplesse envers les

différentes visées du pèlerin, qu'on trouve chez les acteurs institutionnels, incluant l'Église, démontre une grande ouverture d'esprit pour une activité basée avant tout sur la foi chrétienne. Luik (2012, p. 16) appuie les propos de Winkelman et Dubisch, qui apportent que la souplesse fait partie du pèlerinage en tant que rituel et demeure vital à sa survie en tant qu'institution dans un monde qui évolue rapidement. Finalement, González (2013, p. 10) relève quatre autres caractéristiques du pèlerinage de Compostelle, soit : 1) culture and identity, bestowed on it by the phenomenon of the pilgrimage to Santiago; 2) territoriality, defined by the cartographies of the *Camino*; 3) history, its permanency through the centuries and 4) power, reflected in the power of the space, first by the Church and more recently by political authorities. Le statut de patrimoine mondial, accordé par les processus de patrimonisation, s'applique tant aux routes qui mènent à Compostelle, officiellement définies et délimitées, qu'à la destination finale du pèlerinage, soit la ville sainte, sans considération du point de départ et même en l'absence de l'atteinte du but. Car si tout pèlerin tend vers l'accession à la ville de Compostelle, il n'est pas rare que le pèlerinage s'échelonne sur une durée de quelques années, donnant ainsi l'opportunité pour celui ou celle ayant des contraintes de temps ou autres, de traverser le territoire par étapes successives. Cependant, comme nous le rappelle Herrero (2008), cette notion de but à atteindre ou de destination finale est aujourd'hui source de conflit entre l'Église et l'Association de Saint-Jacques-de-Compostelle, car la nouvelle proposition qui consiste à mener les pèlerins jusqu'à Finisterre entraîne certains changements dans la symbolique.

Construction symbolique d'une quête individuelle

Le pèlerinage est communément perçu comme une métaphore de la vie. La longue marche à effectuer incarne le sacrifice, la renonciation et l'ascétisme associés au caractère pénitentiel de la chrétienté (Herrero, 2008, p. 134). Le pèlerin, en plus de s'astreindre à un effort physique exigeant, doit limiter la charge du sac qu'il porte sur son dos. Pour ce faire, il renonce à des biens et ne conserve avec lui que l'essentiel. L'atteinte du but ultime de cette longue route est associée à la promesse d'une renaissance, d'un renouveau ou encore d'une révélation. Dans le cas de Compostelle, terminer le périple dans la ville sainte ajoute au caractère religieux de l'expérience. De plus, l'Église légitime sa place dans l'expérience vécue, par la remise du document qui officialise la réussite de l'exploit, la *compostela* ou *compostelana*, et dans l'obligation du pèlerin de déclarer le but religieux ou spirituel comme motivation de sa quête (*Id.*, p. 135). Déplacer la destination finale du chemin vers Finistère, comme le propose l'Association des Amis de Compostelle, sécularise davantage le pèlerinage de Compostelle. Cet endroit considéré longtemps comme le « bout du monde », car situé sur le bord de mer et à l'extrémité ouest du continent européen, revêt une symbolique forte. Le changement de la destination finale, associée au culte de la vénération du Soleil qui prend ses origines dans la culture celtique et aux racines galiciennes, serait alors délesté de toute référence au catholicisme et compromettrait la visée chrétienne existante. Pourtant, les pèlerins ne sont pas dupes. Plusieurs doutent de la véracité du mythe de Saint Jacques et désapprouvent la manipulation du camino par l'Église, pour

ceux-là, la spiritualité plutôt que la religion semble être un terme plus acceptable comme point de départ de leur réflexion.

Les rituels

Abstraction faite de la destination, la route de Compostelle est chargée de rites et rituels auxquels participent les pèlerins. Camhi-Rayer (2009) indique, en parlant des sites religieux qu'elle a étudiés, « on observe la coexistence de pratiques instituées, cérémonies codifiées et officielles et de pratiques individuelles exercées collectivement sous la forme d'actes dévotionnels accomplis par les pèlerins » (p. 87). Pour n'en nommer que quelques-uns, on peut répertorier dans tous les dépliants ou guides de Compostelle certains des rituels observés à l'arrivée à la cathédrale de Compostelle, dont embrasser le dos de Jacques – une statue grandeur nature représentant le buste de Saint Jacques que l'on étreint à deux bras; toucher la colonne du milieu du portique de la gloire en pressant ses doigts sur l'empreinte d'une main laissée dans le marbre par les milliers de personnes ayant répété ce même geste (voir figure 5); ou encore, se frapper à trois reprises la tête contre celle de Maître Matteo – une autre statue dans la cathédrale. Sur le chemin, la prise en commun du repas du soir ainsi que le partage des sanitaires et du dortoir font partie du rituel quotidien des pèlerins. De plus, le port d'une coquille Saint-Jacques, emblème du pèlerinage est recommandé, tout comme celui de la *credential*, document attestant de l'identité pèlerine de la personne. Sur le chemin, il est fortement conseillé de visiter les chapelles, églises et cathédrales sans manquer les 22 endroits où Saint Jacques aurait accompli des miracles. Du côté plus profane, on

rappelle aux pèlerins, avant leur départ, d'apporter une pierre à être déposée au pied de la *Cruz de Ferro* dans les *Montes de León* (Huchet & Boëlle, 2010; Rasch, 2014) (voir figure 4). Tous ces rituels font partie intégrante de la construction du symbolisme entourant le pèlerinage de Compostelle. C'est ce qu'Alphonse Dupront identifie comme une des quatre caractéristiques du pèlerinage, soit des rituels faisant partie de la construction du « temps sacral ».



Fig. 4 *Cruz de Ferro*



Fig. 5 Colonne du portique de la gloire – Cathédrale de Compostelle

La liminalité

La liminalité est reconnue par plusieurs auteurs comme faisant partie intégrante du processus de transformation associé au pèlerinage. Le concept de liminalité a été décrit initialement par Dupront, comme une des phases du temps sacral. Durant cette phase, la personne se retrouve entre deux temps, celui de l'« avant » et celui de l'« après ». Contrairement à Dupront qui considère la durée de cette phase très courte, (Osterrieth, 1989) indique qu'elle se déploie plutôt tout au long du parcours du pèlerinage. Le processus se déroule en trois étapes, soit la séparation, la liminalité et la réincorporation. La séparation consiste en un abandon de l'identité, des habitudes de vie

quotidienne, des préconceptions et du rythme de vie familial. L'étape transitionnelle, celle de la liminalité est caractérisée par son indétermination et prend place dans un espace-temps virtuel situé entre un avant et un après, résultant en un renouveau (Davidsson-Bremborg, 2013, p. 549). Le renouveau qui résulte du cheminement doit alors être accepté et assimilé dans la phase de la réincorporation. Dartiguenave (2012, p. 82) n'appuie qu'en partie cette conception de la liminalité puisqu'il ne la conçoit pas en tant que phase transformationnelle du rite, mais plutôt comme une distanciation face aux conventions et prescriptions attachées au rituel ouvrant l'accès à la *communitas existentielle*¹⁸. Osterrieth (1989) abonde en ce sens en ajoutant que la phase finale de la quête de soi à travers la performance du pèlerinage, l'accession à la nouvelle identité, ne peut s'accomplir que par un mouvement géographique et social éloignant l'individu de son quotidien.

Quoi qu'il en soit et malgré l'absence de consensus sur la définition de la liminalité, les auteurs s'accordent sur la présence d'un moment de l'entre-deux. Dans la narration de l'expérience pèlerine, le moment exact de cette transformation serait ressenti en diverses circonstances durant le pèlerinage, soit après une dure journée, lors d'une rencontre significative, au moment de réflexion ou encore, à la fin du périple, à son accomplissement.

En définitive, le pèlerinage, s'il se doit d'être défini afin de décrire une activité qui est en soi une performance personnelle, doit tenir compte de la sécularisation d'une activité

¹⁸ Un « vivre et sentir communautaire »

dans laquelle sont préservés les rites et rituels chrétiens, du vivre ensemble qui découle de l'esprit de la *communitas* de Turner et Turner [1978].

Dans le cadre de ce mémoire, j'ai adopté une définition qui se colle au pèlerinage particulier qu'est celui de Compostelle; particulier en ce sens que le trajet était celui que j'ai choisi, soit le *camino francés*, que le nombre de kilomètres à parcourir et les étapes du parcours quotidien étaient délimités par ma capacité physique, par les rencontres de la route et par mes préférences quant à l'hébergement. Mon pèlerinage se définit donc comme « une longue marche de plusieurs centaines de kilomètres, accompagnée de moments de silence et de réflexion, dans un esprit ouvert et libéré des préconceptions et des préjugés, tendant vers l'atteinte d'un lieu dit sacré ou d'une finalité, tout en conservant l'attitude et l'esprit pèlerins ».

La définition est personnelle de par le sens donné à ce périple dans la narration de l'expérience vécue du territoire. La citation de Luik (2012) me rejoint bien et résume en quoi consiste le pèlerinage : « There are indeed two journeys happening at the same time, although these do not always go together. There is of course the walked pilgrimage that leads to Santiago. But there is also another journey: the pilgrimage of self-discovery and reflection » (p. 29).

1.4.3 Le pèlerin comme instrumentalisation du territoire

Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons : c'est sur la route, dans la ville, au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes.

Jean-Paul Sartre

Il est fort logique de définir le pèlerin par « la personne qui fait un pèlerinage »¹⁹. Néanmoins, puisque la définition du pèlerinage revêt certaines nuances, il est plausible qu'il en soit de même pour le terme « pèlerin ». Selon les auteurs, on parle du « vrai pèlerin » (Herrero, 2008), du pèlerin moderne et du pèlerin hyper moderne (Lachance, 2014; Luik, 2012) ou encore, on y fait référence en utilisant de façon synonymique les termes de vacancier, voyageur (González, 2013), visiteur ou touriste. Afin de déterminer ce qu'est un pèlerin, Luik (2012, p. 26) s'inspire du système de classification des voyages proposé par Adler [1989] dans un continuum où elle place le pèlerinage et le tourisme aux deux extrémités. Logiquement, la même classification s'appliquerait à l'agent qui exécute l'action de pérégriner. Néanmoins, il semblerait que le but de la pérégrination, ainsi que le degré d'authenticité qui entoure le déplacement soient les indices principaux de l'appellation favorisée par certains auteurs, par les acteurs institutionnels et certainement, par les pèlerins eux-mêmes.

Pour González (2013, p. 15) qui catégorise le pèlerinage de Compostelle dans le créneau du tourisme culturel, il ne fait aucun doute que « Today's traveller to Santiago is clearly a citizen-tourist ». Cette affirmation découle d'une analyse du voyage vers

¹⁹ Grand Robert de la langue française en ligne, entrée « pèlerin ». URL : http://gr.bvdep.com/version-1/login_.asp

Compostelle dans laquelle le pèlerinage est décrit comme une marche récréative, effectuée par des « hédonistes » qui s'octroient une pause, des vacances en quête d'un changement du rythme de vie prenant la forme d'une randonnée d'une durée de quelques semaines (González, 2013). Luik (2012, p. 26) appuie en quelque sorte cette analyse avec pourtant certaines nuances. Bien que le but du voyage puisse être une indication du statut du marcheur, il argue que la plupart du temps, le but réel du voyage ne se révèle à la personne qu'à la toute fin de son périple. C'est ainsi que la foi et les convictions personnelles d'une personne face à la religion s'affirment ou se modifient durant le voyage. C'est pourquoi il s'abstient de différencier les participants de son étude entre les « pèlerins » et les « touristes » évitant ainsi de les catégoriser. De son côté Slavin (2003, p. 4) rencontre la même contrainte typologique lorsqu'il explique que les répondants auxquels il avait posé la question concernant le but du périple entrepris étaient évasifs et que leurs motivations devenaient floues à mesure qu'ils avançaient sur la route.

Cette difficulté à déterminer le compartiment dans lequel placer l'agent de la pérégrination est probablement dû à celle de définir l'action elle-même. De plus, si le pèlerin inspire une image que l'on associe presque trop facilement à la foi chrétienne, il serait alors contradictoire d'affubler de ce titre, comme c'est le cas à Compostelle, les personnes ayant des croyances autres et marchant sur le chemin pour des raisons éloignées de la religion ou même de la spiritualité.

Pourtant, force est de constater qu'il y a des « pèlerins » et des « touristes ». Ce constat se vérifie, en premier lieu, par les statistiques compilées du nombre de « pèlerins »

versus celui des « touristes » qui visitent la ville de Compostelle, en second lieu par la présence des « gîtes pour pèlerins » égrenés à tous les 5 à 15 kilomètres du camino et qui ne reçoivent que les personnes détenant une *credential*, et finalement par l'appellation et la reconnaissance que les « pèlerins » s'allouent entre eux ainsi que la définition qu'ils donnent du « vrai pèlerin ».

L'Association des Amis de Compostelle et ses satellites partout dans le monde remettent le document qui atteste le statut du pèlerin, la *credential*, et qui ouvre la porte aux gîtes du pèlerin sur les routes de Compostelle. De son côté, la cathédrale de Compostelle délivre à tous les pèlerins ayant parcouru les derniers 100 kilomètres avant l'arrivée au point zéro devant la cathédrale de Compostelle, la *compostelana* ou la *compostela*, certifiant l'atteinte du but. Cependant, on demande au pèlerin de spécifier la motivation de son périple (Herrero, 2008, p. 138). Cette différenciation, entre les buts religieux explicites déclarés et ceux faisant référence de façon générale à une spiritualité, a été jusqu'en 2004 – année jubilaire – source de catégorisation. Enfin, les pèlerins se désignent entre eux, comme tels, selon le niveau d'authenticité de la démarche.

Le « vrai » pèlerin

Selon Sime, 2009, p. 25), l'authenticité est « a mimetic relationship with a particular understanding of history where the "medieval" often comes to represent the authentic ». Cette authenticité se reflète chez le pèlerin surtout par l'absence de l'utilisation de modes de transport moderne – « People who drive are not considered pilgrims, either by the cathedral authorities in Santiago, or other 'proper' pilgrims » (Slavin, 2003, p. 3) –

par le type d'hébergement choisi sur la route, le souci pécuniaire et le respect des rituels. Herrero (2008, p. 135) souligne que la modeste contribution monétaire demandée dans les gîtes de pèlerins attire beaucoup de jeunes « [who] do not participate in the silence and comradeship encouraged in the shelters, they sometimes provoke conflicts with those who identify themselves as 'authentic' pilgrims ». Quelques auteurs indiquent que la marche lente des voyageurs et leur contact avec la nature permettant la réflexion sont aussi interprétés comme étant des indices de l'authenticité du pèlerinage (González, 2013, p. 19; Herrero, 2008, p. 134; Slavin, 2003, p. 2). À cela, Slavin (2003, p. 4) ajoute que les pèlerins-cyclistes, quoiqu'aptes à recevoir la *compostela*, ne sont pas considérés en tant que « réels pèlerins » par les pèlerins-marcheurs, ajoutant avec une pointe d'humour que le commentaire de ces derniers porte sur la probable difficulté de méditer pour un cycliste roulant à 40 kilomètres à l'heure. Les dynamiques sociales entre pèlerins appellent à un respect mutuel. Ce respect se reflète dans la relation sociale établie sur la route et peut-être vécue dans la solitude, soit en marchant seul ou même côte à côte avec un étranger, dans le silence. L'inclusion est favorisée par le contact personnel et intentionnel entre les pèlerins. L'attitude pèlerine exige le respect et la gratitude que ce soit pour le gîte, le couvert ou toute forme d'aide reçue, ne laissant aucune place aux exigences ou prétentions pour un accueil autre que celui offert. En ce qui concerne la catégorisation du « vrai pèlerin » par rapport à l'utilisation des outils discursifs et électroniques, les opinions sont partagées. Slavin considère que les cartes routières, les guides, les dépliants et les pictogrammes indiquant la route à suivre font partie des outils du pèlerin moderne « to spatialize time and place » (Slavin, 2003,

p. 14). Pour Luik, ce sont « expensive hiking gear and carrying sunblock, camera equipment and increasingly even GPS devices » (Luik, 2012, p. 25) qui servent à identifier le pèlerin moderne. Quant à Lachance, l'utilisation de plus en plus courante des TIC sur la route de Compostelle « participe à l'émergence de la nouvelle figure du voyageur hyper moderne qui remplace progressivement son prédécesseur. Nous assistons ainsi à la disparition annoncée du voyageur moderne » (2014, p. 74). Que le pèlerin soit désigné comme « vrai », « authentique », « moderne » ou « hyper moderne », tous accomplissent leur voyage selon différentes motivations.

L'une d'elles est la promesse d'une transformation, ou selon, d'un changement positif ou encore de croissance personnelle. Le temps, l'espace, ainsi que la souffrance qui accompagnent la personne durant la pérégrination la transforment en pèlerin (Luik, 2012). Cette transformation est clairement associée au concept de liminalité. Bien que le rythme de la marche et l'occasion de s'éloigner de la routine et de la vie quotidienne sont en soi des bases sûres pour faire place à la réflexion ou à la contemplation, la route de Compostelle apporte aussi l'opportunité de retourner à une échelle humaine des choses : marcher, contempler, échanger et découvrir à son propre rythme.

Communauté d'appartenance

Le choix d'hébergement du pèlerin n'est pas anodin. Bien sûr, la fonction première du gîte est d'offrir le toit, et pour quelques-uns, le couvert aux marcheurs et certains le choisissent en premier lieu par goût d'authenticité. Pour d'autres, c'est l'esprit de communauté, une nouvelle sociabilité et le sens du partage qui les attirent. Turner et

Turner [1978] décrivent ce sens de communauté comme la *communitas* ou encore, la quatrième caractéristique du pèlerinage selon Dupront [1987], « la communauté pèlerine ». Plus simplement, Boutin (2008, p. 36) y voit un groupe de « compagnons de pèlerinage [qui] forment une sorte de communauté d'appartenance partageant une expérience de la route. Comment peut-on alors appréhender l'existence de ce « sentiment » pour le groupe formé de pèlerins d'origines diverses parcourant les routes de Compostelle? Est-ce que ce sentiment est partagé par tous les randonneurs, touristes et pèlerins ayant comme but commun l'atteinte de la cité sainte? Si ce sentiment d'appartenance existe, est-il lié à la communauté formée par le groupe de préparation au voyage du pays d'origine, ou plutôt par celui incluant les autres pèlerins rencontrés sur la route, sur « le territoire compostellan » dans l'optique où le lien d'appartenance constitue le territoire? Ou encore, est-ce que ces deux communautés – celle d'origine et celle des pèlerins en marche – pourraient n'en former qu'une seule, soit la communauté pèlerine? Si le groupe formé de pèlerins se déplaçant sur un territoire circonscrit en partie par la route suivie peut devenir une « communauté d'appartenance », en quoi consisterait la relation entre cette communauté et celles établies sur le même territoire? En quoi consiste l'interrelation les liant au territoire parcouru? Est-ce que la quête de soi se fait par le territoire, par le temps qu'on y consacre, par les rencontres de route, par le dépaysement? Comment la chercheuse-pèlerine peut-elle appréhender le « territoire » à partir de l'itinéraire suivi? Est-ce que les frontières qui sont traversées font sens? Quelles sont les limites de ce territoire?

1.4.4 Le territoire et le développement territorial

Les termes « espace » et « territoire » font partie des concepts de base du domaine de la géographie. Ils sont cependant intimement liés à celui du « développement territorial », terme qui englobe, dans les sciences sociales du développement territorial, ceux de l'identité et du sentiment d'appartenance. Le terme « espace » est compris comme un « état de nature » et le terme « territoire » comme « un travail humain qui s'est exercé sur une portion d'espace » (Raffestin, 1986). Dans ce sens, la construction des « territoires », telle que proposée par la géographie des années 80, où le territoire est compris comme un lieu délimité et régi à l'intérieur de frontières et où la priorité est accordée au découpage d'espace a perdu de sa pertinence.

Dans cet ordre d'idée, en recherche, dans le domaine de la géographie entre autres, l'analyse du territoire fait maintenant place à celle des « systèmes territoriaux » (Di Méo, 1998 ; Moine, 2006). Ainsi, le territoire géographique est décrit en partie par une identité collective, un mode de découpage, par son patrimoine, son histoire. La construction du territoire comme formation socio-spatiale s'exprime par sa géographie – son paysage, les pratiques quotidiennes des lieux, par son économie fondée en partie sur la territorialisation de systèmes productifs, son idéologie fondée sur les représentations identitaires, sur les mythes ou légendes formant des images stéréotypées et par l'instance politique regroupant les forces administratives et politiques. En bref, le concept territorial selon Di Méo (1998) est constitué de deux composantes majeures, soit l'espace social et l'espace vécu, ce dernier décrit comme :

« le rapport existentiel, forcément subjectif, que l'individu socialisé (donc informé et influencé par la sphère sociale) établit avec la Terre. Il s'imprègne de valeurs culturelles reflétant, pour chacun, l'appartenance à un groupe localisé. Sa connaissance passe par l'écoute des acteurs, par la prise en compte de leurs pratiques, de leurs représentations et de leurs imaginaires spatiaux »

Quant au terme « territorialité », il fait référence de nos jours à la reconnaissance de l'expérience personnelle de l'espace qu'a l'individu ou l'acteur et dans l'appropriation concrète ou symbolique du « territoire ». La territorialité est en relation étroite avec « l'espace vécu » dans le sens donné par Di Méo en tant que « représentations imprégnées des pratiques [sociales et individuelles] qu'elles induisent et (...) qui reflète[nt] plutôt l'autonomie du sujet ». Cette conception rejoint celle d'Armand Frémont (1974) pour qui l'espace vécu est associé à la région en tant que « réalité vécue, c'est-à-dire perçue, ressentie, chargée de valeurs par les hommes » (Frémont, 1974, p. 231), favorisant ainsi la mise en lumière des caractéristiques affectives de l'espace perçu par l'acteur plutôt que les caractéristiques de la région elle-même.

La question du « sentiment d'appartenance » est liée aux concepts de « territoire » et de « développement territorial ». Moine (2005) apporte que bien que le « territoire » se construit à partir de faits historiques et idéologiques, il est aussi ancré dans le présent, en ce que le sentiment d'appartenance se trouve à la base du projet « territoire ».

Cependant, la compréhension des interactions entre un groupe social et son territoire, ou le simple lien d'appartenance envers le territoire, ne sont plus, non plus, les seules façons de comprendre le territoire. Les auteurs semblent s'entendre sur le fait que le

territoire est une construction socialement organisée résultant d'une mise en place de plusieurs stratégies d'acteurs (Kosianski, 2011, p. 85). Moine (2005) définit le territoire comme un des éléments d'un système. À l'instar de Frémont, il fait place à l'acteur. Il propose une approche phénoménologique dans un paradigme systémique dans lequel les interrelations entre acteurs ou catégories d'acteurs (l'État, les collectivités territoriales, la société civile, les entreprises et les intercommunalités) prennent place. Ceux-ci façonnent l'espace géographique – le territoire – se plaçant à l'opposé de l'idée où le territoire engendrerait les effets de solidarité. « L'espace géographique peut alors être "réduit" à l'espace physique comme support, et aux objets qui lui confèrent son statut, les relations entre les lieux n'apparaissant alors qu'au travers du jeu des acteurs et de leurs multiples choix. » (Moine, 2005, p. 4). En fait, ce seraient les interrelations existantes entre les systèmes d'acteurs qui accorderaient une certaine stabilité aux systèmes territoriaux.

Sur le terrain que je m'étais proposée de parcourir en Espagne, le chemin de Compostelle. C'est en déambulant sur le territoire choisi, dans des espaces aménagés et vécus que je voulais comprendre la relation entre le territoire et l'agent de l'action. Je voulais aussi cerner le rôle qu'y joue le pèlerin et appréhender le territoire vécu selon le rapport entre l'état physique et psychique du marcheur. En gros, je me demandais si l'état physique et psychique du pèlerin conditionne sa compréhension du territoire vécu ou, si à l'inverse, les configurations différentes du territoire sur le plan de l'aménagement (villes, villages, degré d'occupation humaine et sociale des espaces, etc.)

et aussi sur le plan du paysage et du terrain (montagnes, collines, forêts et végétation, aridité, etc.) ne contribuent pas à modeler ce rapport (vision plus structurelle).

Parallèlement, je voulais aborder la question des communautés établies, ou communautés d'accueil redevables jusqu'à un certain point ou dépendantes des pèlerins. Je voulais comprendre les rapports qu'entretiennent ces différentes communautés en tant qu'acteurs du développement territorial. Est-ce que le phénomène « compostellan » serait ce qu'il est devenu (en tant qu'exemple de développement économique réussi) sans le pèlerin, celui en marche, celui qui démarche le territoire? Est-ce que ce même territoire peut être délimité géographiquement, les chemins qui y mènent prenant leur point de départ partout en Europe? En quoi ces communautés participent-elles au développement territorial dans l'optique d'un développement favorisant l'élaboration d'une identification collective à une culture et bénéficiant de façon durable à la communauté?

Les concepts dans le cadre de mon terrain

Il n'était pas indispensable, dans le cadre du terrain de recherche, d'étiqueter le pèlerin par son degré d'authenticité. Cependant, puisqu'un des buts à atteindre était de rendre compte des dynamiques de solidarités qui entrent en jeu entre le pèlerin, sa communauté d'intérêts soit, les autres pèlerins en tant que groupe non homogène, et les communautés établies sur le territoire parcouru, il était important de savoir quelle serait la position adoptée en tant que pèlerine et quel groupe serait considéré comme communauté

d'appartenance. Ce groupe n'est ni homogène ni pourvu d'un déterminisme unique. Le pèlerinage demeure une expérience intime et personnelle.

En ce qui concerne les signes de « modernité » et « hyper modernité », j'explique en quoi consiste mon choix des moyens de communication dans le chapitre suivant traitant de la méthodologie.

L'importance apportée à la définition des concepts de la route, du pèlerinage, du pèlerin et du territoire, se justifie par la polysémie qui entoure tous ces termes. Comme les auteurs sont rarement unanimes sur la définition ou la catégorisation à appliquer, il était essentiel de déterminer la signification que revêt un concept particulier dans le cadre de ce mémoire. À eux trois, ces concepts englobent l'explicitation du phénomène de Compostelle ainsi que les difficultés à décrire de façon univoque l'expérience vécue de cette longue marche. Campenhout et Quivy (2011), spécifient que la construction des concepts « constitue une construction abstraite qui vise à rendre compte du réel. À cet effet, elle ne retient pas tous les aspects de la réalité concernée, mais seulement ce qui en exprime l'essentiel du point de vue du chercheur. Il s'agit donc d'une construction-sélection ». (p. 122).

CHAPITRE 2 - MÉTHODOLOGIE

Quoiqu'il soit primordial d'ancrer le travail en cours à une méthodologie de recherche, ce choix a été semé d'appréhensions. En premier lieu, parce que l'idée de marcher sur la route de Compostelle afin d'y recueillir des observations de première main dans le cadre d'une étude en développement territorial n'a, à ma connaissance, jamais été réalisée. En second lieu, parce que le relevé des observations et des perceptions du phénomène observé se devait d'être exclusivement de source personnelle, alourdissant du coup la ma responsabilité en tant qu'observatrice. Finalement, parce que tenter en bout de ligne de faire le lien entre le phénomène de Compostelle – fondé sur les concepts de pèlerinage, de pèlerin, de la route et du développement territorial – et la quête personnelle, le tout, dans une approche phénoménologique, relève d'une certaine témérité de la part d'une chercheuse novice.

2.1 Positionnement épistémologique

Cependant, la nécessité d'organiser et de planifier le travail de terrain exige de déterminer les méthodes et techniques qui soutiendront la recherche et qui guideront ma démarche pour en assurer sa qualité scientifique. Bonneville, Grosjean, et Lagacé (2006, pp. 19-20) reprennent le questionnement initial de Thiétart [2003] pour déterminer le positionnement épistémologique d'une chercheuse qui l'aidera à opter pour une démarche de recherche appropriée. Le résumé en forme de tableau proposé par les auteurs, quoique succinct, m'aura permis de me positionner en tant que constructiviste d'orientation empirique. Je retiendrai du résumé offert que « [L]es constructivistes

postulent l'existence non pas d'une réalité, mais de réalités [et que l']empirisme est une doctrine philosophique qui repose sur l'idée que toute connaissance est issue de l'expérience ». Il m'a semblé que cette posture était conforme et pertinente au type de recherche que je me propose de réaliser. De plus, il m'a été possible de faire un rapprochement entre le constructivisme et le principe de base de la sociologie phénoménologique, tel qu'expliqué par les auteurs Berger et Luckman (2012) comme étant la reconnaissance du « caractère dual de la société en termes de facticité objective et de signification subjective » (p. 64).

2.1.1 L'approche qualitative

À partir de ma question de recherche, qui rappelons-le cible la compréhension de l'expérience du territoire et la manière de le vivre par le pèlerin dans la mise en scène d'un pèlerinage particulier instrumentalisé pour le développement territorial d'un espace délimité, le positionnement constructiviste m'amène à identifier des éléments qui m'aident à déterminer l'approche la plus appropriée pour répondre à mon questionnement. Le but premier, qui consiste à comprendre le phénomène pour ensuite le décrire, s'inscrit dans un paradigme compréhensif et l'approche qualitative et inductive est celle qui convient. Cette approche est préconisée dans l'utilisation d'une méthode de type ethnologique, c'est-à-dire une méthode d'observation appliquée pour un « travail de terrain (*fieldwork*) auprès de groupes sociaux restreints, de communautés ou d'institutions » (*Id.*, p. 163) ce qui correspond en quelque sorte au terrain que je prévois effectuer. Cette approche repose sur un raisonnement inductif où l'élaboration

des concepts et des propositions se développe au cours de l'observation. De plus, cette approche prévoit des conclusions d'ordre général basées sur des prémisses individuelles.

2.1.2 La réflexivité

En adoptant une approche qualitative en recherche, j'accepte de façon consciente la part de subjectivité dont sera empreint le savoir produit. En fait, cette subjectivité sera prise en compte et comprise grâce à une réflexivité productive qui allie une réflexivité individuelle à une réflexivité scientifique (Bertucci, 2012). Cependant, il est bon de se rappeler la mise en garde de Ghasarian [2004], « 'la réflexivité n'est pas 'une introspection psychologisante et autocentrée du chercheur', elle fait plutôt partie de la posture adoptée et requiert une prise de conscience de la représentation et de la relation qu'entretient le chercheur avec le monde, donc de sa subjectivité » (Bertucci, 2012, p. 87).

2.2 L'approche phénoménologique

Quelques lectures sur l'approche phénoménologique husserlienne m'ont interpellée (Giorgi, 2007; Leduc, 2005; Méliani, 2013; Meyor, Lamarre et Thiboudot, 2005; Meyor, 2007; Morais, 2013). Selon cette approche, la réalité perçue n'est pas absolue, mais plutôt une interprétation subjective de la réalité. Cette approche est en lien avec le questionnement que je me fais sur le phénomène de Compostelle. Ma réflexion porte sur la compréhension de l'expérimentation holistique du territoire au nord-ouest de l'Espagne comme et par l'expérience pèlerine et en tant que telle. Selon Morais (2013) « L'enjeu de la recherche phénoménologique vise moins de rendre compte des faits

propres à une expérience, que de rendre intelligible la manière d'être au monde des sujets qui vivent une expérience » (p. 499). Étant multiple, les raisons et les buts du déplacement ainsi que le nombre de personnes effectuant le périple, cette relation ne sera pourtant décrite que par ma seule perception et l'interprétation que j'en ferai. Puisque j'apprends le succès du développement territorial du nord-ouest de l'Espagne comme étant le résultat de l'acceptation de personnes de participer en tant qu'agent des stratégies mises en place par les différents acteurs étatiques, ecclésiastiques et internationaux, je prétends rendre compte de mon expérience personnelle en tant qu'expérience humaine située au cœur du vécu. Elle ne saura donc de ce fait être généralisée ni sa pertinence pour autant être disputée.

2.2.1 Visées des méthodes phénoménologiques

L'article de Catherine Meyor (2007) sur la phénoménologie apporte une lumière claire sur les divergences de la compréhension de la méthodologie selon les chercheurs phares. C'est ainsi qu'elle expose le sens de l'approche phénoménologique en présentant les nuances existantes entre la méthode préconisée par Edmund Husserl et celle de Michel Henry, ajoutant une explication sur sa propre position basée sur les travaux de Gaston Bachelard et d'Amedeo Giorgi.

En résumé, on apprend que la phénoménologie des essences de Husserl est une méthode descriptive par laquelle est dépeint un objet, un phénomène, c'est-à-dire ce qui apparaît à la conscience d'un sujet en prenant compte de sa propre subjectivité, car la chercheuse construit le monde par le sens et les significations qu'elle lui donne, en tenant compte de

sa conscience intentionnelle ou « constituante ». « L'intentionnalité désigne donc le lien structurel qui unit le sujet à l'objet » (Meyor, 2007, p. 104). La phénoménologie husserlienne se déploie en deux mouvements réflexifs de réduction, soit le retournement sur la subjectivité du sujet, afin de rendre compte de son activité consciente, et le retournement sur le sujet transcendantal. Dans le premier mouvement, le sujet identifie et reconnaît les modes intentionnels (la pensée, la perception, l'imagination, la volonté, l'affectivité, les impressions, le rêve, etc.) (*Id.*, p. 105) par lesquels opère la subjectivité. Dans le deuxième mouvement, le sujet se penche sur le fondement de sa subjectivité, et met à jour sa dimension transcendantale. De son côté, comme l'explique Meyor (2007), Michel Henry développe le concept de non-intentionnalité, concept englobant tout ce qui se rapporte à l'« affectivité ». Il se place ainsi en opposition avec celui de l'intentionnalité de Husserl qu'il associe au concept de la « rationalité ». Quant à Amedeo Giorgi « dont la méthode constitue souvent la porte d'entrée à la phénoménologie dans les sciences humaines et sociales au Québec voire en Amérique du Nord » (*Id.*, p. 107), il fait fi du deuxième mouvement de réduction proposé par Husserl pour préserver le caractère « scientifique » du phénomène et « mettre en évidence la structure ou la signification essentielle d'un phénomène donné, c'est-à-dire les caractères inaliénables par lesquels un phénomène est nécessairement ce qu'il est » (*Id.*, p. 108). Il suggère donc de s'en tenir à une étude « des structures de la conscience » sous ces aspects « socialement et culturellement ancrés », donc de passer des faits à leur signification. Et qui dit signification, dit inévitablement subjectivité. Qu'en est-il?

2.2.2 Subjectivité vs subjectivisme

La subjectivité prise en compte par la chercheuse fait l'objet d'une clarification de la part de Meyor (2007). Point important, s'il en est un pour une novice de la méthode, elle prend soin de différencier le « subjectivisme » de la « subjectivité ». Le premier est associé au domaine de la psychologie où « le sujet devient le lieu d'une quête de soi à soi » (*Id.*, p. 109) et le second dépasse le sujet individuel pour rendre compte des modalités de l'intentionnalité. D'ailleurs contrairement au subjectivisme, le sujet se situe dans le temps et dans l'espace et, partant du phénomène à l'étude, il doit « rendre compte de la façon dont un phénomène apparaît à une conscience » (*Id.*, p. 110). De plus, Meyor insiste sur l'impossibilité de considérer la phénoménologie comme une méthodologie puisque la méthode ne peut être dissociée de l'objet ou du phénomène et que les outils ne peuvent être substitués à une autre recherche. Elle souligne que la méthode est considérée comme novatrice dans la recherche en sciences sociales en ce que le phénomène se transforme en un vécu subjectif lors du passage du plan empirique au plan intentionnel. Ceci dit, Catherine Meyor attire l'attention sur la difficulté qui existe dans l'analyse des résultats qui devrait conférer à la méthode sa validité et sa scientificité.

Sans aller plus avant dans l'examen de l'approche, disons que, de prime abord, j'y perçois la nécessité de mettre en pratique les attitudes communes à tout esprit scientifique, soit la capacité d'observer, de questionner, de raisonner et d'appliquer une méthode scientifique tout en gardant une ouverture d'esprit et une objectivité – ou dans le cas présent, une subjectivité assumée – dans l'interprétation et l'analyse des données

(Bonneville, Grosjean et Lagacé, 2006, pp. 23-29). Finalement, il est peut-être bon de souligner que l'approche adoptée ne s'inscrit pas dans une logique purement positiviste. Le résultat de ma démarche est au final provisoire. Il est une étape dans un cheminement intérieur qui est toujours en processus.

2.3 Outil de collecte de données

Plusieurs outils de collecte de données sont utilisés dans les recherches qualitatives. Cependant, dans le cas présent, la méthode phénoménologique existentielle est basée sur le vécu et le ressenti de la chercheuse en tant que sujet faisant partie du monde ou du phénomène à l'étude. Dans cette optique, les outils se résument à la prise de notes par la chercheuse/sujet. Avant le départ, les notes ont été rédigées lors des rencontres avec mon directeur de maîtrise et aussi, lors des soirées témoignages et les rendez-vous au restaurant avec les membres de l'Association Du Québec à Compostelle – Outaouais. Durant le voyage, j'ai écrit un récit de voyage personnel dans lequel ont été consignées quotidiennement les observations du terrain ainsi que mes réflexions sur l'expérience vécue.

2.3.1 Récit de vie ou récit de voyage

La publication en 1919 de l'ouvrage *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*²⁰ marque les débuts de l'approche biographique en sociologie (Orifiamma, 2008, p. 69). Par ailleurs, Mohia (2000) soumet que bien que l'usage du récit de vie en tant que

²⁰ « Récit de vie d'un migrant, de William Thomas et Florian Znaniecki. Cette étude de plus de 2000 pages permet d'appréhender les difficultés d'intégration des émigrés polonais à Chicago, à partir d'une autobiographie rédigée par Wladek ».

méthode d'enquête ait fait ses preuves dans le domaine de la psychologie clinique, elle n'a toujours pas prouvé son indéniable efficacité en sociologie. J'ajouterai à ce commentaire qu'une recherche infructueuse sur le sujet m'amène à déduire que cette méthode ne semble jamais avoir été utilisée pour une enquête de terrain en développement territorial. Cependant, j'ai sciemment choisi cette méthode parce qu'elle s'allie à l'approche phénoménologique, en ce sens qu'elle met en perspective la compréhension de données événementielles et signifiantes à travers une histoire individuelle. Par ailleurs, elle « impose la reconnaissance d'une complexité multidimensionnelle des données qui structurent l'expérience » vécue (Mohia, 2000, p. 260). En parlant du récit de vie, Antoine et Smith (2015, p. 3) apportent que la compréhension du monde vécu « est exprimée imparfaitement sous forme d'une histoire personnelle. L'analyse de cette narration permet de comprendre quel sens est donné et surtout comment du sens est donné à une expérience ». Comme le décrit si bien Marie-Madeleine Bertucci (2012, p. 85), le récit de vie se décompose par « le processus d'intériorisation, le retour réflexif, suivi d'une verbalisation à travers le récit ».

Encore une fois, le parallèle établi entre la méthode du récit de vie est étroitement lié à l'approche phénoménologique puisque cette dernière préconise de porter le regard à partir du phénomène vers soi (Meyor, 2007). C'est ainsi que les pensées, les impressions, la perception qu'a le sujet du phénomène à l'étude - dans le cas présent la prise de conscience du vécu et du senti que j'ai du terrain imprégnée d'une subjectivité assumée - se trouvent consignées dans le récit de vie. C'est par le retour réflexif que je prends conscience de mes représentations et de ma relation au monde toujours en tenant

compte de ma subjectivité. C'est ainsi que tout en étant le sujet qui raconte, je me construis en tant qu'objet. Bertucci (2012, p. 94) convient de cette double présence au phénomène en ces termes : « ... il faut aussi considérer que ces récits sont le fait d'une écriture à deux voix, celle du narrateur et celle du chercheur, qui coconstruit le récit de manière paritaire ». Cette dynamique réflexive s'inscrit donc dans le récit de la narratrice qui en construit le sens de par son vécu et son senti d'un phénomène situé dans le temps et l'espace. Toutefois, comme l'indique clairement Orifiamma (2008, p. 77) « La construction narrative propose une version possible de l'histoire parmi d'autres ». Ceci étant, cette situation d'énonciation sera articulée en partie par le compte-rendu de rencontres, de réflexions et d'événements quotidiens ainsi que par la sélection de faits, d'épisodes et de moments issus de ma mémoire, dont une part demeurera inévitablement silencieuse.

En adoptant les principes de base de la méthode phénoménologique préconisée par Giorgi, dans laquelle on prend en compte des faits en allant vers leurs significations, il sera nécessaire de reconnaître une réalité teintée par ma subjectivité fondée sur l'affectivité.

2.4 Méthodes d'analyse des données

Une recherche ne peut être qualifiée de « scientifique » sans que les données accumulées lors de l'enquête du terrain ne soient traitées ou analysées. Maurice Angers (2009, p. 166) dans son ouvrage sur la méthodologie de recherche décrit l'analyse des données comme une « opération intellectuelle consistant à examiner les données pour en dégager

des constats par rapport au problème de recherche ». Dans la démarche phénoménologique, l'objectif de l'analyse est de générer du sens à partir des données du récit de vie.

La méthode d'analyse des données préconisée dans le cadre de ce mémoire repose sur l'adaptation de différentes méthodes, soit l'analyse par théorisation ancrée mise de l'avant par Glaser et Strauss et précisée, entre autres par Pierre Paillé [1994], l'analyse phénoménologique interprétative (API) d'Antoine et Smith (2016), ainsi que la méthode d'analyse phénoménologique de Giorgi.

Toutes issues des courants qualitatifs, ces trois méthodes d'analyse de données sont inductives, en ce sens qu'on reconnaît la place qu'y occupent les connaissances préalables, la réflexivité et la subjectivité. Les trois méthodes comportent un processus itératif et le récit de vie, entre autres outils, est utilisé en tant que matériel réflexif de base. Aussi, toutes utilisent un processus similaire d'analyse qui commence par l'étape de codification des données, suivie de la catégorisation et la mise en relation des catégories qui sert de tremplin vers des finalités différentes.

La théorisation ancrée (*grounded theory*) de Glaser et Strauss développée en 1967 et telle qu'adaptée par Pierre Paillé tend vers la théorisation d'un phénomène particulier, c'est-à-dire une compréhension nouvelle du phénomène à partir de questionnements issus de l'analyse d'un corpus de données. Méliani (2013, p. 436) explique ainsi cette démarche : «... il ne s'agit pas vraiment de produire une théorie au sens de modèle de travail pour la compréhension, mais une théorisation, c'est-à-dire d'arriver à une

compréhension nouvelle des phénomènes ». Quant à l'API d'Antoine et Smith (2016), c'est une démarche de découverte qui se fait à partir d'une recherche exploratoire. La recherche et l'analyse sont axées sur la signification du phénomène à l'étude. Par ailleurs, l'analyse de Giorgi telle que décrite par Deschamps (1993) vise la description du phénomène par un consensus entre la chercheuse et la cochercheuse quant au sens à donner au phénomène. Cette méthode aboutit à une synthèse descriptive du phénomène vécu et, dans un deuxième temps, vers la description de la structure (pyramidale) du phénomène.

Tout comme pour la théorisation ancrée, l'approche inductive permet de traiter des données qualitatives et de les catégoriser tout au long du terrain. Les données recueillies le sont en rapport avec la question générale de recherche. La collecte s'adapte aux situations, selon le terrain. Contrairement à l'approche déductive qui s'appuie sur des *a priori*, l'approche inductive permet d'appréhender les phénomènes avec une sensibilité théorique et des connaissances préalables. Cependant, tout comme la phénoménologie le préconise, la chercheuse ne peut ignorer ses connaissances antérieures, elle doit toutefois les mettre entre parenthèses afin de garder son esprit ouvert aux données liées au phénomène à l'étude et permettre, lors de l'analyse, à ce qui est pertinent, d'émerger. Cette méthode se divise en trois grandes étapes : la réduction des données, la condensation et la présentation des données. Dans le travail présent, je me suis surtout attardée au processus de réduction des données décrites par Blais et Martineau (2006) ou, très semblable, de la phase de transcription-réduction de Paillé et Mucchielli [2003] suivie des étapes de codification, de catégorisation et de la mise en relation qui

m'amènent à la rédaction du compte-rendu. J'en ferai ensuite une synthèse descriptive afin de présenter la modélisation d'une nouvelle compréhension du phénomène de Compostelle.

2.5 Application de l'analyse des données issues du récit de voyage

J'ai donc procédé en premier lieu, de manière itérative à la condensation ou à la réduction des données en élaguant les notes de mon récit de voyage de tout ce qui n'était pas en rapport direct avec le phénomène. En second lieu, j'ai effectué une codification, en surlignant les notes du récit de différentes couleurs pour identifier les données descriptives (ce qui est vécu, ressenti, éprouvé), les données conceptuelles (ce qui est saisi par la pensée, idée ou opinion sur le phénomène), les données descriptives non chronologiques (ce qui est issu du souvenir en rapport au phénomène, mais chronologiquement déphasé) et les données métaphoriques (ce qui est poétique, ce qui dépeint la réalité de façon sensible) (Deschamps, 1993, p. 3).

Après seulement une dizaine de pages, les données se sont révélées être presque exclusivement descriptives consistant en des faits, des émotions. J'ai ensuite inscrit dans la marge du carnet à côté de chaque énoncé un thème auquel se rapportaient ces phrases. J'ai poursuivi en retranscrivant phrase par phrase le contenu de ces quelques pages dans un document Excel. Le contenu du récit de voyage étant beaucoup trop volumineux, il m'a fallu faire un choix des données descriptives dans le reste du contenu du carnet de bord en tentant de trouver ce qui était le plus représentatif de l'état d'âme dans lequel je me trouvais ou caractéristique d'une situation. Dans le tableau Excel, j'ai ajouté une

colonne dans laquelle j'ai inscrit le thème ou le sens donner à la phrase. J'ai ensuite poursuivi mon introspection en me posant les questions suivantes : quelles émotions ou sensations sont reliées à la situation? Quelles étaient mes prédispositions? Qu'est-ce qui a influencé la situation? Est-ce que j'ai subi une influence extérieure? Cette introspection était nécessaire afin d'élucider le sens à donner à chacun des extraits. C'est ainsi qu'une liste de catégories a été dressée. 1) besoin d'appartenance à un groupe vs besoin d'isolement; 3) recherche d'authenticité; 4) adaptation physique et psychologique; 6) évolution de la perception du moi – de « *tourigrina* » à « *peregrina* »; 7) changement de niveau du regard sur le monde. Ces catégories font référence à un phénomène ou à un contexte plus large qui explique un événement. Elles s'appliquent à plusieurs segments du verbatim.

Cette étape complétée, la mise en relation des catégories m'est apparue évidente de par l'organisation thématique des notes. Cette étape sert à raffiner l'analyse en tentant d'établir un schéma explicatif des liens entre les différentes catégories. Les catégories comme elles se présentaient correspondaient à une progression dans le temps parallèle à l'espace parcouru. Mon adaptation progressive à l'expérience vécue était traduite par un déplacement de mon regard vers différents points d'intérêt; à la souffrance physique et aux doutes des premiers jours de marche face aux difficultés à surmonter a succédé une attention aux paysages et aux rencontres suivie à la fin du parcours, par l'enthousiasme et l'allégresse nourris de l'expérience de vivre le territoire. C'est au moment de la mise en relation des catégories qu'un schème explicatif des données a alors été établi. J'ai ainsi pu préparer la rédaction du compte-rendu.

Je me suis donc questionnée sur la forme à donner au récit. Retranscrire toutes les notes prises avant, durant et au retour du voyage n'aurait réellement pas servi les objectifs de ce travail. J'ai alors opté pour un compte-rendu accompagné d'extraits significatifs tirés de mon récit de voyage.

Le récit relate d'abord une suite d'événements participant à la formation de l'image du voyage, c'est la partie Avant. Je relate dans ce chapitre, mes préparatifs de voyage autant pratiques – achats de billets d'avoir, de l'équipement et entraînement physique – que psychologiques – rencontres avec les pèlerins sur les sentiers durant les marches d'entraînement, au restaurant ou durant les rencontres-témoignages.

Dans la seconde partie, la plus détaillée du compte-rendu, le Pendant, je dépeins les détails du voyage et je raconte de façon descriptive une manière de vivre le territoire. Dans la dernière partie de ce compte-rendu, l'Après commence dès le retour à la maison et se termine au moment de l'écriture de ce mémoire. Cette partie consiste en une réflexion basée sur mes notes, puisque je suis restée quelques jours de plus après l'arrivée à Santiago. De plus, les courriels échangés dans les semaines qui ont suivi mon retour avec les amis du Chemin font aussi partie de cette étape.

Au moment de la rédaction du compte-rendu, les divisions du chapitre Pendant me sont apparues évidentes quand le parallèle entre la distance parcourue ainsi que le relief du territoire couvert a été établi avec la tripartie humaine : corps-âme-esprit. Je me suis inspirée des dires d'une compagne du chemin, Shirley d'Australie, qui m'avait rapporté que pour certains, le *camino francès* se vit en trois étapes durant lesquelles, le pèlerin –

être tripartite - apprend sur la triade, corps, esprit et âme ou sur les dimensions physique, spirituelle et psychique de l'être humain.

La première étape du voyage est celle de la découverte du corps en marche. Au cours de la traversée du premier tronçon d'environ 300 kilomètres, soit de Saint-Jean-Pied-de-Port à Burgos, la personne prend conscience de son corps, du respect qu'elle doit lui porter, de ses capacités physiques et de ses limites. Ce corps, dans l'approche phénoménologique fait lui-même partie du monde des objets qui l'entourent. C'est aussi durant ces centaines de kilomètres initiaux que j'ai appris comment me nourrir, où dormir et à déterminer le matériel essentiel à porter. Les données recueillies entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Burgos sont en grande partie consacrées à des descriptions de douleurs physiques ressenties ou de la désolation face aux intempéries du climat et de la difficulté du tracé. J'ai été accablée à certains moments par le doute de l'atteinte de l'objectif et même sur les buts du voyage. Cependant, l'adaptation physique et psychologique faisait déjà son chemin. J'étais ouverte aux rencontres et au dépaysement perçu et ressenti par mes cinq sens.

La deuxième partie du voyage est représentée géographiquement par une distance d'environ 200 kilomètres séparant les villes de Burgos et León. Narrativement dans le récit de vie, c'est la partie intitulée « l'Esprit ». Ce segment du voyage a sollicité mon côté spirituel, dans le sens d'une prise de conscience sensible et lucide du monde qui m'entourait, des paysages et de la nature. Le corps ayant apprivoisé l'effort soutenu de la marche, j'étais apte à traverser la *Meseta* (plateau), terrain ne présentant aucun

obstacle physique à franchir. Cette absence de relief rend le chemin propice à la réflexion et favorise le contact avec les sentiments et les émotions. L'esprit, siège de notre conscience, de notre intelligence et de notre volonté s'ouvre alors à la méditation, à l'introspection, à l'observation ou simplement aux rêveries.

Dans la dernière partie du pèlerinage qui s'étend sur près de 300 kilomètres entre León et Santiago – but ultime du périple – l'âme du pèlerin se prépare à l'achèvement de sa quête. Elle anime le corps, lui donne vie, elle contribue à l'objectivation du monde. L'intuitivité, la subjectivité et les sentiments profonds se révèlent et font place à la capacité d'apprécier instinctivement ce qui entoure le pèlerin et le laisse libre de manifester sa propre sensibilité. Dans le compte-rendu, la fin du voyage est associée à des émotions très fortes en relation avec les liens créés avec les autres pèlerins et avec le sentiment d'accomplissement.

Rappelons-nous ici que je tente de comprendre non pas comment j'habite le territoire, mais plutôt comment le territoire m'habite. Mon objet d'étude est le territoire vécu en moi et non pas seulement moi vivant dans le territoire. Je cherche à comprendre la relation entre le pèlerin ou sa communauté d'appartenance et le territoire dans la dynamique du développement territorial.

Le compte-rendu qui suit est celui d'un voyage qui m'aura permis d'expérimenter un territoire de manière globale et entière, en prenant compte de ma subjectivité par un mouvement réflexif. L'écriture des résultats se fera de manière narrative et explicative

dans une synthèse interprétative afin de dégager la compréhension nouvelle du phénomène à l'étude.

CHAPITRE 3 - COMPTE-RENDU

3.1 Avant

Aller à Compostelle, ça se prépare. Aller à Compostelle dans le cadre d'une maîtrise en sciences sociales du développement territorial, ça se prépare autrement. Dautruche (2013) explique le processus de formation de l'image d'une destination de voyage décrite par Clark A. Dunn [1988]. Comme vu précédemment, la formation de l'image du voyage se divise en sept étapes distinctes. La première étape consiste en l'accumulation d'images mentales formées à partir d'expériences de voyage relatées par d'autres. Lors de la deuxième étape, l'image initiale de la destination se trouve modifiée par une recherche personnelle sur la destination (Dautruche, 2013, p. 52). C'est à la troisième étape qu'une destination est sélectionnée à partir des informations recueillies.

C'est ainsi qu'en compagnie de mon conjoint, nous avons considéré inclure dans la liste des voyages à venir, celui de Compostelle. Initialement, notre intérêt a été éveillé par l'écoute des comptes rendus de voyage de quelques connaissances, quelques fois très succincts. Souvent, la personne sollicitée offre de nous en parler plus en détail et fournit alors ses coordonnées. On se dit qu'on la rappellera en temps voulu. L'expérience intime vécue par la personne ne transparait que peu ou prou lors de ces échanges trop courts. De notre part, une certaine pudeur nous empêche de poser des questions plus personnelles puisque Compostelle, dans l'imaginaire collectif, demeure un voyage vers la découverte de soi ou encore, vers la recherche de spiritualité. Cependant,

certains auteurs²¹ en arrivent à la conclusion que même s'il existe une raison de partir au début, souventes fois, elle est oubliée à l'arrivée.

De ces exposés de voyage qui nous ont été offerts lors de rencontres fortuites avec des personnes ayant marché sur ce chemin, émerge alors une image qui demeure tout de même quelque peu floue. Puis, au fil des ans, nous avons actualisé les informations recueillies sur cette longue randonnée. Nos lectures et le visionnement d'une filmographie, qui tendent à romancer le périple des pèlerins, ont marqué le début de notre recherche documentaire. Le choix de la destination étant fixé, nous avons poursuivi notre recherche d'information en y ajoutant des données plus pragmatiques. Finalement, notre voyage en couple avait été relégué aux projets d'avenir, aux projets « à cocher », quand on sera à la retraite, quand on aura de longues vacances, quand on aura le temps et l'argent.

Toutefois, une fois ce projet de couple devenu objet de recherche dans le cadre de ma maîtrise, il m'a fallu m'y préparer de façon beaucoup plus réaliste. En janvier 2015, je proposais le sujet de recherche à mon directeur de maîtrise qui accepta de le diriger. Marcher en Espagne, pour témoigner du développement territorial *de visu, in situ et in motu* relevait d'une certaine extravagance, mais à son avis, était tout à fait réalisable. Le départ fut planifié pour le mois de septembre 2015. Afin de l'organiser, j'ai repris contact avec le groupe Du Québec à Compostelle – Région de l'Outaouais et j'ai participé aux marches d'entraînement à tous les samedis à partir du mois de mai jusqu'au mois de septembre, ainsi qu'aux rencontres-partages et à une deuxième journée technique.

²¹ Entre autres : Olivier Bleys, *L'art de la marche*; Paulo Coelho, *Le Pèlerin de Compostelle*; Patrick Huchec et Yvon Boëlle, *Sur les chemins de Compostelle*; Jean-Christophe Rufin, *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi*; Rebecca Solnit, *L'art de marcher*.

Malheureusement, le départ fut retardé à cause d'une fasciite plantaire, problème commun des coureurs ou des randonneurs au long cours. Cet ennui physique m'empêchant de marcher me procura cependant l'occasion d'approfondir ma recherche sur le phénomène de Compostelle et de suivre une thérapie visant mon rétablissement physique en vue de la longue marche remise au mois d'avril 2016.

3.1.1 Premiers pas du mémoire

Une quarantaine de pages ont été écrites, en premier lieu, sur le mythe de Compostelle et les critiques d'une historienne, Denise Péricard-Méa, portant sur la récupération politique, économique ou autre qui en a été faite. En second lieu, mes recherches et écrits ont porté sur les concepts du chemin ou de la route, du pèlerin et du pèlerinage et bien sûr sur la méthodologie que je prévoyais utilisée dans le cadre du mémoire. Ces informations supplémentaires m'ont permis une mise à distance critique de mon objet d'étude ainsi qu'une prise de position quant au type de « pèlerine » que je serais.

Mise à distance critique

La recension des écrits effectuée avant le départ et les renseignements glanés dans les articles scientifiques, les récits de voyage et le guide de randonnée m'ont amené à une meilleure compréhension des distances à franchir, des dénivelées positives et négatives du terrain, des frontières à traverser et de l'organisation administrative du territoire que je m'apprêtais à parcourir. Dautruche (2013, p. 52) explique le processus de formation de l'image d'une destination de voyage en sept étapes distinctes (Dautruche, 2013, p. 52). La première étape consiste en l'accumulation d'images mentales formées à partir d'expériences de voyage relatées par d'autres.

La deuxième étape du processus de formation de l'image consiste à se documenter sur les différentes destinations possibles en regardant les cartes géographiques, les guides touristiques ou encore, en lisant les récits de voyage. Ce faisant, l'image initiale de la destination, formée par les comptes rendus auparavant glanés, se trouve modifiée. C'est à la troisième étape qu'une destination est sélectionnée à partir des informations recueillies.

Un début de recherche documentaire et les premières lectures de récits sur le sujet m'ont donné l'impression que le phénomène compostellan était une manipulation orchestrée dans un but strictement mercantile afin d'amener des esprits naïfs et des croyants à marcher des centaines de kilomètres espérant être « transformés » ou pour atteindre « l'illumination ». Cependant, cette analyse hâtive des premiers écrits s'est révélée être une erreur. La poursuite des lectures d'écrits scientifiques recensés dans les domaines de la géographie, de l'anthropologie, de l'histoire, de la sociologie et bien d'autres, aura permis d'en connaître davantage sur Compostelle et de dépasser la conception décevante que je m'en faisais. L'analyse des textes a apporté un éclairage nouveau sur la façon dont j'allais approcher mon sujet, tant au point de vue méthodologique, théorique, conceptuel et pratique.

3.1.2 Société jacquaire

Durant ces six mois d'attente, je me suis jointe au regroupement Du Québec à Compostelle – région de l'Outaouais. La raison première de mon adhésion était la possibilité de m'entraîner à de longues marches en groupe tous les samedis du mois d'avril au mois d'octobre. J'y ai rencontré des membres et des non membres, des personnes ayant parcouru un des segments du chemin menant à Saint-Jacques-de-Compostelle ou, comme c'était mon cas, plusieurs désireux d'y aller. En plus de marcher des distances progressivement plus longues d'une semaine à l'autre (distance initiale de 5 km en avril et de 15 ou 20 km en septembre), ce regroupement hebdomadaire favorise la rencontre d'anciens pèlerins avec ceux et celles en devenir. Cette socialisation contribue à la transmission de connaissances, de savoirs et à l'intégration du système de valeurs « pèlerines ». Ces valeurs sont mises de l'avant dans la Charte spirituelle de l'organisation québécoise, Du Québec à Compostelle.



Fig. 6 Charte pèlerine de l'Association du Québec à Compostelle

En tant que « nouvelle », plusieurs se sont offerts durant les marches pour me donner moult conseils. J'ai ensuite été invitée à assister à quelques rencontres de partage ou de témoignage durant lesquelles des pèlerins « d'expérience » partageaient leurs souvenirs de voyage. Ces rencontres ont eu lieu les 17 septembre et 15 octobre 2016 au centre diocésain de Hull. Une cinquantaine de personnes assistaient aux présentations. La plupart avaient plus de 50 ans et il y avait plus d'hommes que de femmes. Les statistiques de 2015 révèlent que presque la moitié de la cohorte de deux cent soixante-deux mille (262 000) personnes de toutes les origines - dont les deux tiers ont emprunté le *camino francès* - est composée de femmes (45 %). De plus, les chiffres de 2011 indiquent que 58 % des personnes qui ont quitté le Canada pour faire le chemin étaient des femmes²².

Rencontres

La rencontre débute par la présentation des membres du comité organisateur de l'association de l'Outaouais et se poursuit avec un témoignage d'une durée d'environ une heure suivie de la période de questions. La salle est décorée de photos illustrant différents chemins vers Compostelle et des livres et guides de randonnées sont étalés à l'arrière de la salle sur quelques tables. La bibliothécaire, Luce, enregistre les emprunts, dont certains guides de randonnées qui se rendront jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle entre les mains de futurs pèlerins. L'ambiance est amicale, les gens se reconnaissent et se saluent ou s'embrassent. À ce type de rencontres, se sont ajoutées deux rencontres dites « de partage » à un restaurant de Hull, auxquelles ont participé une cinquantaine de personnes. Une fois attablés, les « anciens » se remémorent les expériences vécues sur le chemin au profit des « nouveaux » et répondent aux questions portant sur

²² Statistiques des pèlerins – AUCOEURDU CHEMIN <http://www.pierre-compostelle.com/2013/03/le-nombre-de-pelerins-des-chemins-de.html>

l'hébergement qui existe sur le chemin, le type de bottes ou de sac à dos à emporter, l'existence de pharmacie, restaurants ou autres établissements dans les villages. J'ai obtenu une grande partie des informations sur l'équipement nécessaire durant ces repas. Pour le reste, la journée technique offerte deux fois par année a été l'occasion idéale pour obtenir les renseignements pratiques dont j'avais besoin et me rassurer sur mon degré de préparation. On nous renseigne sur les différentes destinations de départ, les trajets possibles, le transport par avion, train et autobus, l'équipement à apporter, l'entraînement recommandé et on répond à toutes les questions. La journée technique est agrémentée d'un repas-partage et d'un ou deux récits de voyage accompagnés de recommandations par les pèlerins revenus de leur propre périple.

Association Du Québec à Compostelle

L'Association Du Québec à Compostelle existe à travers les huit regroupements régionaux du Québec. Chaque région organise les activités du Coup d'envoi, première rencontre annuelle régionale. Les autres activités consistent en des marches d'entraînements hebdomadaires d'avril à octobre, des rencontres partage, soit lors des soirées témoignages ou rencontres informelles au restaurant et des journées techniques. Un Grand rassemblement est organisé à l'automne par l'Association provinciale dans différentes régions d'une année à l'autre; celui de 2016 a eu lieu à Sherbrooke et celui de 2017 se tiendra à Bécancour. Toutes les régions y sont représentées par un délégué et tous les membres y sont invités. L'Association définit cette rencontre de la façon suivante :

Le Grand rassemblement est un rendez-vous annuel important, non seulement pour la vie associative, mais aussi comme étant un moment privilégié d'échanges entre les pèlerins qui ont parcouru les chemins de Saint-Jacques durant l'année et tous ceux et celles que la voie de Compostelle interpelle. C'est un moment fort

pour faire connaissance et échanger sur nos expériences communes avec tous les pèlerins qui ont marché et les futurs pèlerins.²³

L'Association et les regroupements régionaux promeuvent la « vie associative » et insiste sur les rencontres et échanges entre pèlerins. Dans l'annonce du Grand rassemblement de 2017, on invite les participants et participantes à « revivre l'atmosphère du Chemin de Compostelle. Tout est mis en œuvre pour favoriser les rencontres et les échanges avec les pèlerins qui ont vécu une expérience encore très présente » (*Id.*).

Cette sollicitation à partager l'expérience personnelle vécue sur le chemin dans toutes les activités du regroupement ou de l'Association est omniprésente. Grâce à la participation active aux activités du groupe, les « nouveaux » développent un sentiment d'appartenance. Quant aux « anciens », les « pratiques collectives [leur] permettent de produire de la signification pour interpréter [leur] expérience » (Pilote, 2003, p. 38)

Les entraînements ont eu lieu d'avril jusqu'à octobre et sont attendus de semaine en semaine avec plaisir.

Coup d'envoi

Lors du Coup d'envoi de 2017, le groupe était constitué de plus d'une centaine de randonneurs facilement reconnaissables. Tous et toutes portent le sac à dos empli des effets qui les suivront jusqu'en Espagne. L'habit ne fait pas le moine, mais on se sent plus « pèlerin » avec ces attributs que sont le sac à dos, les bâtons de marche et un couvre-chef quelconque. Ces accessoires remplacent ceux du Moyen-âge qui étaient la besace, le bourdon et le chapeau du pèlerin. À ces éléments s'ajoutent les bottes de marche et le poncho en cas de pluie dont la marque, les

²³ Du Québec à Compostelle [en ligne] <http://www.duquebecacompostelle.org/preparation/apres/#rassemblement>

avantages et caractéristiques sont discutés pendant la marche. Les codes et valeurs propres au regroupement sont progressivement assimilés. Afin d'entretenir le sentiment d'appartenance au groupe durant la saison hivernale, le regroupement organise quelques rencontres au restaurant et deux soirées de témoignage.

Le sac à dos

Le poids du sac à dos n'est pas une préoccupation mineure, car elle devient primordiale à l'accomplissement du voyage. Sans l'équipement nécessaire, le pèlerin peut avoir froid ou, dans le cas contraire, trop d'équipement, ce qui est le plus commun, il transportera du poids mort. Une multitude de sites internet et de vidéos ainsi que des blogues et photos existent sur la toile pour informer le pèlerin en quoi consistent les items dits « essentiels ». Il est nécessaire de trouver dans le sac à dos le nécessaire pour se laver, se soigner, se changer et s'orienter. Son contenu reflète souvent les peurs propres aux pèlerins. Pour celui qui craint les ampoules, on trouvera tous les produits anti-frottement, les rouleaux de « *second-skin* »²⁴ et les pansements, tandis que pour d'autres, la peur du froid les amènera à surcharger le sac de vêtements qui leur seront inutiles chemin faisant. Un sac à dos bien préparé représente aussi la capacité de se défaire de ce qui n'est pas essentiel, ou encore, de savoir ce qui le sera. Afin d'éliminer quelques grammes, les puristes iront jusqu'à couper le manche de la brosse à dents. Si une fois terminé, son poids se situe entre 10 à 15 livres incluant eau et nourriture, il devient la preuve de la compétence du pèlerin, et celui qui y arrive ne cache pas sa satisfaction devant l'accomplissement. À preuve, un des rituels des pèlerins est la photo du contenu du sac à dos étalé soit sur une table ou un lit, publiée la journée du départ avec le poids en kilos et en grammes. La demande d'informations à ce sujet est

²⁴ Pansement transparent et très mince contre le frottement

suffisamment forte pour justifier l'existence d'un commerce se spécialisant dans le voyage à Compostelle. La Tienda de Verdun offre des services personnalisés pour la préparation du sac à dos. Il faut tout avoir sans rien apporter de superflu. Les vêtements choisis reflètent symboliquement le changement d'identité (Osterrieth, 1989, p. 149). On ne peut reconnaître sur le chemin l'homme d'affaires du commis ou l'avocate de la secrétaire.

De mon côté, je n'ai rien pesé avant de partir. Ce n'est qu'une fois arrivée à Bayonne (FR), avant de prendre le dernier autobus vers Saint-Jean-Pied-de-Port, mon point de départ, que le doute m'a assailli. Et si mon sac était trop lourd? Ai-je vraiment besoin d'une quatrième paire de bas? Qu'en est-il de ce chandail en matière synthétique et de tout cet attirail de pansements? J'ai finalement couru au premier hôtel faisant place à la gare et j'ai empilé tant bien que mal des effets soudainement jugés superflus me libérant ainsi d'environ un kilo. Ne restait plus que l'essentiel : pour le jour, un pantalon long qui peut aussi se convertir en short, une camisole en mérinos, un chandail à manches longues aussi en mérinos, une blouse anti-UV; pour le soir, un legging, un chandail à manches longues en coton et une paire de souliers à semelles souples ne pesant que 240 grammes. À ces effets s'ajoutent trois paires de bas et trois caleçons. Ma trousse de toilette a aussi été réduite à presque rien : une barre de savon de Marseille pour le corps, les cheveux et la lessive, brosse et pâte à dent, des pansements pour les ampoules, quelques analgésiques et anti-inflammatoires, un coupe-ongles, des ciseaux et un rouleau de bande *K-Tape*²⁵ qui se révélera des plus utiles. Mon manteau en duvet hyper léger me servira de coupe-vent, de polar et, à l'occasion, d'oreiller. Quant à mon imperméable, il tient dans son sac de 5 g à une bretelle de mon sac à dos par un mousqueton, tout comme ma gourde d'eau et mon appareil photo. En ajoutant à cet attirail,

²⁵ Bande élastique adhésive utilisée en kinésithérapie pour soulager les douleurs et pour le soutien musculaire.

mon sac de couchage d'été, je ne porte probablement pas plus que le poids suggéré de 5 à 8 kilos. Enfin, je l'espère!

Crédentielle (*credential*)

Mon départ étant prévu le 2 avril 2016, journée du Coup d'envoi, j'ai reçu la *credential* (troisième attribut dérivant de pratiques du Moyen-âge) avec grand faste durant l'une de ses soirées témoignage. Il existe une règle non écrite entre les pèlerins, qui donne la préférence à un document émis à partir du lieu de résidence. Ce document fait office de passeport sur le Chemin et donne accès aux *albergas*, dortoirs réservés aux « vrais » pèlerins. La *credential* (ou crédentielle) est en fait un carnet d'une dizaine de pages blanches, pliées en accordéon sur lesquelles sont imprimés, au recto et au verso, de grands carrés destinés à recueillir le tampon des gîtes et auberges où sera hébergé le pèlerin. Quoique les tampons soient facilement obtenus dans les bars, les chapelles ou les restaurants de la route, ils n'en demeurent pas moins la confirmation de la présence du pèlerin sur le Chemin, preuve nécessaire à l'obtention de la *compostela* ou *compostelana*, document écrit en latin remis au terme du voyage par le Bureau des pèlerins de Compostelle. Ce document certifie que la personne a parcouru au moins les 100 derniers kilomètres à pied ou à cheval, ou encore les 200 derniers kilomètres en vélo, avant son arrivée à Compostelle (Herrero, 2008; González, 2013; González & Medina, 2003; Camhi-Rayer, 2009). Un deuxième certificat, celui-là personnalisé, est remis au pèlerin qui le désire, pour un prix minime. On y indique alors le point de départ et le nombre exact de kilomètres franchis. En fait, l'enregistrement des pèlerins dans les *albergas* ou autres établissements sert aussi à compiler les statistiques pour la promotion des intérêts des différents acteurs politiques, sociaux et ecclésiastiques.



Fig. 7 Ma propre crédentielle remise par l'association De Québec à Compostelle – Gatineau et estampillée dans les différentes alberges tout au long de la route

En ce qui a trait à la crédentielle, l'association pèlerine de Gatineau éprouve une grande fierté face à la leur. On en vante sa conception de carton robuste, l'imprimé bleuté de la coquille saint jacques qui orne sa première de couverture, l'ajout de la carte géographique des possibles *camíños*, ainsi que la prière du pèlerin composée par France Lacoursière. Cette satisfaction se reflète aussi dans la procédure de remise du document adoptée par l'Association. Il est dans la coutume lors du Coup d'envoi²⁶ de remettre le document à tous les pèlerins et pèlerines qui partiront durant l'année qui vient. Puisque la date de mon départ coïncidait avec celle du Coup d'envoi, soit le 2 avril, j'ai fixé un rendez-vous avec la personne responsable des crédentielles afin de prendre possession du document lors d'une soirée témoignage tenue une semaine avant mon départ. Ce n'est qu'au moment de la remise du document que j'ai constaté la grande fierté que les gens du regroupement prennent à voir partir l'un des leurs sur le Chemin. C'est ainsi qu'en début de la deuxième partie de la soirée, on m'a demandé de me présenter au groupe d'une cinquantaine de personnes et de faire connaître la date de mon départ ainsi que le choix du chemin que je

²⁶ Le coup d'envoi est la première journée de la saison des activités de l'association qui se termine à l'automne.

comptais prendre. Ensuite de façon très solennelle, on m'a remis la crédentielle sous les applaudissements de l'assemblée.

J'ai appris durant mon périple, lors de discussions sur la prise de possession de la *credential*, que cette mise en scène particulière n'est pas courante partout au Québec ni dans les autres pays. Philipp et Anni, jeune couple d'Allemagne, enviaient la chance de participer à un rituel qui conférait selon eux non seulement une appartenance au groupe local, mais aussi à celui, élargi, des pèlerins et pèlerines se rendant à Compostelle, rejoignant ainsi les propos de Camhi-Rayer (2009, p. 92) sur le « processus d'identification locale » qu'elle associe à une « dynamique sociale » aussi qualifiée de « sorte de communautarisme pèlerin ».

Socialisation – Groupe - Association

L'Association Du Québec à Compostelle joue un rôle socialisant. Tout est mis en œuvre pour que le « nouveau » se sente accueilli et accepté; au départ de chaque marche, les participants font cercle et se présentent tour à tour avec la consigne de ne donner que son prénom, le nom du camino qui a été marché ou celui que l'on prévoit faire; au « coup d'envoi », un repas partage est organisé et les crédentielles sont remises sous les applaudissements du groupe à celui ou à celle qui planifie partir.

En ce qui concerne le regroupement de l'Outaouais, une hiérarchie informelle existe : les « anciens » possèdent et partagent leurs connaissances et expériences avec les « nouveaux ». Le fait d'avoir complété 800 ou 1600 kilomètres et pour d'autres, d'avoir accompli à plus d'une reprise l'un des chemins confère un certain statut, sinon un prestige, à ces personnes. Toujours dans le regroupement de l'Outaouais, il n'existe pas de processus d'élection des membres de

l'équipe d'animation. L'ancienneté d'une personne et les affinités interpersonnelles sont à la base de la représentation dans l'Association et de la formation de l'équipe d'animation responsable de l'organisation des activités et des prises de décision. Le rang social, la profession ou encore le niveau d'éducation des individus ne sont des sujets que peu discutés, sinon de façon personnelle entre deux personnes. On entretient le désir et la perception d'une égalité de statut entre tous et toutes. Quoique la question d'appartenance religieuse ne soit jamais mise de l'avant, la journée du Coup d'envoi comporte toujours une cérémonie religieuse, dans le cas du regroupement de l'Outaouais dans la cathédrale de Hull à laquelle il est malaisé de se soustraire. La crédentielle est remise par le curé de la paroisse après le repas partagé.

3.1.3 Rester « connectée » ou non

À la suite de la lecture de l'article scientifique de Jocelyn Lachance (2014) intitulé « De la déconnexion partielle en voyage : l'émergence du voyageur hypermoderne », j'ai pris la décision de ne pas apporter de téléphone intelligent, de tablette ou d'ordinateur dans le but « d'entrer dans une autre temporalité, distincte de celle du quotidien » (Lachance, 2014, p. 55). Je pensais que de me détacher de mon ordinaire le plus complètement possible m'aiderait à vivre pleinement les expériences du voyage. Lachance (2014) apporte que la présence des TIC transforme la distance vécue par le voyageur. Elle devient tout à fait subjective puisque l'effet d'éloignement n'est que virtuel, étant en fait remplacé par celui d'ubiquité. C'est ainsi qu'il conclue que « la distance s'estime à partir de la possibilité ou non d'être joint » (*Id.*, p. 53). Cette simple décision fut bien sûr, comme mentionné par l'auteur, contestée par mes proches. Il m'a alors fallu négocier avec ces derniers et accepter le compromis de fournir des informations que j'ai voulu à sens unique et seulement de manière intermittente par l'intermédiaire des ordinateurs que je trouverais dans les

alberges. J'évitais ainsi une réciprocité d'échanges réguliers ou quotidiens. De plus, ce choix incluait de déterminer avec qui je correspondrais. Jauréguiberry, associe le choix de rester ou non en contact à « trois logiques d'action : une logique d'intégration, une logique stratégique et une logique de subjectivation (Lachance, 2014, p. 72). Il apporte que quoique désirant rompre avec les siens et le quotidien afin de favoriser une réflexivité, le besoin de demeurer « intégrer » à un groupe d'appartenance et celui de continuer à exister dans le regard de l'autre demeurent présents. Cette prise de contact grâce aux TIC, permet à l'individu de se libérer du rôle et de l'identité habituellement assumés. Dans un article portant sur son livre « Une tentation contemporaine », David Lebreton indique que « La marche est peut-être la manière la plus démocratique pour retrouver des moments de paix, d'harmonie, de disparition de soi. »²⁷. Cependant, cette marche a lieu dans des endroits isolés où il est difficile de trouver du réseau pour les TIC.

3.2 Pendant

Au moment de partir, j'en étais à la quatrième étape du processus de la formation de l'image du voyage (Dautruche, 2013), soit le déplacement vers la destination choisie.



²⁷ Le Breton, David. « Une tentation contemporaine ». Éditions Métailié, 208 p. cité dans l'article de Camille Destraz intitulé « Du besoin de disparaître de soi » publié dans le Devoir le 25 juillet 2017 sous l'onglet Actualité

Je suis seule avec mon bagage, engloutie par le flot des personnes en partance ou au retour de voyage, ou encore de celles en attente d'un être cher ou éplorées de les voir partir. J'enregistre mon bagage, passe la guérite, le contrôle des bagages et embarque quelques heures plus tard vers Paris. Ce n'est qu'une fois arrivée à une chambre d'hôtel tout près de l'aéroport Charles-de-Gaule, en attente du départ vers Biarritz prévu quelque huit heures plus tard, que je réalise tout à coup l'envergure de cette aventure. La réalité me frappe. Je serai seule à parcourir à pied un chemin inconnu d'Espagne. 800 kilomètres, sans connaissance ni de la langue, ni du terrain pas plus que de la culture du pays. Dans quoi me suis-je embarquée? Je suis seule dans ma chambre, la pile de mon cellulaire indique qu'il ne me reste que quelques heures de charge. Je n'ai pas apporté de câble de recharge n'ayant pas l'intention de me servir de la technologie durant mon voyage, donc pas de réveille-matin. J'ai des craintes quant à la possibilité de rater l'avion du lendemain puisqu'il n'y a pas de service d'appel de réveil offert par l'hôtel. Je dors quelques heures et quitte à l'aurore avec le premier service de navette vers l'aéroport. À mon arrivée à Biarritz, les premières modifications au trajet prévu doivent être apportées. Les cheminots sont en grève, il me faut changer l'itinéraire pour me rendre à St-Jean-Pied-de-Port.



Sur le mont O'Cebreiro - Galice

3.2.1 Le corps – le physique

Qui n'a pas conversé avec la souffrance de son corps ignore ce qu'est un dialogue.

Robert Sabatier, Le livre de la déraison souriante,
1991

Dès mon arrivée à Bayonne, je me suis sentie dépaysée par les toits de tuiles rouges, par les platanes élagués, les Pyrénées toujours présentes dans le paysage. À ce panorama s'ajoutent à chaque village les murs d'enceinte de villes médiévales fortifiées. Je suis en Pays basque quoique toujours en France. Les écriteaux indiquant le nom des rues ou des édifices municipaux témoignent du respect du bilinguisme dans cette région limitrophe avec les communautés autonomes du Pays basque et de la Navarre en Espagne. À la descente de l'autobus, arrivée au village de St-Jean-Pied-de-Port, je me sens déjà « pèlerin(e) ».

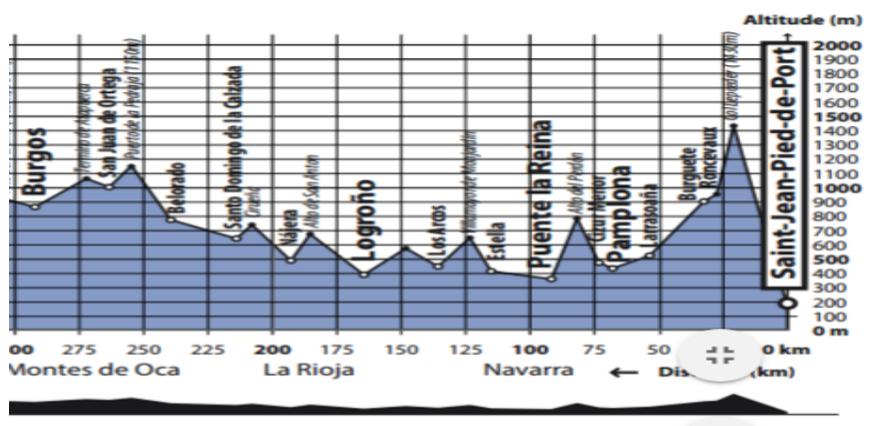


Fig. 8 Profil des dénivelées entre St-Jean-Pied-de-Port et Burgos

Je porte mes bottes de marche, j'avance à l'aide de mes bâtons, mon sac à dos bien serré sur mon dos. Je ne suis pas seule. Les auberges sont déjà remplies à moitié. Au bureau de l'accueil pèlerin, on me remet une liste tenant sur quatre pages imprimées recto verso, des *albergas* que je croiserai sur mon chemin. En remontant la rue, quelques portes plus loin, je trouve une auberge où je

déposerai mon sac pour ma première nuit de pèlerinage. Une vingtaine de lits superposés s'alignent de chaque côté d'un grand dortoir. Je choisis la dernière couchette inférieure libre au fond de la salle et je pars aussitôt explorer l'ancienne citadelle située de l'autre côté de la rue. Au moment du repas, un homme à la mine malfamée s'approche de la table, il n'a rien à manger et prend le pain mis en commun dans une corbeille au milieu de la table. D'emblée, chacun y met du sien pour compléter son repas, l'un lui offrant du fromage, l'autre du jambon, du vin, une tomate. Je sais être arrivée à bon port. N'est-ce pas là la solidarité pèlerine dont témoignent ceux et celles revenus de Compostelle? Durant la soirée, les gens discutent du trajet à emprunter dès le lendemain matin. La route napoléonienne est fermée à cause de la neige, il faut trouver une autre alternative. Certains optent pour un trajet en autobus jusqu'à Roncevaux, d'autres iront par Val Carlos. Au matin, tous et toutes se lèvent avant l'aube. Je suis les préparatifs de départ sans très bien comprendre cette hâte de partir. J'ai décidé de prendre le chemin vers Val Carlos, petit village situé à une quinzaine de kilomètres. Je n'ai qu'à avancer derrière les personnes qui quittent le village pour me retrouver sur la route qui grimpe. Les rencontres se multiplient et les groupes se forment selon la cadence adoptée par tout un chacun. Il pleut. Les sentiers sont boueux et quelque peu escarpés. La dénivelée n'est que de deux ou trois cents mètres, mais exigeante en cette première journée. Je m'habitue difficilement au poncho qui se gonfle au moindre coup de vent pour ensuite emprisonner l'air frais entre ce tissu et mon duvet. Le capuchon trop grand me tombe sur le front, jusqu'à ce que, suivant les conseils d'un pèlerin, j'ajuste ma casquette en dessous pour contrer cet irritant. Les ouvertures qui font office de manches ne servent que de passage pour les bras les laissant ensuite à la merci de la pluie. Ayant rangé mes noix dans la pochette du dessus de mon sac à dos et ma gourde sous le poncho, je poursuis mon chemin sur des kilomètres sans

boire ni manger. Il semble que personne ne s'arrête pour prendre une pause bien que nous dépassions des villages où nous pourrions trouver un café. Nous franchissons un pont qui surplombe la Nive d'Arneguy, étroite rivière longée sur des kilomètres à travers la forêt pour ainsi nous retrouver en terre d'Espagne dans la communauté forale²⁸ de la Navarre dont sa seule province porte le même nom. J'arrive épuisée et détremée à l'*alberge* municipale.

Ce sentiment d'épuisement à la fin de la journée demeure omniprésent durant les dix premiers jours. L'après-midi, après avoir déposé mon sac dans une des *alberges*, souvent la première croisée dans le village de destination, je n'ai qu'une envie, me laisser tomber dans mon lit et dormir. Aussitôt mes bottes retirées, je sens une pulsation régulière et douloureuse provenant de la plante de mes pieds. La douleur causée par le retour des déplaissirs de la fasciite plantaire m'accompagne dès les premiers kilomètres parcourus le matin et demeure présente tout au long de la journée. À cette misère, toujours présente au moment de m'endormir, s'ajoutent les crampes de mollets, les multiples courbatures et le mal de hanche. Ne reste plus qu'à me tourner, me retourner, me masser et me lever pour quelques exercices d'étirements. Les lits qui grincent, les soupirs et les ombres qui s'étirent dans la pénombre m'indiquent que je ne suis pas seule à souffrir. C'est le lot du pèlerin.

Le chemin, bien que très bien balisé par des bornes, par des flèches jaunes peintes sur les murs de maison ou par les coquilles incrustées dans les trottoirs des villages traversés, comprend aussi des sentiers boueux et escarpés dans les montagnes. La montée rendue pénible par le poids à porter, la

²⁸ L'Espagne est divisée en 17 communautés autonomes qui sont à leur tour subdivisées en provinces. Contrairement aux autres communautés autonomes, la Navarre est dite communauté « forale » parce que toujours rattachée aux droits historiques des pays basques. De plus, elle a conservé une totale autonomie financière indépendante de l'administration fiscale espagnole.

fatigue et l'effort exigé n'est rien à comparer aux descentes laborieuses qui s'allongent sur des kilomètres sous la pluie et le vent.

Dans mon carnet :

*Jeudi 7 avril – **Jour 5** – de Roncevaux à Zubiri – 21 km*

*C'est l'enfer! My God que la journée a été difficile! Encore des montées et des descentes. Sous la pluie, le vent. Les sentiers sont boueux, glissants. La route hier était difficile? Aujourd'hui, chaque tournant apporte un défi. On avance à 2 ou 3 km à l'heure. Chris s'est tordu un genou, il continuera avec une attelle.
(...)*

*Vendredi 8 avril – **Jour 6** – de Zubiri à Trinidad de Arrès – 15,8 km*

*(...)
Il fait encore très froid, à chaque fois que j'enlève mon poncho, il recommence à mouiller. (...) Mes pieds me font terriblement souffrir. Le sentier est étroit et boueux, encore sous la pluie, suivie du soleil et des montées et des descentes.
(...)*

*Samedi 9 avril – **Jour 7** – de Trinidad de Arrès à Cizur Menor*

*(...) Dès le départ ce matin, mes pieds étaient souffrants. Je n'ai marché que 12,5 km aujourd'hui et j'ai été faire soigner le petit orteil qui brûle à cause d'une énorme ampoule qui le recouvre au complet.
(...)*

J'ai mal aux pieds et pour la première fois, j'ai peur de ne pas pouvoir faire tout le chemin. Chris qui s'était tordu le genou en descendant vers Zubiri, a aussi dû utiliser deux autres attelles pour ses chevilles mal en point. J'ai appris par un couple d'Australie (Ron et Shirley) qu'il avait abandonné et était reparti chez lui.

*Lundi 11 avril – **Jour 9** – Estella – courriel à mon conjoint*

Je suis présentement à Estella. Nous avons parcouru 21 kilomètres aujourd'hui. Je marchais comme une vieille dame à la fin de la journée. On nous avait donné une chambre sans chauffage en arrivant. J'étais tout mouillée et il n'y avait pas d'eau chaude pour la douche.

*Mardi 12 avril – Jour 10 – de Estella à Villamayor de Monjardin – 9 km
(...) à l'immense ampoule qui recouvre mon petit orteil s'ajoute aujourd'hui un coup de soleil dans la figure. J'ai la peau des joues rugueuse et asséchée par le froid, la pluie et le vent et un feu sauvage. Faudra faire un arrêt à la prochaine pharmacie.*

Quoique ces tourments semblent être le seul lot de la marche lorsqu'ainsi cités, un extrait après l'autre, plusieurs bienfaits sont au rendez-vous. La douleur étant commune à tous et toutes, sauf quelques exceptions, elle réunit les marcheurs à la même enseigne et favorise les échanges de toutes sortes, dont le soin des ampoules et autres douleurs.



Photo 2 : Couple de jeunes Danois faisant une pause pour soigner les ampoules.

Il semblerait que les soins apportés au traitement d'ampoule, au choix du bâton (le bourdon pour les Allemands, les bâtons de marche pour les Français et Québécois), au port de parapluie des Coréens préféré au poncho ou à la préparation de la nourriture, reflètent l'origine des individus. Kirsten, l'amie allemande, m'explique que les « trucs » de la marche ont été publicisés par un film très populaire l'année précédente en Espagne où le principal protagoniste, un poète allemand

y raconte son propre périple. Je profite aussi des connaissances partagées. J'apprends à contrer les crampes en ajoutant une capsule de magnésium à tous les matins dans ma gourde remplie de deux litres d'eau. C'est cette douleur qui m'enseigne à reconnaître et respecter les limites de mon corps. Au fil des jours, je semble m'adapter à cette constante exigence physique, j'adopte alors la routine pèlerine; marcher – manger – marcher – manger – dormir. Les demi-journées de marche, les pauses plus longues et une cadence toute personnelle m'auront épargné le stress que s'imposent les pèlerins qui avancent selon les étapes établies par leur guide de voyage ou qui n'ont qu'un temps limité pour se rendre au but. Bien que les sentiers soient toujours aussi difficiles à gérer et que la pluie ne cesse de tomber, ma résistance et une certaine résilience s'installent peu à peu. Le moral revient au beau fixe comme en témoignent les prochains extraits de mon récit de voyage dans lequel chaque progrès est mesuré et noté.

Dans mon carnet :

*Vendredi 15 avril – **Jour 13** – de Logroño à Ventosa – 19,8 km*

Une autre belle journée ensoleillée. (...) Je crois que mes pieds s'endurcissent. J'ai marché les 13 premiers kilomètres en trois heures et demie sans m'arrêter.

*Dimanche 17 avril – **Jour 15** – de Cirueña à Vitoria de Rioja – 19,3 km*

(...) Vraiment, je m'endurcis! Les six premiers kilomètres sont parcourus ce matin en deçà de deux heures.

*Mardi 19 avril – **Jour 17** - de Villafranca Montes de Oca à Atapuerca – 18,8 km*

(...) Je suis heureuse de pouvoir marcher ces presque 20 km par jour avec de moins en moins de douleur. De plus, nous avons encore beaucoup d'énergie pour la soirée une fois arrivées à l'alberge. Nous faisons alors connaissance avec les autres marcheurs ou nous prenons le temps de nous reposer.

Une des majeures préoccupations sur le chemin est, pour certains, la planification ou la recherche d'un hébergement au quotidien. Puisque j'ai décidé de me passer de bidules électroniques durant mon voyage, je suis dans l'impossibilité de réserver une place dans les *alberges*. Le choix est souventes fois le fruit du hasard ou découle simplement de mon niveau d'épuisement. Quoi qu'il en soit, le confort qu'offre un lit payé à moins de 12 euros ou même *donativo* – libre donation – varie grandement d'un endroit à l'autre. J'ai bien sûr en ma possession un guide de randonnée (le Rother) dans lequel je trouve une liste des gîtes dans chaque ville et village, mais dans les premiers jours je ne l'ai pas consulté. J'arrivais dans un endroit, fatiguée, trempée et affamée, s'il se trouvait un gîte dans mon champ de vision, c'était l'endroit où je me dirigeais. Puis, après une dizaine de jours et des nuits pas toujours confortables, je me suis penchée sur les informations contenues dans mon guide ainsi que dans la liste des gîtes obtenue à l'Accueil pèlerin de Saint-Jean-Pied-de-Port. J'ai appris que le nombre de coquilles reflétait bien le niveau de confort annoncé et qu'un gîte classé « trois coquilles » ne me coûterait pas plus de 12 euros. J'y ai aussi découvert qu'il y avait différents types de gîtes : les refuges paroissiaux et municipaux ou *alberges*, et les refuges privés. Bien sûr, il existe des hôtels et motels et on peut aussi trouver une place en demi-pension chez l'habitant, la *casa rural*, pour le coût d'une trentaine d'euros. C'est cependant l'accueil de l'hôte qui fait de l'hébergement choisi, soit un endroit charmant, simplement commercial ou, en d'autres occasions, une place à quitter dès le réveil.

Dans mon carnet :

Mercredi 6 avril – Jour 4 – à Roncevaux

(...) Il doit bien y avoir 200 personnes au monastère²⁹ ce soir. Des gens de partout qui ont marché entre 15 et 25 kilomètres. C'est impressionnant! On se serait attendu à un accueil des plus chaleureux, mais nous sommes plutôt reçus comme de simples clients payants. (...) Les gens comparent les gîtes d'une nuit à l'autre. L'accueil, le prix, la propreté, le nombre de lits et l'espace sont évalués.

*Jeudi 7 avril – **Jour 5** –*

À Zubiri (refuge paroissial) - (...) Le gîte où je dors ce soir est affreux, on doit sortir à l'extérieur sous la pluie et dans le froid pour aller aux toilettes, prendre une douche ou manger. (...) Le dortoir est séparé en deux grandes chambres non communicantes avec dans chacune, 10 lits superposés. Il fait froid et il n'y a aucune intimité. (...)

*Vendredi 8 avril – **Jour 6** –*

À Trinidad de Arre – Refuge des Frères Marisses – (...) Le dortoir du monastère est un 3 coquilles. Les douches sont propres, nous [Ingrid et moi] sommes installées dans une chambre privée pour 8 personnes. Notre hôte y place les femmes voyageant seules. Il y a une cuisine tout équipée, une grande table et un salon. L'atmosphère est joyeuse. Superbe soirée!



*Jeudi 14 avril – **Jour 12** – À Logroño - Refuge privé - Alberge Cheik in Rioja (12 euros) – La propriétaire de l'alberge était très sympathique. Son père a fait le chemin deux fois, la première fois en 2004 et puis en 2014. Ses coordonnées étaient encadrées au mur. Nous étions très confortables et c'est probablement parce qu'elle savait de quoi ont besoin les pèlerins.*

²⁹ Qui était en fait l'abbaye de Saint-Augustin fondé en 1130.



Samedi 16 avril – Jour 14- à Vitoria de Rioja dans l'alberge de Maria Je, la Parada Vitoria avec Romain et Kirsten.



*Samedi 16 avril – **Jour 14** - Refuge privé Virgen de Guadalupe (7euros) chez Pablo à Cirueña avec Kirsten*



*Lundi 18 avril– **Jour 16** – Refuge municipal annexé à l'hôtel San Antón Abad à Villafranca Montes de Oca (10 euros)*

J'ai poursuivi ma route sans jamais réserver de lit ou de chambre ni réellement me préoccuper du niveau de confort laissant le hasard me faire la surprise. C'est ainsi qu'après une nuit dans une vieille grange aux murs de ciment épais de 90 centimètres, j'ai été accueillie dans l'hôtel 5 étoiles de San Antón Abad à Villafranca Montes de Oca où on

héberge les pèlerins dans une annexe à l'arrière de l'hôtel tout en les laissant circuler librement à l'intérieur de l'enceinte.

Comme me l'avait expliqué Shirley, la première étape de ce périple nous fait réellement prendre conscience de notre corps, de notre endurance à l'effort constant, de notre capacité d'adaptation aux nouveaux éléments physiques que l'on doit gérer sur la route : eau, nourriture, climat, douleurs, sommeil. Le jour précédent l'arrivée à Burgos, soit au 18^e jour et ayant parcouru près de 250 kilomètres, j'ai fait le bilan de cette première étape.

Dans mon carnet :

J'ai traversé la communauté autonome de la Navarre, celle de La Rioja et je suis maintenant dans la province de Burgos située dans la communauté autonome de Castille-et-León.

De ce périple, je retiens que les plus beaux paysages se trouvent en Navarre. La randonnée dans les montagnes a été des plus difficiles puisque le corps n'était pas encore habitué aux efforts soutenus exigés pour cette marche. Mais, les villages et les sentiers les séparant m'ont procuré beaucoup de bonheur. C'est en Navarre que j'ai aussi dû laisser aller devant les premières personnes rencontrées.

Étrange tout de même ce sentiment d'amitié qui se crée immédiatement avec de purs étrangers. Comme si on savait les préliminaires trop exigeants en temps. On devient des « amis » avant même de se connaître. On partage les premiers repas, on se félicite après une dure journée de marche, on s'entraide et s'encourage dans les passages difficiles. On sait très bien que ce côté à côté peut se terminer à n'importe quel moment, mais une retenue existe et c'est pourquoi on ne voit que très rarement les personnes échanger les adresses courriel ou autres coordonnées.

Les bidules électroniques sont omniprésents. Sur la route, dans les aires de repos, dans les dortoirs, au lit et même à table. Les jeunes sont des adeptes des jeux et des selfies, les plus vieux des GPS et trucs de localisation. Toutes les alberges, à l'exception d'une ou deux, ce sont adaptées à cette réalité et offrent des barres de tension pour recharger téléphones et autres.

Étonnamment, cette évolution technologique ne semble pas avoir affecté les techniques de chauffage, soit les alberges n'en ont simplement pas, soit le chauffage est réglé automatiquement pour ne se déclencher que vers 18 h et s'éteindre vers 21 h. Au matin, on se réveille à la température du dehors.

Après la Navarre, on passe à La Rioja. Communauté autonome reconnue surtout pour son vin rouge. De mon côté, je n'ai pas apprécié le tracé du chemin asphalté longeant plus souvent qu'autrement les autoroutes. Les champs de vignes s'étendent à perte de vue sur les collines basses. Elles forment un damier monotone avec des centaines de vignes alignées sur fond de terre rocailleuse rouge entrecoupées çà et là par la présence d'un quadrilatère d'oliviers. Après une journée de marche à les contempler, on a hâte de passer à autre chose. Il m'aura fallu quatre jours pour traverser cette région. Je ne retiens que la présence de petits villages presque toujours déserts et peu accueillants.

En passant dans la région de Castille-et-León, la transition se fait dans les paysages qui passent de quadrilatères de terre rouge à ceux de colza jaune soleil qui s'étendent aux côtés de ceux verdoyant de blé ou encore, ceux de terre brune en jachère prêts à être ensemencés. Là encore, le chemin du pèlerin semble avoir été tracé afin de répondre à la nécessité de traverser un territoire plutôt que celle de faire découvrir les beautés de ce pays. Plusieurs ruines et bâtiments en décrépitude avancée font partie des villages traversés. Villages n'ayant qu'une centaine d'habitants ou même qu'une dizaine en fait. De ceux-

là, que quelques-uns pour tenir le bar ou le mini marché nécessaire au ravitaillement des marcheurs.

Les alberges diffèrent de style tant en architecture qu'en offre de service. De la simple grange grossièrement rénovée à la vieille habitation ou encore, au monastère du XV^e siècle, on peut être hébergé au deuxième étage d'un bar, dans un hôtel 4 étoiles ou dans un dortoir municipal. L'accueil est chaleureux, intéressé, professionnel ou commercial selon l'hôte.

3.2.2 Esprit - spiritualité

La beauté comme le sacré est avant tout dans l'œil de celui ou de celle qui regarde.

Christian Desmeules, *Le Devoir*³⁰.

La province de Burgos se situe dans la région autonome de Castille-et-León qui comprend neuf provinces habitées par 2,5 millions d'habitants. Je ne traverserai, sur une distance de plus de 400 kilomètres, que trois d'entre elles, soit les provinces de Burgos, Palencia et Castille-et-León. La ville de Burgos est la capitale de la province du même nom. Elle se situe aux abords des *Tierras de Campos* qui s'étendent sur la *Meseta*, plateau central de l'Espagne. La plaine prend fin en arrivant près de León située à quelque 175 km plus loin. Cette section de la route est redoutée par certains au point où plusieurs préfèrent prendre l'autobus pour la traverser. Dans mon guide de randonnée, le paysage est décrit de la façon suivante : « Jusqu'à León, le paysage est dominé par de démolisantes et monotones étendues plates ». Rien de très réjouissant de prime abord. Pourtant, on y ajoute qu'une « partie fascinante du chemin [ainsi que] sa beauté réside dans le

³⁰ Christian Desmeules dans LeDevoir, 12 février 2017, p. F2, critique du livre *Le pèlerin de l'infini*

détail, dans le jeu changeant des couleurs des champs [...] et l'immensité du ciel ». C'est bien ce que j'y ai constaté.

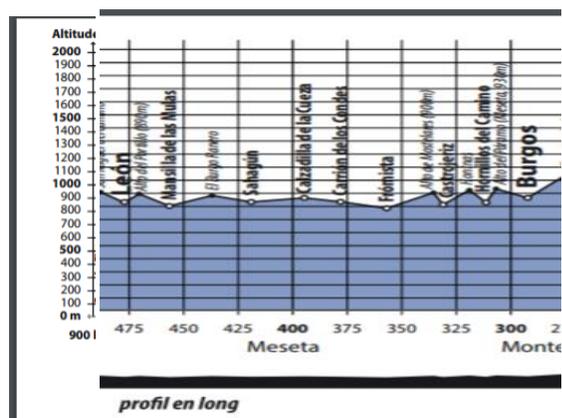


Fig. 9 Profil de la dénivelée entre Burgos et León

Comme me l'avait décrit Shirley, l'esprit – deuxième composante de la tripartite de l'humain – est manifeste dans les notes quotidiennes de mon récit de voyage. En relisant ces notes ainsi que les courriels envoyés entre le jour 19 et le jour 26, soit entre mon départ de Burgos et mon arrivée à León, je réalise que je brosse un tableau beaucoup plus serein que celui dépeint aux premiers jours du voyage. Les difficultés de la route sont effectivement mentionnées moins souvent tout comme les douleurs musculaires ou autres contrariétés du chemin. Il semble que le côtoiement journalier de ses préoccupations les rend au final quelque peu banales, sinon beaucoup plus supportables à moins que ce ne soit une forme d'acceptation ou encore, une adaptation physique quelque peu prévisible.

Dans mon carnet, je détaille des rencontres passées et nouvelles, je m'attarde à dépeindre le paysage, la faune et la flore. Je me surprends à cogiter sur le ressenti quand il me faut marcher seule sur le chemin ou au besoin, de marcher à mon propre rythme au risque de perdre des

compagnes ou compagnons de route. J'assimile enfin le bonheur de la lenteur de ma marche. Je me délecte des quelques rayons d'un soleil qui s'étaient faits si rarissimes depuis mon départ. Je m'octroie des pauses, pas tant pour me délester d'une quelconque fatigue, mais plutôt pour admirer le paysage ou profiter d'un repas au milieu de la campagne, comme je le ferais pour déguster un pique-nique impromptu. Tout semble plus facile, le chemin, les rencontres, l'organisation des journées. Cependant, j'ai aussi plus conscience de la commercialisation qui existe sur le chemin et je ressens les aléas d'une promiscuité, bien qu'acceptée, qui devient plus affligeante à la fin de cette étape. Ce qui m'amène à me questionner sur l'existence du « vrai » pèlerin sur cette route.

Avant de quitter Burgos, Kirsten et moi avons visité la cathédrale de Santa Maria dont la construction a débuté en 1221 pour ne se terminer que plus de 300 ans plus tard. Au moment où mon regard s'est posé sur cet imposant et immense monument, j'en suis tombée en admiration. En général, je ne me sens nullement captivée par l'architecture, n'en connaissant aucune des clés, je ne peux m'en émouvoir. La guide qui nous fait traverser les différents espaces de l'enceinte de la cathédrale et qui en identifie les parties pour notre bénéfice par un vocabulaire totalement étranger à mes oreilles ne peut attirer mon intérêt sur ce qui doit être vu : types de nefs, de transepts, de voûtes centrales ou collatérales. Cependant, une fois à l'extérieur, je ne me fatigue pas de marcher tout autour du bâtiment, empruntant les ruelles qui bordent ce monastère aux dimensions de transatlantique, m'arrêtant sur les quelques grandes places où sont attablés des centaines de pèlerins mêlés aux centaines de touristes. J'admire, non, je contemple la grandeur de l'esprit humain qui se reflète dans une construction tirée de son imaginaire, de son désir de pérennité.

Dans mon carnet :

*Mercredi 20 avril – **Jour 18** – Atapuerca à Burgos*

« La cathédrale est grandiose, majestueuse, énorme et tellement belle. J'en ai eu le souffle coupé en la voyant ».

*Jeudi 21 avril – **Jour 19** – courriel à tous et toutes*

« Burgos est une énorme ville et sa cathédrale superbe, magnifique et impressionnante »



Cathédrale de Burgos

À Burgos, Kirsten et moi rencontrons des visages connus presque à chaque coin de rue. Nous nous reconnaissons entre pèlerins. En soirée, nous avons le plaisir de partager notre table avec Philipp et Anni, d'Allemagne, rencontrés par hasard en après-midi. Le lendemain, en quittant Burgos, j'ai fait l'une des rencontres les plus intéressantes, quoique très brève.

*Dimanche 24 avril – **Jour 22** – Itero de la Vega – courriel au groupe famille et amis*

... En sortant du supermarché, une averse est arrivée et j'ai tenté de mettre mon poncho. Un vieil homme d'environ 80 ans avec une grosse moustache grise qui passait à mes côtés m'a aidé à passer le poncho sur mon sac et ensuite m'a indiqué de quel côté me diriger. Je l'ai remercié, mais il a poursuivi le

chemin à mes côtés. Une fois arrivés aux portes de la vieille ville, je l'ai encore une fois remercié, mais il a poursuivi son chemin à mes côtés. Je lui ai demandé où il se dirigeait et il a pointé tout droit en m'indiquant les coquilles Saint-Jacques incrustées dans la rue. Après avoir dépassé la cathédrale, je lui ai demandé en riant s'il venait avec moi à Compostelle. Il a souri. Je me suis alors présentée et j'ai cru à une farce lorsqu'il m'a dit qu'il s'appelait Camino, mais j'avais mal compris et son nom est Jamino (on ne prononce pas le J ou plutôt on le prononce comme un R qu'on avale). À la sortie de la ville il a pris le rôle d'un guide touristique, me nommant chacune des églises qu'on dépassait, puis un petit château où avait logé Franco ou encore, voyant mon intérêt pour les nids de cigognes, pointant chacun d'eux au sommet des églises ou autres tours. Nous avons dû marcher 8 km sur les trottoirs de Burgos pour y entrer, il y en a quatre pour sortir. A la limite de la ville, Jamino s'est finalement arrêté en me disant "Me finito aqui" (Moi j'arrête ici). Puis il m'a indiqué de quel côté continuer. Il m'a pris dans ses bras pour une grosse accolade, m'a embrassé sur la joue et en se reculant m'a demandé de prier pour lui en arrivant à Saint-Jacques. Il est reparti vers la vieille ville en me souhaitant Buen Camino. Une rencontre heureuse s'il en est une.



Jamino

Des merveilleuses rencontres du chemin, celle avec Kirsten demeure la plus significative pour moi.

Rencontrée Kirsten au douzième jour de mon voyage par l'entremise de Jorge, un Allemand, qui

m'avait offert, en m'escortant hors de Logroño, de me réserver un lit à Ventosa dans une chambre pour six. Kirsten s'y trouvait déjà ainsi que Philipp et Anni. Ce soir-là, on m'a enseigné les expressions « bonne nuit » et « bonsoir » et « talon d'Achille » en allemand au milieu des fous rires soulevés par mon accent. Quelques jours plus tard, j'ai retrouvé Kirsten qui boitait sur la route à cause d'une douleur au genou. Je lui ai proposé de panser son genou avec du « K-Tape » que j'utilisais pour soigner mon problème de fasciite plantaire. Les bienfaits du pansement ayant fait ses preuves, Kirsten, dans un anglais très approximatif, me surnomma dès lors son « *angel* ». Nous avons fait route côte à côte jusqu'après León, où nous nous sommes perdues de vue pour ne nous retrouver qu'occasionnellement sur la route et enfin à Santiago. Kirsten a été une compagne exceptionnelle pendant tout ce temps et s'est révélée être une des plus belles rencontres du Chemin. Dans mon récit de voyage, au jour 17, j'inscris : « Je marche aux côtés de Kirsten et nous nous entendons bien, tant dans le rythme de la marche que dans nos silences ». J'ajoute, quelques jours plus tard :

Samedi 23 avril – Jour 21 – Hontanas – courriel au groupe amis et famille

Si les paysages manquent d'intérêt pour l'instant, les rencontres elles sont des plus plaisantes. Je marche depuis trois ou quatre jours avec Kirsten, une Allemande de 50 ans au sens de l'humour léger. Elle m'appelle son ange et j'apprécie son rire spécialement quand dans la pluie battante, le vent emportant nos ponchos comme des cerfs-volants nous laissant à la merci de la pluie, la surprise la fait rigoler comme une enfant. Ça dédramatise automatiquement le moment.



Kirsten

Je rencontre aussi à tous les deux ou trois jours, Shirley et son mari Ron, tous deux d'Australie. Nous avons quitté St-Jean-Pied-de-Port à une journée d'intervalle. Elle, très sympathique, et en pleine forme, me sourit et entame la conversation aussitôt que j'arrive à ses côtés. Lui plutôt retiré, avance avec plus de difficulté. Ce n'est qu'après avoir entendu les confidences de sa femme que je comprends l'effort qu'il doit dépenser pour faire cette marche.

12 avril – Villamayor de Monjardin - Extraits du courriel envoyé aux parents et amis

Il y a aussi ce couple d'Australiens, Ron et Shirley. Lui a fait une crise cardiaque qui l'a laissé partiellement handicapé du côté droit. Son médecin qui a affirmé que pour réapprendre à marcher correctement il lui faut accomplir le même mouvement encore et encore. Il espère bien avoir recouvré une démarche sûre à la fin de son périple.



Ron et Shirley d'Australie

Puis, s'ajoutent à ses compagnons de route, ceux et celles que je n'aurai croisé qu'une seule fois, mais qui marqueront tout de même ma mémoire :

12 avril – Villamayor de Monjardin - Extraits du courriel envoyé aux parents et amis

(...) Hier, j'ai terminé la journée avec Sophie qui se relève d'un autre cancer et qui a promis de faire le chemin à partir de Puy-en-Velay (France) jusqu'à Compostelle. Elle le fait par étape et elle en est à sa cinquième année. Elle n'a pas averti sa famille de son départ parce qu'on l'aurait empêché de le faire. Elle a 79 ans et marche très lentement.

Et encore, dans mon carnet :

*Jeudi 14 avril – **Jour 12** – de Torres del Rio à Logroño – 21,6 km*

(...) J'ai fait la rencontre de David et Hazel du Missouri. David était avocat et Hazel banquière. Fin de la quarantaine, les deux ont décidé de prendre leur retraite et de vivre différemment. (...) Ils veulent connaître autre chose que de travailler. Ayant parcouru trente kilomètres aujourd'hui, ni l'un ni l'autre ne voulait sortir pour le repas. J'ai offert de partager le mien. Nous avons eu droit

à un spectacle de musique par des gitans qui vivent de l'autre côté de la rue. David et Hazel ont apprécié autant que moi. Belle soirée, agréable rencontre.

*Samedi 16 avril – **Jour 14** – de Ventosa à Cirueña – 25,1 km*

(...) J'ai rencontré Kirsten [d'Allemagne] sur mon chemin. Nous avons cheminé sur quelques kilomètres et j'ai continué mon chemin quand elle a décidé de prendre une pause. Un peu plus loin c'est Raoul de Mexico avec qui j'ai marché. Kirsten nous a ensuite rattrapés. De belles rencontres qui m'ont fait réfléchir à cet endroit spécial qu'est le chemin de Compostelle où trois personnes venant de trois pays différents peuvent marcher et discuter comme des amis de longue date sur la route.

*Dimanche 17 avril – **Jour 15** – de Cirueña à Vitoria de Rioja – 19,3 km*

(...) Notre hôte, Pedro, artiste peintre et sculpteur, nous a offert un dîner et un déjeuner. Il nous a préparé une soupe épaisse aux lentilles, légumes et chorizo. Délicieux! Nous ne sommes que trois ce soir. Nous [Kirsten et moi] étions attablées avec Romain, un jeune Français d'une trentaine d'années, devant un pichet de vin laissé par notre hôte. Tous trois échangeons sur nos vies, les raisons de notre venue à Compostelle, les personnes qui nous attendent à notre retour. La conversation est facile et un sentiment de confiance s'installe laissant place aux confidences.

[Le lendemain] (...) Un arrêt vers 14 h à Redecilla del Camino afin de faire le point. Nous [Kirsten et moi] venons de passer la frontière qui sépare La Rioja de Castille-et-León. Le village ne nous plaît pas beaucoup et nous décidons de marcher deux kilomètres de plus vers le prochain hameau. Grand bien nous fasse. L'alberge est une ancienne grange avec un sol de béton et les poutres sont d'origine. Notre hôtesse, Maria Je (Je pour Jésus) nous reçoit comme des amies de longue date. Comble de bonheur, Romain est déjà installé à l'étage. Quelle belle surprise! Nous avons passé une soirée chargée en émotions.

Bien que les multiples rencontres soient un plaisir certain du camino, je me sens maintenant en confiance et j'aime bien me retrouver seule sur le chemin, parfois pendant quelques heures ou même pendant une journée entière, contrairement à la première fois au début de mon voyage quand je me suis sentie déprimée. C'était au septième jour de voyage, j'avais dû ralentir à cause de mes problèmes de pied et par conséquent j'ai perdu le groupe de personnes avec qui j'avais partagé les premiers jours de marche. Cette séparation, de ce que j'ai identifié plus tard comme étant mon « groupe d'appartenance initial », m'aura fait vivre une sensation de solitude profonde qui s'est fort heureusement évaporée dès le lendemain.

Dans mon carnet :

*Samedi 9 avril – **Jour 7** – Trinidad de Arre à Cizur Menor – 10 km*

Cet après-midi, je me sens très déprimée. Je suis incapable d'accéder à Hotmail donc de contacter quiconque. Les gens arrivent au gîte joyeux, les rires fusent et je me suis enfermée dans le dortoir sans adresser la parole à qui que ce soit. Je ne sais pas comment régler le problème de communication par courriel. (...) J'ai perdu ma « gang » : Ron et Shirley d'Australie, Philipp et Anni d'Allemagne, le jeune couple danois, Judy des US, Lorena d'Italie, Ingrid des Pays-Bas, Rebecca et ces filles, Peter de Londres, toutes ces figures familières. Je ne connais personne dans cette auberge.

J'ai appris à ce moment que le chemin était fait de rencontres et d'adieux. Cela fait partie du voyage et cette leçon comprise, il a été alors plus facile d'avancer à mon propre rythme tout en laissant mon esprit ouvert aux rencontres. Bien que je marche souvent avec Kirsten, nous n'avons pas le même horaire, nous nous rencontrons alors pour les repas et nous nous donnons rendez-vous à l'auberge choisie. La première fois que nous nous sommes perdues de vue – en sortant de Burgos – et après une heureuse rencontre sur le chemin, j'écrivais dans mon carnet :

Jeudi 21 avril – Jour 19 – Burgos à Tardajos – 12 km

« Quoique triste d'avoir perdu Kiki en sortant de Burgos, je me suis rendu compte que de voyager seule ouvre la porte à plus d'opportunités de rencontres. »

Il devient aussi plus facile de consacrer du temps aux discussions le soir autour d'un repas. C'est là que les rencontres des plus agréables prennent naissance. Après deux semaines de marche, les conversations se poursuivent dans la soirée et souvent jusqu'à l'heure du coucher.

Les notes prises dans mon carnet au fil des jours à déambuler à travers la *Meseta*, reflètent bien l'état d'esprit dans lequel j'étais. Bien sûr, quand j'écris aux parents et amis, je tente de décrire le paysage, les *albergas* et la vie sur la route. Toutefois, ce n'est qu'en analysant ces notes, celles plus personnelles, consignées jour après jour, que je réalise mon adaptation à un rythme beaucoup plus calme et contemplatif.

Dimanche 24 avril – Jour 22 – Itero de la Vega à Villarmentero de Campos – 24,1 km

Ce matin, puisque j'étais seule, j'ai pris quelques films avec la caméra. J'essaie d'y capturer l'étendue de la Meseta. J'aime bien marcher seule et croiser les oiseaux qui continuent de chanter même quand on marche à deux pieds du buisson sur lequel ils sont perchés.

Mardi 26 avril – Jour 24 – Calzadilla de la Cueva à Sahagún

Depuis le début du voyage, je suis surprise du nombre et de la présence continue des oiseaux. Ils chantent du matin au soir et se perchent souvent sur le chemin à 1 ou 2 pieds de moi sur les buissons. Puis il y a les cigognes qu'on retrouve dans presque tous les villages au sommet des tours ou des clochers. Ce sont de très grands oiseaux que j'aime bien regarder planer au-dessus des champs

ou déployer les ailes en se lançant du haut d'un clocher. Ou encore, quoi de plus joli que le ballet des hirondelles qui se poursuivent entre les murs des rues étroites des villages. Comme si elles jouaient à cache-cache en se déplaçant en rase-motte dans les rues. Je me demandais aussi pourquoi les petits serins semblaient jouer à saute-mouton en volant, c'est parce qu'ils donnent 3 battements d'ailes, prennent une pause et reprennent leur vol. L'arrêt du battement d'ailes les fait descendre pour remonter aussitôt au prochain coup d'aile.

*Vendredi 29 avril – **Jour 27** – courriel à tous*

(...) Depuis la forêt de Villafranca Montes de Oca (jour 16), j'entends le coucou comme dans la chanson quand l'un appelle, l'autre répond "coucou, coucou".



En marchant seule, je prends le temps de regarder et d'écouter et de respirer. Je prends des photos des gros escargots qui tentent de traverser le sentier, parfois les y aidant, et des énormes limaces noires, lesquelles m'émeuvent beaucoup moins.



Depuis mon arrivée en Espagne, les arbres m'intriguent beaucoup, surtout les platanes présents dans toutes les villes et tous les villages. Je les croyais malades à cause de leur écorce fissurée qui semble vouloir se détacher par plaque jaunâtre et de leurs branches élaguées. De même, n'ayant jamais vu de vignoble au printemps, j'ai cru qu'une maladie quelconque avait attaqué les plantations de souches noircies, alignées sur des centaines de mètres de terre rouge. Ce n'est que plus tard, dès l'apparence des premiers bourgeons et grâce aux explications d'un Madrilène que j'ai compris la nécessité de la taille des ceps à la fin de chaque automne au temps de la récolte. Aussi, le platane est taillé pour une utilisation comme arbre d'ornement. Puis, en marchant près d'un parc dans la ville de Pampelune, j'ai eu la surprise de repérer des noisetiers tortueux hauts de 25 mètres. Cet arbre est de la même espèce que l'arbuste que j'ai tenté de faire pousser dans mon jardin à trois reprises et que j'ai perdu chaque année. Au Québec, cet arbuste atteint à maturité la hauteur d'un ou deux mètres, s'il survit à nos hivers. Enfin, en arrivant en Galice, j'ai perçu l'odeur des forêts d'eucalyptus qui embaument l'air de leur parfum doux et sucré. J'ai ramassé des cônes – le fruit de l'arbre – que j'ai déposés dans mon sac à dos et dans les poches de mes vêtements afin d'en préserver l'odeur.





Noisetier tortueux



Eucalyptus



Vignes

La Meseta continue de m'émerveiller. Je la traverse en droite ligne avançant toujours vers l'ouest dans cette étendue au relief discret. Cependant, les textures, les couleurs et le mouvement constant qui l'animent la rendent vibrante de vie. Parfois, l'horizon se scinde en deux parties, le ciel bleu surplombe les étendues de blé. À d'autres endroits n'apparaît, jusqu'à perte de vue, que ces carrés de culture verts, jaunes et ocres. Le soleil est au rendez-vous et la brise froide de la Cantabrique qui court jusqu'à moi rafraîchit ces après-midis de marche dans une plaine rase sans ombre.

Dans mon carnet :

*Mercredi 27 avril – **Jour 25** – de Sahagún à El Burgo Ranero – 18 km*

Je crois que l'une d'elles [une photo] représente bien une partie de la Meseta. On y voit dans la partie inférieure de la photo, le sentier blanc bordé de champs de blé et la partie du haut est d'un bleu presque uniforme, teinté seulement de quelques nuages blancs.



Je poursuis en parlant de cette même photo :

J'ai pris la même photo que Kirsten. Mais, comme elle le mentionnait, on ne pourra ressentir ni le vent qui descend de la cordillère ni le soleil qui nous réchauffe le dos, non plus ce silence qui nous entoure interrompu seulement par les oiseaux qui gazouillent.

(...)

On a toujours sur notre droite la cordillère Cantabrique. Ces montagnes sont à des centaines de kilomètres de nous, mais on les distingue très clairement à l'horizon. Quel contraste avec les étendues vert luisant des champs de blé ou jaunes des plantations de colza.



L'empressement des premiers jours à quitter l'alberge à l'aurore ou pour arriver tôt en après-midi fait place à une certaine paresse le matin et à la certitude de trouver un lit l'après-midi venu. De plus, contrairement à moi, Kiki aime bien partir avant 7 h et arriver avant 14 h. Nous choisissons le soir venu l'alberge où nous nous rencontrerons le lendemain et Kirsten me réserve un lit en arrivant, ce qui me laisse le temps de flâner à ma guise tout au long du parcours. Mon état d'esprit se reflète bien dans le courriel envoyé au groupe de parents et amis avec lesquels je communiquais à mon arrivée à León.

Dimanche 29 avril – Jour 27 – León – courriel au groupe de parents et amis
(...) *La Meseta est en terrain plat. Le camino est celui que les Romains avaient tracé aux cordeaux il y a des centaines d'années. On voit apparaître les villages au loin en croyant pouvoir s'asseoir pour se reposer sous peu et pourtant ce ne sont que des mirages qui demeurent longtemps inatteignables.*

Quoique pour certains ce tracé soit monotone, de mon côté je l'ai vraiment apprécié. N'ayant plus besoin de me concentrer sur un effort à déployer et simplement devoir marcher toujours tout droit me libère l'esprit pour regarder autour de moi et apprécier les paysages, les odeurs et le chant des oiseaux.

Je marche le matin entre 8 et 12 km sans m'arrêter. Je fais une pause pour le dîner et ensuite je m'arrête toutes les heures jusqu'à destination. De cette façon j'arrive en relative bonne forme et il est suffisamment tôt pour m'occuper du repas, du lavage, de la douche et des provisions. Juste avant d'arriver à Fromista, je longe le canal de Castille large d'une cinquantaine de pieds. Selon le guide Rother, ce canal a été construit entre 1753 et 1859. Il est long de 20 km et compte 49 écluses lui permettant de franchir une dénivelée de 150 m. Il était utilisé pour le transport des céréales et jusqu'à 400 bateaux par jour, tirés par des mules circulaient sur le canal. Depuis 1959, il n'est plus utilisé que par des pagayeurs en randonnée. J'y étais sur l'heure du dîner et je me suis arrêtée pour manger. Bien installée, assise le dos contre mon sac, pieds nus au soleil, j'ai mangé mes fruits, mon fromage, mes noix et mon jambon. J'ai laissé passer les randonneurs sachant qu'il n'y a plus aucune raison de me presser, j'arriverai bien quand j'arriverai et il y aura toujours un lit de disponible.



Sur les bords du canal de Castille

Toutefois, cette sérénité ne me rend pas aveugle à la mise en scène évidente dont je fais partie. Le chemin, marqué de multiples indications sur la direction à prendre, conduit le pèlerin d'un hameau à un autre et le guide à travers les villages souvent vides et n'offrant en fait d'infrastructure qu'un endroit où prendre un café et dans certains, rien du tout. Il n'y a pas trace d'école, de mairie ou de caserne de pompier. Dans quelques-uns de ces villages, même l'église est inexistante. En fait de découvertes architecturales ou historiques, je ne vois dans certains de ces endroits que les ruines d'habitations abandonnées. J'apprendrai, quelques jours après avoir quitté León, lors d'une conversation avec le tenancier d'un commerce à Villavente, que les villages sont en fait inhabités durant la saison basse du tourisme, c'est-à-dire entre les mois de novembre et mai. Les gens habitent et travaillent dans les plus grosses villes; León, Burgos, Astorga, et ne reviennent au village que pour la saison touristique qui s'étend de juin à octobre. C'est pourquoi il est indiqué dans mon guide de randonnée, une population ne comptant que 60 (Moratinos), 10 (Villamayor del Rio) ou même un seul habitant (Manjarin), représentant le nombre de personnes dont l'adresse fixe est celle du village. Le moment que j'ai choisi pour voyager, le printemps, apporte néanmoins l'avantage de trouver un lit n'importe où sans avoir à m'inquiéter. Cependant, la commercialisation est visible partout.



Dimanche 24 avril – Jour 22 – Itero de Vega – courriel à tous

On continue à traverser des villages médiévaux. La plupart semblent complètement vides. Quand on y passe, il n'y a personne dans les rues, les volets sont fermés et aucun bruit ne passe les murs. Souvent, il ne reste que des ruines, mais la route du pèlerin nous amène à déambuler dans les rues. À d'autres endroits, ce sont toujours des constructions datant de centaines d'années et les villages se sont transformés en maison de commerce de toutes sortes. Dans le village de Castrojeriz, il y avait un bar, un restaurant ou une auberge à toutes les deux maisons. Le tourisme fait vivre les villages, mais pour les commerçants seulement.



Dans mon carnet :

Lundi 25 avril – Jour 23 – de Villarmentero de Campos à Calzadilla de la Cueva – 28 km

(...) [à Calzadilla de la Cueva] *Une auberge commerciale comme bien d'autres. Une des couchettes de lits superposés dans un grand dortoir pour cinq euros, les premiers arrivés ont droit aux lits du bas et ensuite on offre les lits du haut.*

*Vendredi 29 avril – **Jour 27** - de León – courriel envoyé à tous*

Les auberges commerciales sont à peu près toutes semblables. On y offre un lit dans une chambre de 6 à 60 lits. Ce sont des lits superposés au grand désespoir des derniers arrivés. On y trouve aussi souvent une cuisine, des laveuses sèches, des machines distributrices de bière et boissons gazeuses et elles sont souvent combinées à un restaurant.

La deuxième étape du voyage prend fin devant la cathédrale de León. Je me suis habituée à la routine des journées de marche, la crainte des premiers jours de ne pas pouvoir atteindre le but a totalement disparu. Je n'ai plus aucun doute quant à l'atteinte de la destination. Cependant, l'exaltation et la fébrilité du début ont fait place à une certaine aisance, presque une légèreté face aux décisions à prendre sur le chemin. Face aux réalités du chemin, à la vue omniprésente des panneaux réclame des bars, des *tiendas*, des *albergas* et autres services offerts aux pèlerins, je me suis débarrassée des scrupules de la pèlerine « débutante » : défense de n'emprunter quelque véhicule à moteur, obligation de marcher tous les jours, porter son bagage soi-même, souffrir. Je ferai bien comme je l'entends. Cependant, je prends conscience de la chance que j'ai d'aller à pied, à mon rythme, lentement, quand tout va si vite autour de moi; les gens qui s'en vont travailler, ceux qui se déplacent en voiture, je me rends compte de la richesse que je possède d'avoir le temps pour la réflexion.

3.2.3 L'âme - la passion

Le Chemin est une alchimie du temps sur l'âme

Jean-Christophe Ruffin, *Éternelle randonnée*

Plus que 325 km à parcourir avant l'arrivée à Santiago de Compostela. Deux montées mythiques se trouvent sur le chemin de cette étape; la première étant celle de la Cruz de Ferro à 1 500 mètres d'altitude, et la seconde, celle vers O'Cebreiro à 1 300 mètres. Les cols de San Roque et d'Alto do Poio marquent l'entrée en Galice où le chemin devient ensuite promenade. En Castille-et- León se trouvent aussi deux régions typiques³¹, soit la Maragataria, où se situe la ville d'Astorga et qui s'étire jusqu'à la Cruz de Ferro – on y parle le léonais – suivie par la région du Bierzo dont la capitale est Ponferrada. La Galice se divise en quatre provinces : La Corogne, dans laquelle se situe la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle, Lugo que je traverserai d'est en ouest. Ourense et Pontevedra, toutes deux situées plus au sud du Chemin n'accueillent que les pèlerins qui arrivent par le camino de la Plata. Le castillan et le galicien sont les deux langues officielles de la Galice.

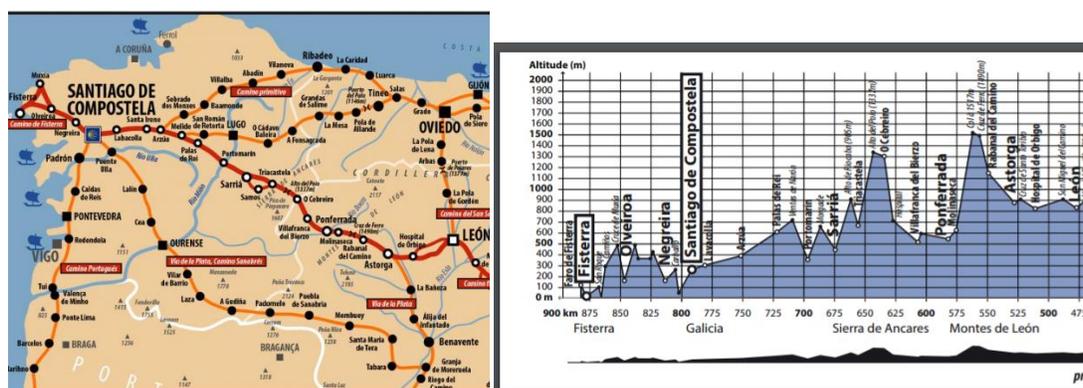


Fig. 10 Carte indiquant les étapes entre León et Santiago et profil des dénivelées

³¹ Aussi appelé *comarque*, et aussi traduit par *compté* en français. La *comarque* est un regroupement de municipalités qui peuvent avoir un rôle administratif. La *comarque* est une division géographique, culturelle, historique, économique ou autre dont le territoire se définit autour d'une ville-centre. (Wikipédia-comarque)

La troisième et dernière partie de mon voyage débute par notre arrivée dans la ville de León. J'y entre accompagnée de Kirsten. Notre expérience de l'entrée à Burgos, qui s'était complétée par une marche de plusieurs kilomètres en milieu urbain, nous avait échaudées. On nous avait averties que l'entrée à León serait aussi, sinon plus pénible puisqu'avant d'atteindre la vieille ville, il nous faudrait parcourir environ 8 kilomètres dans la zone industrielle de la ville. Kiki et moi avons donc décidé de « tricher » et d'entrer à León par autobus à partir de Mansilla de Las Mulas située à une dizaine de kilomètres. Après avoir trouvé une chambre dans une *alberge* privée à deux rues de la cathédrale, nous partons à la découverte de la vieille ville. Encore une fois, la grandeur de l'architecture nous impressionne. Trop tard pour la visiter, nous déambulons dans les rues jusqu'à ce que nous rencontrions encore une fois, Philipp et Anni avec qui nous prenons rendez-vous pour le repas du soir. En sortant, du restaurant, nous admirons la cathédrale éclairée de nuit.



Cathédrale de León

Le lendemain, je décide de passer outre la visite de l'intérieur et je donne rendez-vous à Kiki à Virgen del Camino située à une dizaine de kilomètres à l'ouest. J'en profite pour trouver un endroit avec des ordinateurs et visiter un peu l'autre côté de l'enceinte de la vieille ville. Les

coquilles St-Jacques incrustées dans les trottoirs me mènent en fin d'après-midi vers l'extérieur de la ville.



Vue d'une rue pédestre de León



Coquille encastrée dans le trottoir

En quittant León, je partage dans mes échanges avec ma fille et mon conjoint une certaine frustration et je porte un regard sévère sur le vécu des derniers jours.

Vendredi 29 avril – Jour 27 – León – courriel personnel à ma fille, Tania

Je peux te dire pour le moment que la route et les expériences des derniers jours ont modifié radicalement ma façon de voir ce voyage. Je devrai prendre un peu de recul, mais pour l'instant j'ai plutôt l'impression de faire du tourisme très superficiel plutôt qu'un pèlerinage.

Même jour – courriel personnel à mon conjoint

Ma façon de voir ce voyage a drastiquement changé depuis quelques jours. Après la Navarre, je me questionnais sur l'existence du « vrai » pèlerin et je n'en voyais pas beaucoup d'exemples. Aujourd'hui, je suis certaine que ce n'est pas une espèce en voie de disparition, mais bien une espèce qui a disparu. Les gens ici sont beaucoup plus en vacances que toute autre chose. Tout le monde finit la journée avec une bière ou du vin, un repas copieux. Peu d'entre nous prennent le temps de visiter les églises ou autres monuments historiques. Peu connaissent le nom des communautés autonomes traversées et encore moins celui des provinces. Je ne vois pas d'esprit d'entraide ou d'esprit

communautaire. Aucune auberge à date n'a offert de repas communautaires, s'il y a un repas c'est l'hospitalero qui le prépare et nous le payons. De plus, depuis le départ je ne peux dormir plus de quelques heures par nuit, ça commence à se faire sentir. Dans certains endroits, les groupes de gens sont simplement ignorants allant jusqu'à faire jouer de la musique à fort volume dans le dortoir. (...) Les joies du chemin pour moi demeurent les multiples rencontres avec des gens de partout dans le monde et les paysages toujours aussi formidables.

Je ne retrouve que peu de notes faisant référence à cet état d'esprit dans mon carnet, si ce n'est que celles sur le manque de repos dû aux nuits trop courtes et un tracé qui longe la nationale ou qui nous force à déambuler sur le pavé des rues.

Dans mon carnet :

Toujours le même jour en sortant de León : La route est indiquée à l'aide des coquilles incrustées sur les trottoirs de la ville et on passe de León à un village, puis à celui de la destination. On est toujours dans la rue, dans le trafic, dans le désintéressement total des gens.

Ces trois jours, comprenant la journée de notre arrivée en autobus, le lendemain occupé à découvrir la vieille ville et sa cathédrale et le jour suivant au sortir de la ville et de sa banlieue, ont refroidi mon sentiment d'appartenance à la communauté pèlerine. Assise dans l'autobus, au milieu d'autres touristes, ou à marcher dans les rues du centre-ville, accoutrée de mes bottes, mon sac à dos et mes bâtons de marche, ou encore, en poursuivant ma route vers Virgen del Camino, sans réelle transition entre la ville, la banlieue et le village, je me fais l'effet d'une excentrique déguisée en pèlerine. À la sortie de León, je suis seule à battre le pavé des trottoirs dans une enfilade de rues, au son du trafic et des odeurs de gazoline, sans rien pour me rattacher au statut

pèlerin sous le regard des habitants de ces quartiers défavorisés. Ce n'est qu'en pénétrant dans l'alberge de Virgen del Camino et grâce à l'accueil que me font Kirsten et Azor, que je me sens de retour dans ma communauté. Je prends dès lors la décision d'éviter l'épreuve qui consiste à passer une nuit dans les grosses villes, et ce jusqu'à Santiago.

La troisième partie du chemin, comme me l'avait prédit Shirley, fait place à l'âme du voyageur. Pour plusieurs personnes rencontrées sur le chemin, cela se traduit par une foi renforcée, pour d'autres par une spiritualité qui se manifeste dans le quotidien comme un signe leur étant envoyé par un être suprême. De mon côté, ne voyant dans la présence d'un âne sur le chemin ou d'oiseaux de proie tournoyant au sommet d'une montagne, que des manifestations très logiques de comportements animal, j'ai préféré à plusieurs reprises me distancer des discussions sur le sujet afin de ne pas froisser une sensibilité quelquefois excessive. Les coïncidences, les rencontres d'exception ou les événements marquants, font pour moi, partie du quotidien et il m'appartient d'y être attentive, que ce soit sur le chemin de Compostelle ou dans ma vie de tous les jours. Cependant, j'ai bien compris la nécessité de respecter la perception des personnes et la lecture qu'elles faisaient de leurs propres expériences.

Toutefois, c'est dans cette dernière partie du voyage que les particularités locales et territoriales m'ont semblé plus manifestes. Bien que pour les autres communautés autonomes, mon guide indique les spécialités culinaires de la région, c'est en Galice que je goûte le digestif *liquor di hierbia*, fait du type de kalé qu'on retrouve dans tous les jardins. C'est aussi avant même d'arriver à Melide que le poulpe est offert à toutes les tables. Entre Virgen del Camino et Villavante, faisant chemin toujours en compagnie de Kirsten, nous avons aperçu ce que nous avons cru de prime

abord, être des reproductions de maisons de hobbits. On reconnaît ces constructions par leurs portes d'entrée placées à flanc de colline, mais on les discerne de loin par les cheminées qui émergent dans les prés. Elles servent de caves à vin ou d'entrepôt à légumes privés. J'ai pu en visiter une seule chez Joss, à quelques kilomètres passés Vilares de Órbigo.

Autres particularités, la rencontre d'un troupeau de moutons en transhumance, fait de plus en plus rare en Espagne à cause de la baisse du prix de la laine dans les années '60 et '70, et ensuite celui de la viande et surtout à cause du transport plus rapide par camion.



Nous avançons toujours sur le chemin de ce qu'il reste de la *Meseta* bordée par les infrastructures centenaires d'irrigation, toujours en fonction, à travers un plateau de végétation clairsemée appelé le *páramo*.

Le dimanche du 1^{er} mai, je quitte Villavante pour me rendre à Astorga à quelques 20 kilomètres, où je rejoindrai Kiki qui compte y prendre une journée pour laver tout son linge, sac de couchage et sac à dos inclus, afin de se débarrasser des détestables punaises de lit qui l'incommodent depuis quelques jours. Pourtant, je m'arrête après seulement 3 kilomètres de mon point de départ, à Hospital de *Órgibo*. Après y avoir pris mon déjeuner et repris la route, j'ai dû rebrousser chemin

pour récupérer mes bâtons de marche oubliés au bar où j'avais déjeuné. Ce n'est qu'en retraversant le village à toute vitesse que j'ai pris conscience du stress qui m'habitait à tenter de rattraper de nouveaux compagnons de route. Je me suis arrêtée à l'entrée du pont du village pour réaliser que j'avais presque ignoré son existence à la première traversée. Et pourtant, ce pont, le *Puente de Órgibo*, assis sur 20 arches est le plus long de tous les ponts du *camino francés*. Il date des 10^e et 11^e siècles. Après la prise de photo, j'ai franchi paisiblement le pont en me mettant consciemment à l'écoute de mon environnement et de mes sensations. Une fois de l'autre côté, j'ai repris le chemin avec tous mes sens en éveil. C'est à ce moment précis que je me suis promis de demeurer réceptive et vigilante aux opportunités de rencontre et d'expériences placées sur mon chemin.

Dans mon carnet :

Dimanche 1^{er} mai – Jour 29 – de Villavante à Hospital de Órbigo – 3,2 km

... J'ai poursuivi mon chemin plus doucement en prenant conscience de ce qu'il y avait autour de moi : les préparatifs sous le pont pour la fiesta du 1^{er} mai, la beauté du pont et du village, la présence des cigognes. À la place centrale, devant l'église se trouvaient deux marcheurs, Clara et James. James soignait les pieds de Clara. Je me suis arrêtée, on m'a offert du cidre et j'ai de mon côté partagé quelques provisions. À ce moment, j'ai décidé de rester pour la journée. Les cloches sonnaient pour la messe et, pour la première fois, je suis entrée dans une église. J'ai assisté à la messe célébrée en espagnol. Il y avait une chorale, les chants étaient incroyablement beaux et résonnaient sous la voûte.



Pont à Hospital de Órbigo



Arrière-cour de l'alberge Verde

Cet instant de répit a marqué le début d'un nouvel état d'esprit m'amenant à marcher avec la certitude de pouvoir me fier à mon intuition ou même de suivre mes impulsions. Cette journée toute spéciale entamée sur le pont surplombant le *rió de Órbigo*, s'est poursuivie avec l'accueil le plus bienveillant de mon périple à l'alberge *La Verde*, ainsi qu'une soirée exceptionnelle en chansons et musique traditionnelles, et par un repas végétarien digne d'une grande table. Pour couronner le tout, le coût du lit était à 9 euros et le reste, soit le repas du soir, le déjeuner et une séance de yoga d'une durée d'une heure et demie, était *donativo* (don). C'est au lendemain de cette soirée mémorable que j'ai rencontré Joss. Il retape le terrain d'un ami âgé qui a acheté une petite maison d'été. Il y passe la majeure partie de l'hiver avant de reprendre la route vers la Suisse, la France et l'Allemagne où son métier de marionnettiste le mènera durant la saison chaude. Entouré de collines à l'est, au sud et au nord, il y a installé des chaises afin de contempler le paysage tout au long de la journée. Il m'invite à visiter la maison et ensuite à marcher jusqu'à chacun des promontoires afin que je saisisse la beauté du paysage qui nous entoure.



Promontoire du sud, en haut à gauche



Vue du promontoire nord.

Dans mon carnet :

... La maison est située en bordure de route, au centre d'une dénivelée, blottie entre trois collines. Au sommet de chacune d'elle, il y a ancré, une chaise. J'os m'invite à grimper les collines et à aller admirer le paysage du haut de chacune. D'un côté, je fais face à l'ouest et je peux voir le tracé qui monte vers le haut d'une montagne. Loin derrière, fermant l'horizon, les monts León que nous devons traverser. Sur l'autre colline, je fais face au sud et je peux apprécier le travail de terrassement effectué par Joss, mais aussi le chemin que j'ai gravi pour arriver chez lui. Avant de se quitter et afin de souligner ce début de journée si spécial pour moi, Joss m'amène vers la botega qui jouxte la maison et ouvre un album rempli d'une collection de plus de 2000 trèfles à quatre feuilles plastifiés, ramassés au fil de ses pérégrinations. Il m'en offre un de mon choix et me remercie de m'être arrêté pour voir le travail dont il est si fier.

Les rencontres singulières se sont succédé durant la journée. La suivante fut avec une jeune femme assise seule dans un parc tentant d'ajuster une attelle à son genou. Découragée, elle marchait depuis deux jours avec ce mal lancinant. Le matin de notre rencontre, elle avait été ralentie par la douleur se laissant devancer par son compagnon de route qu'elle devait rejoindre

quelques kilomètres plus loin pour le déjeuner. Je lui ai proposé de bander son genou avec le *K-tape*³² en lui expliquant l'avoir utilisé auparavant pour d'autres compagnes de route qui s'en étaient trouvées soulagées. Puis je l'ai laissé. Nous nous sommes rencontrées quelques jours plus tard dans un bar. Elle et son compagnon sont venus m'embrasser et me remercier. Elle allait beaucoup mieux et était à ce moment certaine de pouvoir marcher jusqu'à Santiago.

Dans mon carnet :

Plus tard, dans la journée, au bout d'une montée, une jeune femme australienne accueillait les marcheurs derrière un kiosque et offrait des fruits, du gâteau, des jus et autres produits, le tout donativo. Elle m'expliqua qu'après des années de débauche, elle avait désiré se faire moine au Tibet. Une connaissance lui a proposé de marcher vers Compostelle avant de s'exiler, ce qu'elle a fait sans trop y croire. Puis, elle s'est arrêtée où elle se tenait et avait rencontré David qui avait acheté la propriété ou plutôt une vieille bergerie. Il vivait là depuis 5 ans sur le bord de la route à longueur d'année et transformait tout doucement le lot en y plantant des arbres fruitiers et en préparant le terrain pour la culture. Judy s'y était installée depuis près de deux ans et comptait y rester. Elle avait retrouvé sa foi en l'humanité.



³² Bande élastique adhésive utilisée en kinésithérapie pour soulager les douleurs et pour le soutien musculaire.

Les rencontres du chemin sont trop nombreuses pour être toutes racontées. Certaines sont exceptionnelles de par les histoires personnelles qui ont mené les gens sur la route, d'autres pour le parcours de vie des personnes rencontrées, d'autres encore par la singularité des événements qui les entoure.

Dans mon carnet :

Mardi 3 mai – Jour 31 – de Murias de Rechivaldo à Rabanal del Camino – 17 km

L'entrée du village de Santa Catalina de Somoza est occupée par plusieurs petits bars. Je m'arrête à l'un d'eux et m'installe pour le déjeuner. Quelques minutes plus tard, Kiki apparaît devant moi un peu surprise, mais heureuse elle aussi de me retrouver. Nous nous étions perdues de vue quand j'ai décidé de demeurer à Hospital de Órgibo. On se raconte nos dernières journées. Je quitte un moment la table pour la salle de bain à l'intérieur de l'établissement. À mon retour, Shirley, l'Australienne, rencontrée à plusieurs reprises, accompagnée de son mari, se précipite vers moi en criant mon nom « Linda, Linda ». Elle se jette dans mes bras. Je suis surprise de l'intensité des effusions que je trouve quelque peu théâtrales, surtout au milieu de cette rue étroite, devant tous ces marcheurs attablés. Puis, toujours serrée dans les bras l'une de l'autre, j'aperçois Kiki derrière Shirley qui me regarde fixement et qui place ses deux index en croix. J'ai alors compris que l'étreinte de Shirley n'en était pas une de joie, mais d'une grande tristesse. Ron était décédé et Shirley pleurait sur mon épaule.

Nous nous sommes alors attablées toutes trois et Shirley a relaté les derniers moments de Ron à León. Décédé dans la nuit du 28 au 29 avril à 1 h 15 d'une crise cardiaque. Après l'incinération et les arrangements pour le retour des cendres de son mari à une date ultérieure, Shirley a décidé de continuer son

chemin jusqu'à Compostelle en mémoire de son mari et pour tenter de faire son deuil.



Coïncidence? Jane est arrivée sur les entrefaites. Elle était au comble du bonheur quand après l'avoir salué, Kiki lui a remis la coquille Saint-Jacques signée par le mari de Jane. La coquille s'était détachée du sac de Jane pendant une rencontre avec Kiki deux jours auparavant dans un bar sur la route. Jane croyait l'avoir perdue pour de bon. Son mari la lui avait remise avant son décès en guise de porte-bonheur. Jane et Shirley ont alors fait connaissance et marchent ensemble depuis.

12 mai – courriel à tous dans lequel je relate cet événement :

Le chemin n'est pas qu'une randonnée de plaisir. (...) Je me compte réellement chanceuse de pouvoir faire ce voyage et de vouloir le faire. Je suis privilégiée de rencontrer autant de personnes spéciales sur mon chemin. Adios Ron, Buen camino Shirley.

Cet événement plus que tout autre aura marqué cette étape du chemin. Je rencontrerai Shirley et Jane ainsi que Kiki de façon intermittente dans les jours qui suivirent pour ensuite les perdre de vue et ne les retrouver ensuite qu'à Compostelle au dernier soir du voyage. Je continue mon

chemin vers l'ouest ayant déjà dépassé Astorga, je me dirige vers la traversée des Monts de León et son point culminant, Cruz de Ferro, à 1528 mètres d'altitude.

Dans mon carnet :

Mercredi 4 mai – Jour 32 – de Rabanal del Camino à Molinaseca

(...) Plus je monte, plus je m'émeus (encore une fois!). Le paysage change drastiquement. Les montagnes se dessinent et les vallées se creusent de plus en plus profondément. La cordillère est très présente à l'horizon, mais elle partage l'espace avec les monts León que je traverse. (...) Partout, dans les champs, je vois des quadrilatères formés de pierres superposées. J'ai cru que c'était des ruines, mais j'ai appris plus tard que c'était en fait des enclos à moutons ou pour certains, des barrières visuelles délimitant les terrains privés. Plus je monte et plus le paysage se laisse découvrir. Les gorges sont de plus en plus profondes, les montagnes s'alignent les unes derrière les autres, le soleil allume les prairies et les villages au loin ne laissent plus apparaître dans la photo que des taches blanchâtres. Je monte toujours plus haut, la bruyère colorée de jaune, de blanc et de mauve fait place à une forêt de conifères. Puis, à ma grande surprise, j'aperçois le monticule de pierres. Je suis arrivée... sans grand effort à la Cruz de Ferro. J'en suis émue. Je constate des progrès significatifs en force et en endurance. Cette colline m'aurait découragée et essoufflée il y a trois semaines. Aujourd'hui, j'atteins son sommet en m'émerveillant du paysage.



En reprenant le chemin pour descendre un sentier avec une dénivelée de 1000 mètres vers Molinaseca, je fais la rencontre de Francisco de Madrid. Il connaît bien la géographie, l'histoire, la politique et même un peu la flore de son pays qu'il aime profondément. Il devient une source de connaissances que je mets à profit tout au long de la descente. Je trouve enfin réponse aux questions que j'avais sur les champs de maïs brûlés – pratique répandue afin de déclarer des pertes au gouvernement – sur les villages trop souvent déserts – d'octobre à juin, à cause de la basse saison – sur les plaques de métal ou de bois placées à mi-hauteur contre les portes d'entrée – pour empêcher la pluie d'entrer et le nom de cette magnifique fleur sauvage – l'*arja*. Les villages blottis tout au fond des vallées me fascinent et donnent l'impression d'exister en dehors de ce monde.

Buisson d'*arjas*

Sentier conduisant à Molinaseca



Pont à l'entrée du village

Les trois jours suivants, je traverse les vallées d'El Bierzo suivie de celle du Rio Valcarce qui me mènent jusqu'au col d'O'Cebreiro et une dernière montée vers celui de San Roque à 1270 mètres d'altitude, avant de traverser en Galice. Le paysage se transforme, le printemps est bel et bien arrivé.



Vue des contreforts de Ponferrada

Champ de coquelicots

Arbre de Judée

Dans mon carnet :

*Jeudi 5 mai – **Jour 33** – de Molinaseca à Camponaraya – 18 km*

Les fleurs ont toute mon attention : les glycines qui tombent en longues grappes mauves, les roses rouges, les lys bleus, les rhododendrons roses, les coquelicots rouges sur le fond vert des champs de blé, les callas blancs immenses.

*Samedi 7 mai – **Jour 35** – d'Ambamestos à Hospital da Condensa – 19,5 km*

Les forêts sont très humides ce qui donne aux arbres des allures dramatiques. Ils sont recouverts de tourbe verte et leurs branches sont souvent dénudées. La vigne envahit les troncs et les branches qui se rejoignent souvent au-dessus de nos têtes ne laissant passer que quelques percées de soleil au sol.



Forêt mixte de feuillus – très humide



Sentier en montant vers O'Cebreiro Statue du pèlerin au col de San Roque

Dans mon guide de randonnée (p. 176) :

« Le chemin (camiño en galicien) est surtout maintenant une promenade au milieu d'un superbe paysage : il vous mène à travers d'idylliques pâturages de vaches et des villages pittoresques, au cœur de forêts de chênes et d'eucalyptus ombragés – vous offrant ainsi l'occasion d'une dernière réflexion avant d'arriver au but ».



Frontière – entrée en Galice

Vue à partir de O'Cebreiro

Un des nombreux ponts de Galice

Et c'est effectivement le type de parcours qui s'ouvre à nous pour les jours qui suivent. La marche est facile de Triacastela à Vilei-Barbadelo. La borne kilométrique du 100 kilomètres ou plutôt 99.930 nous indique la distance qui nous sépare de Saint-Jacques-de-Compostelle. Tous les marcheurs s'y arrêtent pour la photo souvenir. À partir de ce point, nous rencontrons de plus en plus de marcheurs sur la route. La *compostela* n'est remise qu'aux pèlerins ayant marché un minimum de 100 kilomètres avant Saint-Jacques-de-Compostelle et beaucoup d'Espagnols

entreprennent cette portion de la route durant une longue fin de semaine. Cette affluence se ressent surtout au moment de choisir l'*alberge* pour la nuit. À plus d'une reprise, il m'aura fallu me rabattre sur des refuges privés, faute de place dans les *alberges* municipales ou paroissiales.

Je reconnais plusieurs des particularités de la Galice mentionnées dans mon guide de randonnée. Entre autres, la pratique courante de couvrir les toits de maison en tuiles rouges partout ailleurs, n'est pas employée partout en Galice. À l'approche de Portomarin, vue d'une hauteur, cette évidence me cause tout de même une surprise. Puis les *pasadoiros* (grandes dalles pour franchir les ruisseaux), les *corredoiras* (chemins creux entre des murs de pierre) et les *hórreos* (longs silos à grains en pierre sur pilotis) caractéristiques en Galice, se multiplient sur le chemin



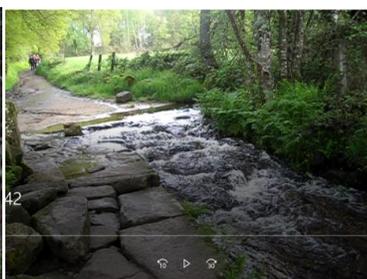
Portomarin



Corredoiras



Autre type de corredoiras



Pasadoiros



Hórreos

Pour plusieurs, le chemin qui traverse la Galice est le plus beau. De mon côté, comme je préfère la marche en montagne, je trouve le sentier quelquefois un peu trop paisible. Puisque plusieurs

nouveaux venus sont maintenant sur le chemin, je me plais à tester mes capacités physiques en dépassant les groupes qui avancent péniblement dans les montées, lentement dans les descentes et précautionneusement sur les *pasadoiros*. Il pleut tous les jours, mais qu'à cela ne tienne, les forêts d'eucalyptus géants bordent notre route et leur odeur se répand dans l'humidité du jour.

Ma routine de marche a été modifiée depuis la rencontre avec Francisco. Nous ne partons jamais avant 8 h du matin, nous déjeunons une heure plus tard, moi encore et toujours de l'omelette aux patates – le *tortilla patata* – et café, lui d'une madeleine ou autre pâtisserie avec un *café con latte*. Vers 11 h, nous prenons une pause pour une bière et un encas, qui consiste en un demi-sandwich, une omelette ou un plat de jambon. Nous reprenons le chemin jusqu'à 13 ou 14 h pour prendre un repas copieux de trois services, avec une soupe nourrissante, un plat principal de poisson ou viande et un dessert, le tout accompagné de vin, d'eau et de café. Il m'est toujours un peu difficile de reprendre le chemin après un tel festin, mais rien n'y paraît une heure plus tard. Nous nous

arrêtons vers 17 ou 18 heures et ne prenons qu'un repas très léger en soirée.



Grâce à Francisco, je découvre la cuisine locale aux côtés des locaux. Impossible de passer à côté du poulpe de Melide que nous dégusterons, au repas du soir à 22 h, en compagnie de trois femmes de

Valence rencontrées à Portomarin. Le lendemain, à Arzúa, je m'assieds devant ma première paëlla au grand dam de ces mêmes trois amies de Valence, qui font la leçon à Francisco pour m'avoir conseillé un plat qui n'est que la pauvre réplique de celui de Valence.

Nous ne sommes plus qu'à environ 25 kilomètres de Compostelle. Je sais la fin toute proche et un sentiment qui oscille entre tristesse et euphorie persiste. Les bornes indiquant le décompte avant l'arrivée me deviennent accablantes.

Dans mon carnet :

*Dimanche 15 mai – **Jour 43** – de Salceda à Lavacolla – 17,3 km*

La journée aura été magnifique avec du soleil et des portions de sentier à travers des forêts sombres et d'autres claires bordées d'eucalyptus. La floraison des rosiers et des glycines est à son paroxysme. J'ai le cœur gros, je sais que la fin du voyage est demain, mais Francisco est joyeux et me parle du voyage organisé pas sa sœur pour lui et sa jeune nièce. Il est heureux d'avoir accompli la promesse de marcher une portion du chemin en remerciement de sa guérison après un grave accident. Il est heureux de retourner chez lui vers sa femme à Madrid. Je suis aussi heureuse de retrouver les miens, mais j'aimerais bien continuer à marcher encore un peu.



Le dernier soir avant d'arriver à Compostelle, nous décidons d'arrêter notre marche à Lavacolla, site de l'aéroport de Compostelle, situé à quelque 17 kilomètres de notre but. J'avais pensé pousser jusqu'à la Montée de Gozo, mais l'idée de coucher dans un gîte de plus de 400 lits me déplaisait. Toutefois, l'hôtel que nous choisissons me démoralise tout autant. J'aurais aimé

échanger sur l'expérience vécue et célébrer cette aventure, mais je n'ai appris que le lendemain, la présence de Shirley et de Jane à un autre hôtel de la ville. Une fois douchés et changés, nous nous attablons à la terrasse de l'hôtel devant une bière avec le reste des locaux ou de ces voyageurs descendus d'avion. L'incapacité de communiquer avec ces « faux pèlerins » qui seront aussi dans les rues de Saint-Jacques dès le lendemain, provient du manque de concordance entre l'immense satisfaction – si ce n'est de l'orgueil – d'avoir franchi en quelques 40 jours le trajet qu'eux n'auront mis que quelques heures à accomplir. Une pensée furtive me traverse l'esprit et je trace un parallèle avec cette situation et l'écart qui existe entre la théorie et la pratique d'une expérience. Le lien avec le mémoire en cours est tout à coup limpide. On peut parler de territoire, le définir, le délimiter, le circonscrire, le caractériser, mais il ne deviendra vivant que s'il est vécu.

Dans mon carnet :

Lundi 16 mai – Jour 44 – Monte de Gozo

C'est durant la nuit sans sommeil que j'ai décidé de partir avant le lever du soleil, en quelque sorte pour retrouver l'état d'âme des premiers jours. Quoiqu'à ce moment-là je ne marchais pas seule, j'ai senti qu'il était important que je le sois pour le dernier lever de soleil et pour les kilomètres me séparant de la Montée de Gozo.

Je suis donc partie à 6 h du matin sous la lumière des réverbères de la route pour bientôt bifurquer dans la campagne... sans lampe frontale. Je me suis habituée rapidement à la pénombre. Par contre, j'avais un peu peur de perdre la route, car je distinguais mal les flèches jaunes dans l'obscurité. (...) J'étais bien, seule, à me remémorer mon voyage. L'aurore s'est doucement répandue à travers l'horizon puis dans les vallées et les montagnes. Je suis arrivée à la Monte de Gozo et j'ai été voir cette grande alberge pouvant héberger 400

personnes. J'étais heureuse de ne pas y avoir dormi. On aurait dit des baraques d'armée. En remontant la pente vers l'énorme monument, le soleil est apparu d'entre les nuages, pâle et incertain. (...) Une heure plus tard, Shirley, Jane et Francisco m'ont rejoint autour d'un café. (...)

Francisco est totalement désenchanté, il se sent trompé. Monte de Gozo signifie « joie immense ». C'est la joie que tout pèlerin devrait ressentir à la vue de Santiago. Mais il est difficile de distinguer la vieille ville et encore moins sa célèbre cathédrale dissimulée derrière les édifices de la ville moderne.

En estampillant ma crédentielle à la porte de la chapelle du Monte de Gozo, l'un de ces touristes - arrivé quelques minutes auparavant par autobus - m'a demandée, après avoir vérifié quel était mon point de départ et agréablement surprise de me savoir canadienne, s'il pouvait me prendre en photo. Voilà! À ces yeux, je représentais une authentique pèlerine!



Monument du *Monte de Gozo* rappelant
Les visites papales depuis 1993



Vue sur la ville de Santiago à partir de *Monte de Gozo*

Tout comme à Burgos et à León, la cathédrale de Compostelle se gagne. Après les concessionnaires automobiles, les supermarchés et restaurants, on se retrouve dans une rue étroite qui donne l'impression d'un goulot d'étranglement pour citadins et pèlerins se dirigeant vers la vieille ville. Ce trajet, quoique beaucoup plus court que dans les autres villes, freine quelque peu l'allégresse à laquelle on se prépare. Point de poésie dans ce retour à la réalité. Les rues bondées,

le bruit et la frénésie qui nous entourent effacent rapidement l'émotion ressentie sur le mont de Gozo, sachant le dénouement de l'aventure imminent.



Premier aperçu de la cathédrale



On se rapproche, avec d'autres pèlerins

J'arrive enfin devant la cathédrale accompagnée de Francisco. Nous marchons tout autour et pénétrons par la *Porta do Camiño* pour déboucher sur la *Praza da Quintana* où nous nous installons à l'un des cafés extérieurs. Le soleil est au rendez-vous, il est près de midi. En quelques minutes nous sommes rejoints par Ingrid et ensuite par Shirley, Jane et Karen. Pendant plus d'une heure, de cette place centrale, nous accueillerons et trinquerons à notre table avec les personnes rencontrées durant notre voyage. Ne manque, pour moi, à cette réunion que Kirsten que toutes ont aperçu un peu plus tôt, mais qui demeure invisible. Toutefois, on m'apprend que plusieurs ont convenu de se retrouver le soir même devant la porte principale de la cathédrale et partager un dernier repas. Nous nous séparons donc pour trouver un endroit où dormir en prenant rendez-vous pour cette soirée.



Praza da Quintana avec Shirley, Jane et Karen

Après avoir déposé mes sacs à l'auberge, j'occupe l'après-midi avec la visite de la cathédrale. Comme toutes les cathédrales espagnoles, celle de Compostelle est de dimension spectaculaire. La construction de la cathédrale a débuté en 1075 et terminée en 1211. Des ajouts, dont entre autres, la façade ouest et son escalier monumental ainsi que deux tours, se sont greffés à la structure centrale entre les 13^e et 18^e siècles.



Je déambule tout l'après-midi dans la vieille ville bondée de touristes. Les boutiques souvenirs sont remplies à ras bord de babioles compostellanes : des coquilles Saint-Jacques de toutes les grandeurs, les étals de cartes postales, des cartes géographiques en 3D du trajet, des représentations de toutes les tailles de la cathédrale, les mini-bornes marquées de la flèche jaune

et les T-shirts (made in China) imprimés, le tout débordant sur les trottoirs. Ces trappes à touristes sont suffisamment présentes pour dissimuler la beauté de ce qu'il reste des façades et des monuments historiques de la vieille ville. Je ne suis plus pèlerine. Douchée et vêtue de mon costume de ville, je me fonds, avec une certaine tristesse, dans la foule et le brouhaha de cet après-midi ensoleillé. Je ne peux, comme j'ai choisi de le faire à León, refuser de visiter la cathédrale. Aussitôt à l'intérieur, je me sens gênée et déconcertée. Je connais les rites à respecter : toucher la colonne du milieu du portique de la Gloire et mettre ma main dans la forme creusée par les millions de doigts qui m'auront précédée; frapper ma tête (doucement, on s'entend) à trois reprises sur celle de la statue derrière le porche de la Gloire représentant Maître Mateo agenouillé, ou encore, embrasser le dos de Jacques, une statue du saint homme située derrière le maître-autel pour ensuite descendre dans la crypte y vénérer les reliques saintes. Ces rituels auxquels tout bon pèlerin est invité à participer n'ont aucune signification pour moi, et je ne peux me contraindre à y participer. De plus, la file de dizaines de personnes attendant ces moments de joie était suffisante pour me tenir à distance de ces rites, au demeurant, assez profanes.

Vers les 19 h, je me suis dirigée vers l'entrée principale de la cathédrale. J'y ai retrouvé avec grande joie, Kirsten qui m'enlace en riant. Elle me raconte rapidement les aventures qu'elle a vécues depuis notre dernière rencontre, sa détresse de ne plus me retrouver sur son chemin, la nouvelle confiance en elle-même d'avoir été capable de se débrouiller en maintes occasions par ses propres moyens, sans aucune aide extérieure, ce qui semble avoir contribué à une foi renouvelée en Dieu, plus profonde. Nous nous dirigeons tous vers le restaurant où nous nous attablons devant un menu concocté pour le goût de tous. C'est un repas de célébrations et ce n'est qu'une fois sortis dans la rue, au moment des adieux que l'émotion nous gagne et que les larmes

coulent. Nous prenons rapidement (ce qui se révélera plus tard être trop rapidement) les coordonnées de l'une et l'autre ayant négligé cette pratique auparavant, peut-être pour se convaincre de l'irréalité de cette fatalité qu'est la fin du voyage.



En route vers le restaurant dans les rues de Santiago

Dernier repas en commun

Contrairement aux rituels rattachés à la visite de la cathédrale, j'avais hâte le lendemain de participer à celui qui consiste à récupérer mon diplôme, la *compostela*. Encore une fois, cette étape, dont je me faisais une joie, devient, une fois sur les lieux une simple formalité administrative pour les personnes assises derrière les comptoirs. Après avoir fait la file pendant une trentaine de minutes, j'étais sur le comptoir, mon passeport et ma crédentielle dûment estampillée tout au long de mon trajet par les tenanciers et tenancières d'*albergue*, d'hôtel privé ou autres. La dame en face de moi me remet un questionnaire sur lequel je dois cocher la raison de mon voyage. J'hésite une seconde, ayant déjà lu qu'on ne remettait la *compostela* que si la case cochée était celle indiquant une raison religieuse ou spirituelle. Pour les autres, ils repartaient avec une simple lettre. Je place quand même ma marque devant celle indiquant « autre » me rappelant que mon guide de randonnée mentionnait que cette pratique a été abolie depuis 2014. L'employée reprend le questionnaire et vérifie, selon les tampons de la crédentielle, si j'ai bien marché les 100 derniers kilomètres avant d'arriver à Compostelle. Elle me remet ensuite un document rédigé en latin attestant le respect de cette convention et me propose un tube de carton

pour protéger le document pour la somme de 3 euros que j'accepte de payer. Au moment de reprendre mes documents, elle m'offre une autre *compostela*, celle-là pour 5 euros, sur laquelle le point de départ et le nombre exact de kilomètres parcourus seront indiqués. Je n'apprécie pas cette proposition qui reflète le côté marchand de l'entreprise. Je remercie l'employée avec un sourire et je repars vers la cathédrale. Tant le faste, la richesse et l'opulence qui entourent les bâtiments ecclésiastiques et commandent l'émerveillement de la galerie, tant cet étalage dérange la pèlerine en moi. Tout au long du chemin, j'ai appris à me contenter que de ce qui me sera essentiel pour la route. J'ai aussi tenté, tant que faire se peut, de rencontrer l'autre dans son authenticité tout en demeurant moi-même le plus vrai possible. Pareillement qu'à Burgos ou à León, l'étalage de la richesse de l'Église, le mercantilisme ambiant, le tapage continu occasionné par une foule qui se déplace dans la vieille ville m'éloigne d'un autre monde vécu sur le Chemin et auquel j'aspire y retourner.

Épilogue

Après mon arrivée à Compostelle, j'ai cessé de prendre des notes quotidiennes dans mon carnet considérant le voyage terminé. Je suis demeurée dans la capitale pendant les deux jours suivants pour ensuite me diriger par autobus à Finisterre. Je suis retournée à Compostelle le 19 mai et j'ai pris le train vers Bayonne le 20, un avion vers Paris le 21 et finalement un vol pour le Québec le 22 mai. Encore une fois, les agréables rencontres se sont multipliées à Finisterre, dont Kirsten, Jacqueline d'Allemagne, Kelly et son fils Corbin de la Colombie-Britannique et John d'Italie. Le dernier soir, de retour à Compostelle en compagnie de Francisco, comble de chance, nous avons

croisé Shirley dans une rue de la vieille ville, c'est en leur compagnie que j'ai partagé ma dernière soirée et mon dernier repas à Compostelle.

Dernières notes prises dans le train me ramenant à Hendaye :

20 mai - *Je quitte Santiago. Dans le train, direction Hendaye. Je vois défiler à reculons le paysage espagnol. Bizarre cette impression de reculer dans le temps et dans l'espace. Les champs verts, la terre rouge, les forêts d'eucalyptus. Je n'ai jamais pris le train auparavant. Peut-on reculer ainsi, pendant les 10 heures que durera le trajet? Je cherche des repères, le nom d'une ville, la trace du camino, des pèlerins en route vers Compostelle. Je quitte la Galice par un autre chemin que celui parcouru à pied, mais je la reconnais à ses montagnes et à ses vallées profondes. Les toits rouges se multiplient, disséminés ici et là dans la campagne ou regroupés dans le fond d'une vallée. Les éoliennes, telles des géants, s'alignent sur la crête des montagnes, immobiles pour l'instant, en attente du souffle de la cordillère. Je souris en apercevant les murets de pierres empilées qui, comme je le croyais au début être des vestiges de villages, quand en fait ce ne sont que les frontières de terrains privés bâties à main d'homme. Il me faut me rappeler les « horreos », ces minis(sic) greniers à grains montés sur pilotis de pierres.*

(...)

Je me suis endormie pour me réveiller à Monforte de Lugo. Il est maintenant 12 h 45 et le soleil brille. Nous repartons de l'avant et le paysage défile devant moi. Je pense à ce long voyage à ce que j'en ai tiré et j'ai de la difficulté à en faire le bilan. J'ai aimé marcher tous les jours, beau temps mauvais temps. J'ai découvert une partie d'un pays qui m'était totalement inconnu. Je crois que nous traversons les Asturies à cause des montagnes vertigineuses formées par un seul bloc de rocher. Le paysage est régulièrement coupé par l'entrée du train dans de multiples tunnels. J'ai les oreilles complètement bouchées. Tout à coup, je fais face à mon reflet dans la vitre devenue obscure. Une nouvelle image apparaît à chaque sortie de tunnel. Un arrêt à Ponferrada. Je reconnais la sortie de la ville ainsi que le fort sur ma gauche. La cordillère réapparaît sur ma gauche comme une amie familière. Quelques pèlerins approchent de la ville par le camino. Je suis en pays connu et j'ai envie de pleurer. J'aimerais tellement retourner sur le chemin. En entrant à Astorga, je me rappelle

que c'est le point de départ de Francisco. À la question cent fois posée, « d'où es-tu parti? », il nommait cette ville toujours avec une certaine gêne comparant le nombre de kilomètres qu'il avait parcouru à ce qu'à mon tour j'annonçais.

(...)

14 h 45 - León puis Sahagún, les arrêts se font les uns après les autres. Je me réveille. Je ne sais pas quelle heure il est. Me revoilà de reculons. La Meseta se déroule sous mes yeux. Étendues plus vertes aujourd'hui qu'il y a quatre semaines, elles rejoignent toujours cet horizon de ciel bleu. Nous arrivons à Palencia. Les platanes que je croyais atteints d'une maladie au début du voyage sont maintenant verts à leurs extrémités. Ils ornent les trottoirs et s'enlacent au-dessus de la plaza.

17 h 45 – Burgos – Les gens dans le train parlent à voix basse. Un couple devant moi que je crois être père et fille, pleure doucement. Une séparation? La perte d'un ami? Le retour les rend peut-être aussi tristes que moi. Je suis grippée, les passages dans les tunnels ont aggravé la congestion des sinus, j'ai mal aux oreilles.

20 h 50 Un arrêt à Irún du côté espagnol puis on repart à 10 km à l'heure, on traverse la rivière. Voilà, nous sommes arrivés à Hendaye en France. Une dizaine d'heures de train pour refaire le chemin en sens inverse et fermer la boucle d'un périple d'une quarantaine de jours à pied. Je retourne à la maison.

3.3 APRÈS

Puisqu'il existe un avant et un pendant, il sera logique de faire suivre par un après. La nécessité de me replonger dans mes notes et autres écrits sur le sujet pour les fins du mémoire en cours, me force à situer l'après-Compostelle dans le temps. Cet exercice n'est en soi pas très compliqué. Cependant, comme tous ceux et celles ayant lu sur Compostelle, je sais que l'impact du Chemin se fera sentir encore longtemps et que les souvenirs et les apprentissages de cette expérience résonnent et continueront de résonner sur ma vie en général. À mon retour, j'ai rencontré des personnes qui, apprenant mon récent retour de Compostelle, affichaient une certitude sur la finalité de ce voyage qui ne pouvait être que celle d'une spiritualité forcément renouvelée. Ne comprenant pas ce que ce terme galvaudé signifiait exactement pour ces personnes, je spécifiais alors que j'avais fait le voyage dans le cadre d'une étude en sciences sociales du développement territorial.

Deux mois après mon retour, j'avais encore de la difficulté à me recentrer dans mon quotidien. Je me débattais contre l'acceptation de la routine des journées qui tournait autour d'une séance d'écriture de quelques heures consacrées à ce mémoire et aux tâches quotidiennes. Je rencontrais les mêmes personnes de notre cercle social sans vraiment m'intéresser au sujet de conversation, je m'assois devant l'écran télé le soir venu et je désespérais de devoir vivre ce quotidien si prévisible. Ce n'est qu'une fois le rituel des marches du samedi répété semaine après semaine, avec le groupe de marche de Compostelle-Outaouais et de la possibilité de parler du voyage avec d'autres pèlerins ayant vécu la même expérience et de partager mon trouble de reprendre une vie que je ressentais trop prévisible que j'ai finalement pu me remettre en selle. L'écriture de ce

mémoire aura donc souffert d'un désintéressement de plusieurs mois et a été même mise en péril jusqu'à tout dernièrement (août 2017). Cependant, ce laps de temps m'aura permis de vivre une mise à distance bénéfique pour finalement être en mesure de procéder à l'analyse des données basée sur la méthode phénoménologique et de terminer la rédaction du mémoire. Quant à cette partie qui relève du domaine personnel, comme un terrain fraîchement labouré, remué et ameubli, je n'ai pas l'impression de l'avoir arpenté, ni parcouru ou sillonné à fond. Toutefois, je considère que l'essentiel se trouve sur le chemin qui attend d'être marché

CHAPITRE 4. SYNTHÈSE COMPRÉHENSIVE ET THÉORISATION

L'objectif premier de l'étude du phénomène de Compostelle est de comprendre l'expérimentation holistique d'un territoire comme quête personnelle. Cette compréhension est intimement liée aux interrelations entre acteurs et catégories d'acteurs qui façonnent le territoire. J'ai tenté de comprendre comment le territoire m'habite, comment il se vit en moi, car cet « espace » demeure vide s'il n'est pas vécu. Toutefois, dans une approche phénoménologique, je ne suis plus cantonnée dans le rôle d'actrice, dans le sens théâtral du terme, je fais partie du fait social. Je vis le territoire en tant qu'« individu » ou encore dans toute mon « individualité » en tant que « réalisation du moi » à travers l'expérience du territoire. Cependant, ce « moi » est aussi le pèlerin ou sa communauté d'appartenance qui existe comme élément essentiel des stratégies de développement territorial. Mon analyse est donc réalisée sur deux plans : le premier, celui du vécu du territoire comme quête personnelle et le second, celui du rapport entre le déplacement de la communauté pèlerine, en tant qu'acteur social, à travers le territoire et le développement territorial. Deux types de pérégrinations qui se côtoient tout au long du trajet.

Le choix du territoire n'est pas anodin. Il est le reflet d'une histoire qui prend sa source dans les temps anciens du début de la chrétienté, celle des guerres de religions, qui se marie plus tard au temps des conquêtes et des grands royaumes d'Espagne et de France, pour ensuite évoluer vers la modernité du XXI^e siècle. Le fil conducteur de l'histoire de ce territoire et du succès manifeste de son développement économique (territorial) prend sa source dans un mythe maintes fois raconté, maintes fois instrumentalisé. Le mythe de Compostelle est en lien avec son apôtre Saint Jacques, avec sa cathédrale, la ville sainte éponyme, ses multiples chemins et bien sûr son pèlerinage et les

acteurs de ce tableau, les pèlerins, traversant sur leur passage les communautés établies. Le tout faisant partie du phénomène de Compostelle.

C'est par la méthode phénoménologique et par l'approche de la théorie ancrée, de façon inductive que j'ai tentée d'en arriver à une compréhension nouvelle du phénomène. Cette méthode m'aura permis de passer du plan empirique au plan intentionnel, transformant ainsi le phénomène en un vécu subjectif (Meyor, 2007).

4.1 Analyse du vécu du territoire comme quête personnelle

J'ai fait corps avec le phénomène et, de façon intentionnelle, j'en ai fait un vécu subjectif. C'est en saisissant mes modes intentionnels ou non intentionnels (la pensée, la perception, l'imagination, la volonté, l'affectivité, les impressions, le rêve, etc.) (Meyor, 2007, p. 105) liés à l'expérience vécue que j'ai conservé l'objectivité nécessaire à l'analyse d'un phénomène dont je fais partie. Je sais que je ressens et que je vis le phénomène de façon personnelle, selon mes propres représentations. La construction qui en découle est issue en partie de mes lectures, de mes expériences de vie et de ma culture.

La figure ci-dessous est théorisation du phénomène, selon ma perception de l'expérience vécue. Cette construction théorique reflète ma compréhension du phénomène à l'étude à partir de l'approche et de l'analyse phénoménologique.

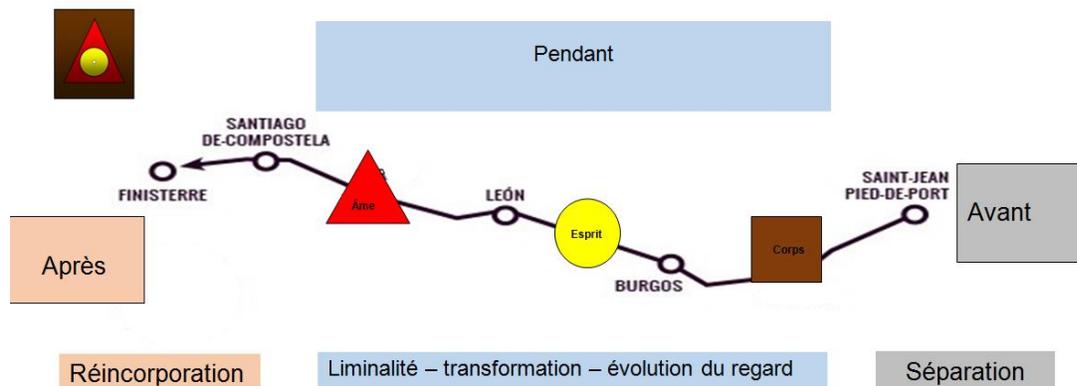


Fig. 11 Théorisation de l'évolution du regard du pèlerin par rapport à l'expérimentation du phénomène de Compostelle

Ce vécu du territoire est en étroite relation avec l'évolution du regard que j'ai porté sur ce qui m'entourait tout en ayant conscience d'en faire partie. Tout comme ce que je suis influence ma manière d'être au monde, c'est-à-dire celle d'un sujet qui vit dans l'expérience, l'expérimentation du phénomène affecte la transformation en cours. De marcheuse ou de randonneuse, je deviens pèlerine ou, comme le disent certains Espagnols, de *turigrina* (néologisme espagnol provenant de la contraction des mots *turista* et *peregrina*) à *peregrina*.

Au début de la marche, je comprends le territoire et son parcours à travers des pratiques reliées à ma culture, à mes connaissances. Mon corps physique expérimente le monde par le biais de son champ de perceptions. J'apprécie les paysages en tant que nouveaux lieux à découvrir; j'appréhende les montées avec une certaine inquiétude en rapport avec un doute sur une condition physique qui n'est pas idéale; j'ai une certaine retenue au moment d'entrer en contact avec les autres marcheurs; je découvre l'offre alimentaire typique du pays. Je parcoure les kilomètres

physiquement, puis au fil des jours, j'aborde cet itinéraire en esprit et graduellement mon cœur s'attache au terrain couvert et à venir.

Ce territoire tout comme le pèlerinage, deviennent des espaces façonnés par ma propre imagination, issus tous deux d'une construction très personnelle. Mon esprit, mon corps et le monde qui m'entoure conversent et s'accueillent. Je marche et j'occupe ainsi l'espace, le laissant m'habiter, j'en ressens toute son étendue. J'apprends à m'ouvrir consciemment aux expériences que m'apporte le chemin, aux rencontres que j'y fais. Je m'attarde pour contempler des paysages. Éventuellement, j'arrive à me délester de l'horaire pèlerin qui force plusieurs de mes compatriotes hors de l'*alberge* avant même le lever du soleil. Je place ma confiance dans le Chemin. Je me sais libre de choisir, d'embrasser l'absence de contrainte de quelque nature qu'elle soit. Cet affranchissement de toute discipline est plus tard accompagné d'une certaine désinvolture qui ajoute aux plaisirs de la déambulation quotidienne. Je ne vis pas le territoire de l'extérieur. Simplement, en déambulant sur le chemin tracé ou d'une plaine à une chaîne de montagne, ou encore d'un village à l'autre, je vis le territoire en moi. Il m'habite tout comme je l'habite. Aucune visée capitaliste n'existe, elle est même écartée de mon action, de celle que j'exige être celle d'une « vraie » pèlerine. C'est ultimement un périple dont la formulation du but à atteindre se modifie jusqu'à se dissoudre imperceptiblement au fil des kilomètres.

Permission étant donnée de me défaire temporairement des contraintes de mon identité, je me suis ouverte avec plaisir aux autres, ces gens arrivant des quatre coins de la planète, se rassemblant sur la même route, faisant de ces échanges une expérience collective et, tout à la fois, individuelle de par la forme qu'elle prenait pour chacun et chacune de nous. À travers ses rencontres, se sont

exprimées des logiques de cohabitation entre pèlerins qui impliquaient à la fois une intense solidarité, puisque la désirant durable, mais la sachant éphémère, et une profonde intériorité, difficile souvent à atteindre à travers la multitude d'offres commerciales et le vivre-ensemble imposé des *albergues*.

L'autre n'était pas essentiel à l'accomplissement de ma quête puisque le sentiment de solidarité qui s'établit graduellement n'est pas forcément entre des personnes choisies ou côtoyées depuis un certain temps. Cependant, le désir « d'être ensemble », de s'associer à des gens semblables à soi se résume assez bien par un besoin de partager le ressenti des épreuves physiques ou par le partage d'expériences communes, des expériences de durées variables ne laissant entrevoir dès lors qu'une parcelle de la personnalité des personnes rencontrées.

Ce type de relation entretenue entre pèlerins, quoique souvent de courte durée, semble souvent plus authentique puisque dépourvue de présomption et d'attentes. Sur le chemin les rencontres sont fortuites et l'on peut présenter que ce qui nous plaît. La communauté pèlerine s'édifie alors sur une acceptation de ce que l'autre veut bien partager et sur l'incertitude de se recroiser sur le chemin. Dans cette entreprise souvent solitaire, le pèlerin ressent à travers la fraternité de cette communauté d'appartenance un certain réconfort à ne pas être isolé et la possibilité du partage.

La montée brutale vers Roncevaux, dans les premiers jours, avec trois compagnes originaires d'Italie, des États-Unis et de la Slovaquie a créé un lien entre nous qui a duré, à tout le moins en esprit, jusqu'à la fin du voyage. Nous nous sommes séparées quelques jours plus tard après la montée. Pourtant, lorsque par hasard nous nous rencontrions sur le chemin, le même sentiment de

solidarité faisait surface et immanquablement, après une embrassade entre camarades de route, nous faisons référence à ces premiers jours de marche.

La mort d'un ami pèlerin m'a soudainement rappelé que cette longue marche faisait aussi partie d'une réalité où la vie et la mort se côtoient. C'est en cette occasion que le sentiment de solidarité s'est fait le plus présent entre les femmes ayant connu cet ami et présentes pour soutenir sa veuve atterrée. C'est aussi en Galice que la joie que procure l'assurance d'être à la hauteur du défi à relever s'est le plus allègrement manifestée. J'étais en meilleure forme physique que je ne l'avais été depuis bien des années. Je parcourais les kilomètres sans plus connaître de doute ou de douleur. Un sentiment d'accomplissement m'habitait cependant, qu'une certaine tristesse accompagnait la fin de ce périple.

L'expérience du territoire alliée à l'évolution dans le temps et dans l'espace géographique entourant le phénomène de Compostelle en est une de transformation personnelle. Je me suis identifiée subjectivement comme pèlerine et comme chercheuse au pèlerin et au groupe de pèlerins formant une « communauté d'appartenance ». Cette communauté devient l'acteur central du phénomène à l'étude. Elle fait partie d'un système de relations et d'interrelations où les acteurs font le territoire (Moine, 2016).

Je résume cette évolution du regard vers et par la manière de vivre le territoire, en la progression d'une réflexion transformatrice qui n'a pu s'accomplir que par une marche au long cours en territoire étranger offrant des caractéristiques géographiques mettant au défi le corps, l'esprit et l'âme. C'est ainsi que l'expérimentation holistique du territoire s'est transcendée à travers une quête personnelle.

4.2 Analyse du rapport entre le déplacement de l'actrice (pèlerine ou communauté d'appartenance) et le développement territorial

Le territoire géographique compostellan ne se limite pas à la localité de la ville sainte, ni aux frontières de l'Espagne, il s'étend à l'ensemble territorial européen, particulièrement par les divers chemins qui y conduisent, et même à l'ensemble de notre planète par les pèlerins qui se dirigent vers ce lieu.

Le pèlerinage définit par la grande marche vers Santiago est aussi celui de la découverte du soi de par les réflexions qui l'accompagnent. La cadence de la marche donne l'opportunité de réfléchir sur les interrelations pouvant exister entre l'environnement humain et l'environnement physique.

Même si les motivations des pèlerins ne sont pas identitaires, ils sont reconnus et se reconnaissent comme faisant partie d'une communauté. La crédentielle est un des outils d'identification à la communauté pèlerine, seuls ces membres ont droit à l'hébergement dans les *albergues*. Les attributs de tout bon pèlerin (le sac-à-dos, les bottes de marche, les bâtons) les distinguent des autres touristes dans les grandes villes de Pampelune, Logroño, Burgos, León ou Santiago tout en renforçant le processus d'identification à cette communauté.

Partant du fait que les communautés locales ou établies sont déjà intégrées dans un système incluant des identités territoriales et en réseaux, on peut avancer que le développement local est le facteur principal des relations sociales organisées autour du projet de développement territorial, lui-même axé sur le phénomène de Compostelle. La communauté pèlerine interagit tout au long du parcours avec les habitants des communautés établies.

Le rapport entre ces deux groupes est teinté par l'acceptation d'un besoin réciproque de l'autre. Bien entendu, ce rapport est fait de nuances. Plusieurs des villages traversés avaient cessé d'exister depuis plusieurs années. Les stratégies de développement mises en œuvre par les institutions étatiques, internationales et ecclésiastiques, depuis les années 1980 ont eu pour effet de ramener ces villages à la vie. L'octroi de subventions et la réhabilitation des infrastructures ont permis d'accueillir les pèlerins qui à leur tour y trouvent leur compte dans l'offre diverse de services, tels que le logement, la restauration, le transport en commun, ou le service de navette pour le transport des sacs-à-dos d'un village à l'autre. Plusieurs de ces villages ne vivent que durant la haute saison du pèlerinage (de mai à octobre). Il n'y a ni école, ni garderie et les portes des églises demeurent scellées. Les familles y reviennent soit pour les vacances, soit pour y travailler durant la « saison du pèlerinage ». Néanmoins, en entrant dans certaines communautés, on peut y déceler une vie plus organisée de par la présence d'une société établie. La mairie, le bar et le poste de police reçoivent les pèlerins qui désirent faire estampiller leur crédentielle, les enfants jouent sur les places publiques sous le regard des grands-parents, au grand plaisir des locaux et des pèlerins, de l'eau potable coule de la fontaine placée au centre du village et certains dimanches, tôt le matin, les équipes de cyclistes aux couleurs locales sortent en file de ces villages. Il y a des écoles, des boutiques de vêtements prêt-à-porter, des potagers qui ont été plantés très tôt au printemps et qui seront récoltés jusqu'aux premiers jours de novembre. La communauté est établie et profite de la manne qu'apporte le chemin de Compostelle qui passe au centre du village. Les entreprises ont su saisir les opportunités de développement qui s'offrent à elles.

L'accueil réservé au pèlerin diffère selon les propriétaires et non selon l'endroit ou selon la communauté autonome. Certains ont choisi d'ouvrir une *albergue* après avoir eux-mêmes parcouru le chemin de Compostelle. L'accueil y est en général beaucoup plus chaleureux. Peut-être parce que l'hôte ou l'hôtesse se rappelle la fatigue d'une journée de marche ou le besoin de se déchausser avant le paiement de la chambre. Pour d'autres, l'hospitalité se résume à enregistrer le numéro de passeport et à encaisser le montant pour la nuit. On se sait alors dans un endroit où le pèlerin est un client et souvent un client qui ne rapporte pas beaucoup et qui de ce fait ne mérite que très peu d'attention. Toujours est-il que dans les plus petites localités, c'est grâce à ce client, ce pèlerin et sa communauté, qui sillonne le territoire que la communauté se développe.

L'acteur central ne forme pas non plus un tout homogène. Il y a une évolution de la communauté pèlerine qui se fait depuis les 15 dernières années. Tant les récidivistes du chemin que quelques hôtes qui se confiaient sur le sujet exprimaient une certaine nostalgie du *peregrino* transformé aujourd'hui en *turigrino*, ce touriste-pèlerin qui aujourd'hui espère une bière fraîche dès son arrivée, une bouteille de vin pour le repas du soir, une laveuse-sècheuse et de l'eau chaude pour la douche. Ces hommes et femmes se désignant comme pèlerins, qui, devant leurs écrans, en oublie les personnes assises autour de la table commune. D'un autre côté, la massification des pèlerins sur le chemin a aussi bouleversé les habitudes des habitants et des hôtes. Ceux-là, qui des années plus tôt sortaient de leur résidence pour offrir de l'eau ou du fromage aux pèlerins de passage, ont transformé quelques années plus tard leur offre en une payante, pour aujourd'hui s'abstenir devant le flot continu de pèlerins déambulant sur le chemin. En ce qui concerne les hôtes des *albergues*, ils ont dû s'adapter, même contre leur gré, aux demandes afin de rivaliser avec les autres *albergues* du village. Pour le pèlerin à la recherche d'« authenticité », il lui sera impératif de

consulter son guide de voyage afin de trouver les quelques endroits où la définition de ce terme correspond à la sienne. L'évolution de l'offre suit celle des pratiques touristiques des pèlerins. La communauté pèlerine, type de microsociété, reflète bien celle contemporaine cherchant un certain confort dans une pratique qu'elle désire, paradoxalement, le plus « authentique » possible.

Les acteurs du développement se rencontrent sur le territoire de Compostelle et entrent en interaction et interrelations continues. Ils favorisent une dynamique de développement territoriale permettant à la communauté pèlerine d'interpréter la réalité actuelle par un imaginaire stimulé par l'interprétation d'un passé toujours présent dans les pierres, les chemins, les monuments et le mythe de saint Jacques. Toutefois, la communauté pèlerine y tient une place des plus importantes, car sans ses milliers de pèlerins déambulant, sac au dos, le long des routes d'Europe, Compostelle ne serait qu'un autre lieu de culte semblable à Lourdes ou à Fatima.

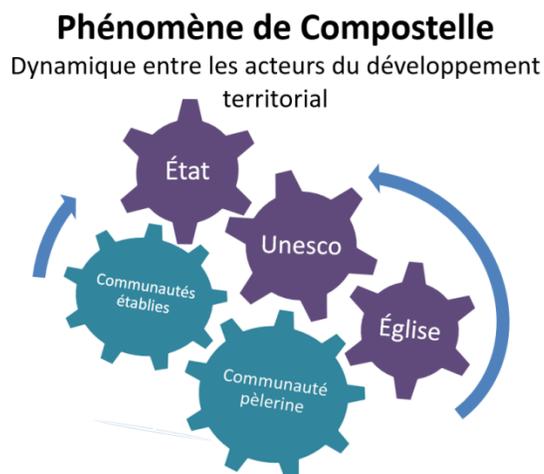


Fig. 12 Théorisation de la dynamique des systèmes d'acteurs

Méthodologie

Dans ma recherche de compréhension de cette expérience comme quête personnelle, et comme le prévoit la méthode phénoménologique, j'ai tenté de me défaire, autant que faire se peut, des préjugés et des connaissances que j'avais du phénomène. Afin de m'ouvrir à ce qui se présenterait à moi, j'ai pris la position de sujet/objet puisque je me questionnerais sur un sujet dont je ferais l'expérience tout en en faisant partie.

La méthode d'analyse phénoménologique a favorisé l'écriture d'un compte-rendu du voyage basé sur une structure chronologique d'espace-temps – Avant, Pendant, Après – et l'établissement d'un parallèle entre la distance parcourue et la tripartie humaine – Corps, Esprit, Âme. Ce compte-rendu est à l'origine de la synthèse et de la théorisation d'une compréhension nouvelle du phénomène de Compostelle.

Par l'application de la méthode et de l'analyse phénoménologique, j'en suis arrivée à la conclusion que le phénomène de Compostelle est expérimenté de façon personnelle par les pèlerins. J'ai constaté que le territoire prenait vie, en partie, au contact de la présence pèlerine. Le pèlerin étant au cœur de l'action, il est représentatif d'une activité millénaire faisant partie d'un mythe instrumentalisé par les acteurs du territoire. Dans l'étude que j'ai menée, la marche vers le lieu saint ne prend toute sa signification qu'à travers la déambulation dans le temps et l'espace vécus et parcourus. Par ailleurs, la signification de l'espace arpenté s'est révélée plus importante que la destination à atteindre. Ma quête personnelle a été objectivée par le marquage de l'empreinte de mes pas dans le chemin choisi. Au final, la théorisation proposée apporte que le territoire peut être compris, une fois vécu et expérimenté, comme quête personnelle et que la

communauté pèlerine est un des éléments essentiels de la dynamique d'acteurs favorisant le développement territorial.

La méthode phénoménologique employée, quoique basée sur l'expérience et l'analyse d'un cas unique, m'aura permise de transporter un narratif personnel d'événements vécus dans un cadre où ses mêmes événements sont interprétés sous une autre lumière. Cette méthode utilisée habituellement dans les domaines de l'éducation, de l'ethnologie ou encore de la psychologie ne l'a jamais été, à ma connaissance, en sciences sociales du développement territorial. J'ai la prétention d'ajouter ainsi une pierre à la connaissance scientifique.

CHAPITRE 5. CONCLUSION

J'ai abordé la question du développement territorial à partir d'une approche phénoménologique du phénomène de Compostelle, de la perception que j'en ai eu en tant que pèlerine ou du point de vue de l'actrice centrale faisant partie d'une communauté d'appartenance évoluant au côté de communautés établies sur le territoire établi et parcouru.

Dans ce mémoire de maîtrise, je m'intéresse au pèlerinage de Compostelle. Plus précisément, il est présenté en tant que phénomène vécu. Compostelle le résultat de stratégies unificatrices, mises en œuvre par les acteurs étatiques, politiques, ecclésiastiques et internationaux pour le développement territorial du nord-ouest de l'Espagne. Son succès est dû à de multiples raisons, dont la sécularisation du pèlerinage permettant au pèlerin une libre interprétation du sens – religieux, spirituel ou autres – à donner à son expérience. Les raisons de « faire Compostelle » sont plurielles et multiformes, mais sont regroupées au final sous celle d'une quête personnelle. C'est dans l'optique de comprendre l'expérimentation holistique d'un territoire comme quête personnelle que j'ai entrepris de marcher vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

Quoique la méthode elle-même se trouve actuellement à un stade d'expérimentation en sciences sociales, elle aurait l'avantage d'ouvrir de nouvelles perspectives d'analyse dans ce domaine d'étude, car elle permet de rendre compte d'un phénomène de façon différente, vivante et en mouvement. Sa formulation qui s'éloigne de celle habituellement uniforme des recherches qualitatives en fait sa force.

Les limites de cette étude sont imputables à plusieurs facteurs. Le premier étant la nouveauté de la méthode phénoménologique appliquée tant au traitement des données qu'à leur analyse dans le domaine du développement territorial. La deuxième limite se trouve dans la difficulté rencontrée à mettre en application la nécessaire distanciation de l'expérience personnelle pour effectuer une analyse conduisant à une théorisation. Toutefois, j'ai la conviction d'avoir fait preuve de rigueur dans l'application de la méthode par la cohérence de la mise en œuvre de la démarche de recherche choisie.

Comme expliqué un peu plus tôt, l'expérience du terrain et l'analyse des données par un retour réflexif ont été espacées de plusieurs mois ainsi que par l'expérience d'une deuxième marche vers Compostelle entreprise un an plus tard en empruntant le chemin de la Plata (du sud de l'Espagne vers le nord en partant de Séville). Le dépôt initial de ce mémoire a été fait quelques jours avant un deuxième voyage en Espagne. Cette fois (septembre à novembre 2017), j'ai repris la route aux côtés de mon conjoint et nous avons choisi de suivre le *camino de La Plata*, soit de Salamanque à Santiago, pour ensuite reprendre la route *de la costa* au Portugal, de Porto à Saint-Jacques-de-Compostelle. L'expérience du territoire a été totalement différente. Les stratégies mises en place et mises en œuvre sur le *camino francés* n'ont pas apportées les mêmes résultats. Il aurait été intéressant de comparer ici les notes de ces deux chemins forts différents dans leur géographie, le moment où je les ai entrepris et la façon dont ils ont été réalisés. Toutefois, je n'apporterai à ce travail que l'élément additionnel suivant : en l'absence du concours de tous les acteurs présentés dans ce travail, le phénomène de Compostelle, ou sa magie, ne peut être recréé sur toutes les routes d'Espagne ou d'Europe de façon identique.

Tout voyage commence par une image et se termine par une image que le voyageur transmettra à ceux et celles qui le questionneront sur son périple. Dans le cadre de ce mémoire, l'image proposée est celle d'une construction élaborée par le vécu et le senti.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Angers, M. (2009). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Anjou : Les Étidions CEC inc. 198 p. ISBN 978-2-7617-2840-9
- Antoine, P., et Smith, J.A. (2016). Saisir l'expérience : présentation de l'analyse phénoménologique interprétative comme méthodologie qualitative en psychologie. *Psychol. fr.* <http://dx.doi.org/10.1016/j.psfr.2016.04.001>
- Auteur inconnu. (2009) «Actes et mort du saint apôtre Jacques, frère du saint apôtre et évangéliste Jean le Théologien.», *SaintJacquesInfo*. URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?id=1163>
- Balandier, G. et Chazel, F. Groupe social. *Encyclopædia Universalis*. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/groupe-social/>
- Berger, P. et Luckman, T. (2012). *La construction sociale de la réalité*. Paris : A. Colin. 340 p.
- Bertucci, M.-M. (2009). Place de la réflexivité dans les sciences humaines et sociales : quelques jalons. *Cahiers de sociolinguistique*, vol. 1, no 14, Éditeur : Presses universitaires de Rennes, 192 p. ISBN : 9782753510333
DOI : 10.3917/csl.0901.0043
- Bertucci, M.-M. (2012). Le récit de vie, un processus réflexif à l'œuvre dans la production des savoirs, *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, vol. 1, no 2, p. 85-102. DOI 10.3917/cisl.1201.0083 Éditeur : Presses universitaires de Rennes
- Blais et Martineau (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes *Recherches qualitatives – Vol. 26(2)*, pp. 1-18. ISSN 1715-8705 – <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
- Boutin, S. (2008). Le chemin des 'sanctuaires' : un phénomène entre traditions et modernité. *Études d'histoire religieuse*, vol. 74, p. 29-43.
- Bonneville, L; Grosjean, S. et Lagacé, M. (2006). *Introduction aux méthodes de recherche en communication*. Montréal : gaëtan morin éditeur. 238 p. ISBN-13 978-2-89105-948-0
- Camhi-Rayer, B. (2009). Lourdes et Dajia Matsu, deux sites pèlerins en miroir: Construction d'une comparaison (enquête). *ENS Cachan | Terrains & travaux*, vol. 2, no 16, pp. 77 à 96.
- Campenhout L. V. et Quivy, R. (2011). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod. 262 p. ISBN 978-2-10-056301-2

- Caroux, J. et Rajotte, P. (2008). Récits de pèlerins québécois à Saint-Jacques-de-Compostelle. Vers une reconfiguration de religieux? *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 11, no 1, pp. 53-73.
- Castro-Fernández, B. et González, R. C. L. (2006). Se loger dans le passé : La récupération emblématique de l'Hostal des Rois Catholiques de Saint-Jacques-de-Compostelle en hôtel de luxe. *ERES | Espaces et sociétés*, vol. 3, no 126, pp. 159-177.
- Coleman, S. et Eade, J. (2004). *Reframing Pilgrimage. Cultures in Motion*. London :Routledge. 197 p. ISBN 9786610056378
- Conseil de l'Europe – Comité des Ministres – Accord partiel élargi sur les itinéraires culturels (APE) Résolution CM/Res(2013)67 révisant les règles d'octroi de la mention « itinéraire culturel du Conseil de l'Europe – Exposé des motifs. URL : <https://wcd.coe.int/ViewDoc.jsp?id=2120371&Site=CM>
- Crozier, M. et Friedberg, E. (1981). *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*. Éditions du Seuil. 500 p. ISBN 2020058391
- Dartiguenave, Jean-Yves (2012) Rituel et liminarité. De Boeck Supérieur – *Sociétés*. pp. 81-93.
- Dautruche, J. R. (2013). *Tourisme culturel et patrimoine remodelé : Dynamique de mise en valeur du patrimoine culturel immatériel en Haïti*. Thèse de doctorat en ethnologie et patrimoine - Université Laval
[file:///C:/Users/nousdeux/Documents/MÉMOIRE/Recension%20des%20écrits/Dautruche%20\(2013\)%20Culture%20patrimoine%20et%20tourisme%20en%20Haïti.pdf](file:///C:/Users/nousdeux/Documents/MÉMOIRE/Recension%20des%20écrits/Dautruche%20(2013)%20Culture%20patrimoine%20et%20tourisme%20en%20Haïti.pdf)
- Davidsson-Bremborg, A. (2013). Creating sacred space by walking in silence : Pilgrimage in a late modern Lutheran context. *Social Compass*, vol. 60, no 4, pp. 544–560.
- de Rougemont, Denis (2001). *L'amour et l'occident*. Éditeur 10x18. 448 p. ISBN: 2264033134
- Deschamps, C (1993). *L'approche phénoménologique en recherche – comprendre en retournant au vécu de l'expérience humaine*. Guérin Universitaire : Montréal. 111 p.
- Di Méo, G. (1998). Le territoire selon Guy Di Méo. Extrait de *Géographie sociale et territoire*, 1998, (Editions Nathan) <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article485>)
- Di Méo, G. (2016). Une géographie sociale, *Cybergeo : European Journal of Geography*, Les 20 ans de Cybergeo,
URL : <http://journals.openedition.org/cybergeo/27761>
- Frémont, A. (1976). *La région, espace vécu*. Paris : Presses universitaires de France. 223 p.

- Frémont, A. (1974). Recherches sur l'espace vécu. *Espace géographique*, tome 3, n°3. pp. 231-238, DOI : [10.3406/spgeo.1974.1491](https://doi.org/10.3406/spgeo.1974.1491) www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1974_num_3_3_1491
- Germanaz, C. (2013). Le haut lieu touristique comme objet spatial linéaire : le *somin* Volcan (île de La Réunion) : Fabrication, banalisation et patrimonialisation. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 57, no 162, pp. 379-405.
- Giorgi, A. (2007). Concerning the phenomenological methods of Husserl and Heidegger and their application in psychology. *Collection du Cirp*, vol. 1, pp. 63-78. ISBN 978-0-9781738-7-6
- Girardot, J.-J. et Ormeau, S. (2008). L'observation territoriale, catalyseur et outils des partenariats multisectoriels. IDEAS Working Paper Series from RePEc.
- González, R. C. L (2013). The Camino de Santiago and its contemporary renewal: Pilgrims, tourists and territorial identities. *Culture and Religion*, vol. 14, no 1, pp. 8-22.
- González, R. et Medina, J. (2003). Cultural tourism and urban management in northwestern Spain: the pilgrimage to Santiago de Compostela. *Tourism Geographies*, vol. 5, no 4, pp. 446-460.
- Grabow, S. (2010). The Santiago de Compostela Pilgrim Routes : the development of european cultural heritage policy and practice from a critical perspective. *European Journal of Archaeology*, vol. 13(1), pp. 89-116.
- Herrero, N. (2008). Reaching 'Land's End': new social practices in the pilgrimage to Santiago de Compostela. *International Journal of Iberian Studies*, vol. 21, no 2, pp. 131-149.
- Huchet, P. et Boëlle, Y. (2010). Sur les chemins de Compostelle. *Éditions Ouest-France*, 251 p.
- Jung, C. G. (1962). *Présent et avenir*. Paris : Denoël/Gonthier. 186 p.
- Kosianski, J.-M. (2011). Territoires, culture et politiques de développement local : une approche par les métiers d'arts dans *Revue d'économie régionale et urbaine*, 1, p. 81 à 111
- Lachance, J. (2014). De la déconnexion partielle en voyage : L'émergence du voyageur hypermoderne. *La Découverte / Réseaux*, vol. 4, no 186, pp. 51-76.
- Le Breton, David. « Une tentation contemporaine ». Éditions Métailié, 208 p. cité dans l'article de Camille Destraz intitulé « Du besoin de disparaître de soi » publié dans le *Devoir* le 25 juillet 2017 sous l'onglet Actualité
- Leduc, D. (2005). La description phénoménologique au service de la danse. *Recherches qualitatives*, vol. 25, no 1, pp. 9-24. ISBN 1203-3839 <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>.

- Le Grand Robert de la langue française en ligne, rubrique « pèlerinage ». URL : <http://biblio.uqo.ca/ressources-electroniques/dictionnaires-encyclopedies/grand-robert.php>
- Luik, E. (2012). Meaningful pain : suffering and the narrative construction of pilgrimage experience on the camino de Santiago. *Suomen Antropologi: Journal of the Finnish Anthropological Society*, vol. 37, no 2, pp. 24-43.
- Marcotte, P. et Boudreau, L. (2013). Routes touristiques : lire le passé, lier l'avenir. *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 57, no 162, pp. 327-332.
- Martinet, M.-M., Conte, F., Molinié, A., Valention, J.-M. (dir). (2005). Le chemin, la route, la voie – Figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne. Recherches actuelles en littérature comparée. Paris : PUPS ISBN 2-84050-381-6 [En ligne]
- Méliani, V. (2013). Choisir l'analyse par théorisation ancrée : illustration des apports et des limites de la méthode. *Recherches qualitatives – Hors Série*.no 15. pp. 435-452. Du singulier à l'universel ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
- Medeiros, K. (2014). Reconquête, guerre sainte et croisade dans le *Codex Calixtinus* ou Rédaction du manuscrit et construction de l'identité à Compostelle au XII^e siècle. Mémoire de maîtrise en histoire - UQAM
- Meyor, C. (2007). Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique. Recherches qualitatives, Hors Series, no 4, pp. 103-118. Actes du colloque Approches qualitatives et recherche interculturelle : bien comprendre pour mieux intervenir ISSN 1715-8702- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
- Meyor, C.; Lamarre, A.-M. et Thiboutot, C. (2005). L'approche phénoménologique en sciences humaines et sociales - Questions d'amplitude. *Recherches qualitatives*, vol. 25, no 1, pp. 1-8. ISBN 1203-3839 <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html> *Mohia 2000*
- Mohia, N. (2000). Le récit de vie : une approche anthropologique heuristique ?, *L'Autre* 2000/2 (Volume 1), p. 259-279. DOI 10.3917/lautr.002.0259
- Moine, A. (2006) Le territoire comme un système complexe : un concept opératoire pour l'aménagement et la géographie », *L'Espace géographique* (Tome 35), p. 115-132. DOI 10.3917/eg.352.0115
- Moine, A. (2005). Le territoire comme un système complexe. Des outils pour l'aménagement et la géographie. *Septièmes Rencontres de Théo Quant*, Besançon, France. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00867363/document>
- Mollaret, L. et Péricard-Méa, D. (2009). "Le triomphe de Compostelle", SaintJacquesInfo Histoire du pèlerinage à Compostelle, <http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?id=113>

- Morais, S. (2013). Le chemin de la phénoménologie : une méthode vécue comme une expérience de chercheur. *Recherches qualitatives – Hors Série*. no 15. pp. 497-511. Du singulier à l'universel ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
- Moulaert, F. et Naussbaumer, J. (2008). La logique sociale du développement territorial. *Géographie contemporaine*, 174 p. ISBN 978-2-7605-1373-0 [En ligne]
- Mouradian, M. (2009). Léon XIII relance le « saint voyage » à Compostelle », *SaintJacquesInfo* [En ligne], Histoire du pèlerinage à Compostelle, mis à jour le : 29/05/2009. URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?id=1110>
- O'Neil, M. (2017). Entre Saint-Jacques-de-Compostelle et Sainte-Anne-de-Beaupré – La marche pèlerine québécoise depuis les années 1990. Presses de l'Université Laval. 253 p. ISBN 978-2-7637-3895-7
- Orofiamma, R. (2008). Les figures du sujet dans le récit de vie. En sociologie et en formation », *Informations sociales* 2008/1. n° 145, p. 68-81.
- Osterrieth, A. (1989). Medieval Pilgrimage: Society and Individual Quest. *Social Compass*, vol. 36, no 2, pp. 145-157.
- Pilote, A. (2003). Sentiment d'appartenance et construction de l'identité chez les jeunes fréquentant l'école Sainte-Anne en milieu francophone minoritaire. *Francophonies d'Amérique*, (16), 37–44. doi:10.7202/1005216ar
- Raffestin, C. (1986). Le territoire selon Claude Raffestin dans Espaces, jeux et enjeux, dans dansHypergeo <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article336>
- Rasch, N. A. (2014) Cultural representations of galician identity: contemporary narratives of Santiago de Compostela and the camino de Santiago. Thèse de philosophie, Michigan University - Hispanic cultural studies., ProQuest Dissertations Publishing, 2014. 3617374
- Ruffin, J.-C. (2013). Éternelle randonnée, Compostelle malgré moi. Chamonix, éd. Guérin, coll. « Démarches », 4 avril 2013, 272 p., 21 cm (ISBN 978-2-35221-061-0, notice BnF n° FRBNF43565274)
- Sime, N J. (2009). The Aura of Pilgrimage: Traveling Toward Santiago de Compostela in Modern Spain. . ProQuest, Ann Arbor MI, 0, 2010. AAI3375483.
- Slavin, S. (2003). Walking as Spiritual Practice: The Pilgrimage to Santiago de Compostela. *Anthropologie, Body & Society*, vol. 9, no 3, pp. 1–18.
- Touraine, A. (1965). Sociologie de l'action. Paris : Les Éditions du Seuil. 507 p.